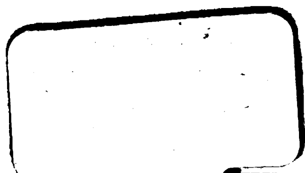



VE RI
TAS



MARIE ANNE DE BOVET

Ballons rouges

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCIII

Ballons rouges

DU MÊME AUTEUR

CONFESSIONS D'UNE FILLE DE TRENTE ANS. . .	I vol.
ROMAN DE FEMMES.	I vol.
CONFESSIONS CONJUGALES.	I vol.
PARTIE DU PIED GAUCHE.	I vol.
PAROLE JURÉE.	I vol.
PAR ORGUEIL.	I vol.
PETITES ROSSERIES.	I vol.
PRIS SUR LE VIF.	I vol.
MARIONNETTES.	I vol.
COURTE FOLIE.	I vol.
MAÎTRESSE ROYALE.	I vol.
LA BELLE SABINE.	I vol.

MARIE ANNE DE BOVET

Ballons rouges



PARIS.

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCIII

BALLONS ROUGES

I

Quand Mme Vilquier s'est remariée, le monde a été comme une fourmilière dans laquelle on a planté sa canne. Exclamations, grands bras, chichi.

« Un mari dix ans plus jeune qu'elle!... Voilà une folie dont elle se repentira.

— Tant que cela, croyez-vous?

— Au moins. Georges d'Aspremont a fait son volontariat avec mon frère. Cela lui donne tout au plus la trentaine.

— Il porte davantage.

— Et elle, quel âge pensez-vous donc qu'elle ait? »

Hésitation. Pas d'enfants pour préciser, une branche, un abatage...

« Toujours bien quarante.

— Et les mois de nourrice. Elle allait dans le monde que j'étais encore au Sacré-Cœur.

— On l'a sortie à quinze ans... si, si, je vous assure : elle a été femme très prématurément.

— Elle a continué !

— Je me rappelle l'avoir fait danser chez le maréchal, et elle était mariée déjà.

— C'est en 78 qu'il a donné sa démission, le maréchal.

— En 79... Absolument, puisqu'il a fait l'Exposition.

— Avez-vous remarqué comme on sait mal les dates de l'histoire contemporaine?

— Les autres aussi, d'ailleurs.

— Dix-huit et dix-huit trente-six...

— Vous n'allez pas dire que Mme Vilquier n'a que trente-six ans?

— Pourquoi pas? Elle pourrait même s'être mariée à seize.

— Ah ! non, ça ne prend plus, cette blague-là.

— L'année des décrets nous nous sommes trouvés ensemble à Biarritz et c'était une femme qui savait déjà joliment son affaire. On assurait même que...

— Comment êtes-vous sûre de l'année?

— Celle des décrets, je vous dis : mon mari venait de quitter la magistrature.

— 80, alors?

— Non, 82.

— Oh! ma tête... Ce que je sais, c'est que mon neveu Pierre est son filleul, il vient d'entrer à Saumur.

— Je suis bien la marraine de ma sœur. J'avais sept ans.

— Vous n'avez pas fini vos chipotages? Pour quelques années de plus ou de moins...

— Cependant, que d'Aspremont ait deux ou trois ans de plus qu'on ne croit et elle deux ou trois de moins, cela changerait la thèse.

— Et puis, où commence la différence rédhibitoire?

— Où commence une foule? Affaire de jugement, non d'arithmétique.

— Évidemment. Il tombe sous le sens que Georges est un jeune homme, tandis que Mme Vilquier avec vingt ans de mariage derrière elle, en chiffres ronds...

— Et bien employés.

— Cela conserve.

— Conservée, elle l'est, il n'y a pas d'erreur.

— Personne n'est mieux placé pour le savoir que lui, car tout porte à croire qu'il n'achète pas chat en poche.

— Possible. Mais dans quelques années il y aura du déchet.

— Le déchet finit toujours par arriver et une fois qu'il y est, le temps mis à venir ne fait rien à l'affaire.

— Parbleu! S'il est fatal que la femme de quarante ans soit trompée, qu'importe que ce soit par le numéro un ou le numéro deux.

— Toutes n'ont pas un mari de trente.

— Ceux de quarante-cinq ne courent plus alors?... ni de cinquante, ni de... indéfiniment? Allez le demander aux femmes de nos vieux marcheurs.

— A telles enseignes que Vilquier menait une vie de patachon.

— Elle avait la ressource de lui rendre fève pour pois. Mais à présent...

— Quoi, à présent?... Puisqu'elle s'offrait d'Aspremont.

— Des jours de grâce.

— Pas tant que cela. Il l'épouse : il n'était donc pas sur le point de la plaquer.

— Il peut avoir ses raisons.

— Pas aussi riche qu'elle, c'est vrai, mais non point gueux, et il aurait fait le mariage qu'il aurait voulu.

— Enfin c'est aller contre la loi de nature.

— Où est-elle écrite, votre loi?

— Dans la physiologie.

— Alors la polygamie s'impose. Dame!... à quel âge un homme renonce-t-il?

— En poussant les choses à l'extrême, on aboutit à l'absurde.

— C'est par l'absurde aussi que les choses se démontrent.

— Du paradoxe...

— Du sophisme... »

Le chien aboie, la caravane passe. Tandis qu'on jasait, qu'on glosait, qu'on ergotait, qu'on clabaudait, qu'on vitupérait, qu'on vaticinait, qu'on raisonnait et déraisonnait, Mme Vilquier épousait tranquillement Georges d'Aspremont en l'église de son village. L'été passa sur leur lune de miel déjà écornée, assurait-on, et les frimas la revirent à Paris, dans un bel appartement de l'avenue de Messine, au lieu de l'hôtel de la rue du Cirque où elle avait vécu avec le défunt. Sa maison étant aussi hospitalière que devant, sa cuisinière aussi excellente, son humeur aussi aimable, on y fréquenta de plus belle, y trouvant comme seul changement un autre homme dans ses meubles.

Les paris cependant étaient ouverts, non sur l'événement, dont personne ne doutait, mais sur son échéance. On guettait. Mme d'Aspremont appartenant à la variété des triomphantes, qui opposent aux traverses de la vie un front imperturbablement superbe, son attitude ne pouvait fournir aucun indice. Lui avait toutes raisons d'être circonspect avec une femme d'ex-

périence à qui on n'en donne pas aisément à garder. Enfin les curieux acquirent la certitude qu'il avait distingué une petite seconde dugazon des Bouffes, jolie, mais, parce que bonne fille sans doute, dépourvue de notoriété dans le monde de la galanterie. Et de se frotter les mains, de hocher la tête, et les « Je l'avais bien dit » de ceux qui ont découvert l'Amérique.

Mais quant à la commisération hypocrite qu'on tenait toute prête, inutile de s'en mettre en dépense. Ces deux années avaient passé sur la tête divinement blonde de la belle Thérèse sans y peser d'un fétu. Dans son entourage masculin, toujours nombreux et empressé, on remarqua, comme étant l'objet d'une faveur notoire, certain capitaine de dragons, membre du Jockey, fort coté sur la place mondaine et demi-mondaine. Flirt cérébral, disait-on. Quoique traîneur de sabre, Morclaz est un dilettante, très capable de se donner cette élégance d'afficher une femme extrêmement décorative après tout, de beaucoup d'esprit et rompue au sport passionnel. Il n'en fallait pas conclure au pire, d'autant moins qu'on savait au capitaine des attaches de nature très positive.

« Elle est tellement roublarde, déclaraient les chères bonnes amies, qu'elle pourrait fort bien se compromettre pour en faire accroire. Jamais elle ne consentira à s'avouer vaincue.

— Ce jeu-là pourra lui coûter cher.

— Comment l'entendez-vous?

— Comme je le dis. Le jour où manqueront les amoureux de bonne volonté...

— Quelle horreur!

— Cela c'est vu... »

En attendant il advint que Georges lâcha sa petite acteuse.

« Allons, tant mieux pour cette pauvre Thérèse! » s'écria-t-on.

Pourquoi « pauvre », puisqu'on constatait précisément qu'elle n'était pas à plaindre? Mais parce qu'elle le serait, qu'elle devait l'être; c'était fatal. Et on était vexé au fond, qu'elle ne le fût point. Voyez un peu l'impertinence... Bah! au bout du fossé la culbute. Les malheurs arrivent toujours assez tôt. Et on rentra ses larmes de crocodile pour les sortir à la première occasion.

Vous pensez peut-être que les hommes se montraient le plus froissés de ce manquement aux principes? Cela portait en effet une atteinte profonde à la prérogative masculine, et leur indignation eût été assez légitime en somme. Les femmes ont déjà de si belles cartes dans leur jeu... Eh bien! pas du tout. Ils goguenardaient, ils faisaient les malins, ils affectaient de blaguer ce « pauvre » d'Aspremont — lui aussi!... cette rage de vouloir rendre les gens

malheureux à sa façon — bien qu'ils eussent assez volontiers pris sa place, au moins à titre temporaire. Mais enfin ils n'étaient pas malveillants.

C'est dans le camp féminin qu'on piaillait, qu'on égratignait, qu'on mordait. Toutes auraient dû au contraire s'en enorgueillir pour leur sexe; mais elles n'ont aucun esprit corporatif. Passe encore celles qui sont en puissance de barbon ou que néglige un époux assorti selon la formule : c'était du dépit. Mais les satisfaites? Mystère du cœur des honnêtes femmes, donnant raison à certain penchant pervers pour celles qui ne le sont point.

Parmi les plus âpres à la curée chaude se distinguait la petite Mme de Saint-Florent. Jolie poupée, insignifiante, plutôt sosotte, vaniteuse. assez mal élevée, de ces bécasses qui s'assoient dans leur argent, dans leur jeunesse, dans leur santé, dans leur bonheur, à appeler sur elles les vengeances célestes. Pourvue d'une dot copieuse (née Grosmichon, des Forges et Aciéries de Saône-et-Jura), elle s'est payé un extrêmement beau gars de mari. Presque trop beau. S'il n'était d'aussi bonne compagnie, il réaliserait le type du coq de village : grand, large d'épaules, torse d'athlète, sous poil alezan, l'œil clair comme basilic, la moustache troussée, s'habillant mieux qu'à Londres, admirablement

à cheval, en forme parfaite — un de ces hommes que toutes les femmes reluquent, comme on regarde un pur sang de classe ou un lévrier bien racé.

Marcelle est très fière de son beau Foulques, au point de tirer vanité de la haute noce par laquelle il s'était entraîné à son profit. Au Bois, aux premières, quand elle rencontre quelque grande impure dont elle peut s'imaginer avoir recueilli la succession — comme Louis XIV celle de Pharamond — elle vous a un œil de propriétaire sur son époux, semblant dire avec une impudique candeur : « On l'a eu, on se l'est arraché... mais à présent il est à moi, c'est définitif. J'ai décroché la timbale et je la garde... » Avec sa fortune, son élégance et toutes ses prétentions, elle n'est pas dégagée de ce sentiment peuple de la possession de son homme, qui n'a rien de commun avec la belle grande jalousie passionnelle. Et tout en croyant ne devoir qu'à ses attraits la tendresse d'un pareil phénomène, elle a un sentiment inconscient que, pour le prix qu'elle y a mis, il lui appartient davantage encore.

En réalité, ce grand faraud de Foulques n'avait connu que des bonnes fortunes fort banales. Snob, sport et cercleux depuis la pointe de ses petits vernis jusqu'au sommet de son huit reflets, sous cette façade c'est un gentil garçon,

un peu gobeur, avec une espèce de timidité spéciale qui l'avait toujours empêché d'être d'attaque auprès des femmes de certaine envergure. L'envie ne lui en manquait point, et même il aurait donné tous ses faciles triomphes galants pour la conquête d'une honneste dame. C'était très faisable assurément ; mais tout n'est qu'heur et malheur en ce monde. Ou peut-être est-ce parce que qui ne risque rien n'a rien. Bref, son peu de goût véritable pour la fête l'ayant décidé à se marier sur ses vingt-huit ans, ses aspirations étaient demeurées inassouvies, mais non éteintes, telle la lave d'un volcan endormi. Il ne s'en rendait qu'à moitié compte lui-même, n'étant des plus subtils ; comment donc sa femme en eût-elle eu soupçon ? Ce sont choses desquelles n'instruisent point la fréquentation des petits théâtres ni la lecture des mauvais livres, uniques notions qui, depuis le couvent, fussent entrées en cette étroite petite cervelle de perruche.

Pourquoi au surplus se forger des craintes chimériques ? Marcelle n'avait qu'à se laisser vivre aux bras de son brillant époux. Mais alors le bonheur aurait dû lui inspirer une bienveillance universelle. N'y avait-il donc place sous le soleil pour un glorieux automne auprès de son radieux printemps ? Elle est petite-cousine de Mme d'Aspremont, et après le second mariage

avait inventé de se dire sa nièce à la mode de Bretagne. Elle l'appelait « ma tante Thérèse », gros comme le bras — en parlant d'elle, s'entend, car s'adressant à sa personne, l'impertinence qu'elle tenait pour du bel air se trouvait quelque peu décontenancée. Mme d'Aspremont n'en ignorait rien, mais n'en témoignait pas davantage. Elle est très calme, très maîtresse de soi, supérieure aux niaiseries. Cette taquinerie bébête ne lui donnait pas un jour de plus ni un agrément de moins. Alors à quoi bon? Et, condescendante, elle traitait Marcelle en enfant, ce qui irritait prodigieusement la petite femme, blessée dans l'orgueil de ses cinq ans de mariage, et sentant du même coup son calcul déjoué puisque, le plan demeurant constant, puériliser la pseudo-nièce était rajeunir la prétendue tante.

Le monde serait une Arcadie relative si on en extirpait ces gens acharnés à faire battre les montagnes ensemble. Un jour, dans quelque assemblée, le nom de Mme d'Aspremont courait sur le tapis. Le général de Bellalure, qui s'y connaît, louait fort sa séduction. Agacée, Mme de Saint-Florent ne put s'en tenir.

« Maman, qui était à son mariage... le premier... dit que ce qu'elle était belle ce jour-là...

— J'y étais aussi. Elle est mieux.

— Du chiqué.

— C'est la sauce qui met en valeur le poisson. Voyez les professionnelles : quand font-elles fortune ? Dans leur maturité.

— Toujours il ne faut pas être blette.

— Demandez-en son sentiment à Georges.

— Tous les goûts sont dans la nature. S'il y a des hommes qui aiment les nèfles...

— Et à qui les groseilles agacent les dents...

— Enfin, à cinquante ans, on est sur ses boulets, voyons. Et même, si vous voulez mon opinion, à cet âge-là, c'est indécent, l'amour... et il faut que Georges soit un fameux cornichon. »

Ces propos furent rapportés à qui de droit. Quelle petite rosse, hein ! croyez-vous, ma chère ?...

Jamais Mme d'Aspremont n'a essayé de donner le change sur son âge au moyen d'aucun de ces artifices maladroits qui vont droit à l'opposé du but. Dans un moment d'étourderie on se coupe. Puis, à préciser des dates, on appelle la discussion et on recueille l'incrédulité, même quand c'est rigoureusement exact. Si elle avait dit : « L'année de la guerre, je faisais ma première communion », on aurait calculé *in petto* : « Trente-deux et onze, ou même douze, parce que dans ce temps-là... quarante-trois, quarante-quatre. Pour qu'elle avoue cela, elle en a bien quarante-huit ou neuf. » Elle n'avait

garde et planait au-dessus des faits. Si bien qu'entre ceux qui l'approchaient de son dixième lustre et ceux qui lui accordaient le traitement de la nation la plus favorisée, il y avait une bonne marge dont chacun prenait ce qu'il voulait. Et elle était parfaitement charmante : voilà l'essentiel.

Mais si elle dédaignait de se rajeunir, du moins prétendait-elle qu'on ne la vieillît point. On a beau se dire que l'un est aussi oiseux que l'autre, c'est une offense que femme ne pardonne guère. Cette cinquantaine lui resta sur le cœur. Justement elle venait de s'apercevoir que Georges se laissait prendre aux rêts d'une de ces jolies aventurières d'Amérique que le monde reçoit à bras ouverts, alors qu'on ne laisserait pas un inconnu seul dans sa salle à manger, de crainte qu'il vole l'argenterie. Cela devenait grave et la plongea en des cogitations profondes.

Les mois passèrent. Plus belle que jamais et plus triomphante, il y en avait qui disaient :

« Parole ! on la croirait amoureuse.

— De son mari, parbleu !

— D'Aspremont ne serait pas de taille à donner tant de bonheur à deux femmes à la fois.

— En voilà une au moins qui a de l'estomac, s'écriait le général de Bellalure, son féal. Rien de vos caillettes qui, pour une distraction de leur

époux, s'imaginent que la terre va s'arrêter de tourner, et au lieu de faire front, s'asseoient par terre pour pleurer, afin que personne n'ignore leur disgrâce. Mme d'Aspremont est un soldat, elle, un vrai capitaine : du moral, de l'énergie, de l'audace, l'offensive, des sorties, des diversions, des mouvements tournants, des marches de flanc, et allez donc ! »

Voilà-t-il pas qu'en même temps le ménage Saint-Florent présenta des symptômes très caractéristiques. Marcelle était agitée, inquiète et toute rasottée, des airs tragiques, les yeux rouges parfois. Foulques, au contraire, plus reluisant que jamais, quelque chose de superbe et de vainqueur tout différent de la tranquille béatitude de pacha dans laquelle il menaçait de s'empâter. Il se dérangeait, c'est clair.

Un matin, Mme d'Aspremont arriva chez sa cousine pour lui demander si la veille (elle y avait dîné) elle n'y aurait pas perdu un bracelet. Vainement fouillèrent-elles toutes les pièces de l'appartement. Deux heures plus tard, revenant dire que le bracelet était retrouvé, Thérèse surprit la petite femme en larmes. Ah ! elle avait le caquet rabattu, la pauvre Marcelle, et dans son besoin de s'épancher, elle ouvrit l'écluse des confidences. Il la trompait. C'était sûr à présent. En cherchant encore ce bracelet, elle venait de trouver dans son cabinet

une lettre de lui à « cette femme » — oh ! l'accent mis sur ce mot — sans adresse, qu'il avait sans doute oubliée. Une lettre !... Oh ! quelle lettre !... Une femme du monde certainement : on n'écrit pas ainsi à une grue.

Et dans sa rage :

« Voulez-vous la voir ?

— Inutile : je sais, je sais... (???) Eh ! oui, c'est toujours la même chose. A mon âge on pourrait les réciter.

— Ah ! ma pauvre amie, vous aussi, vous en avez trouvé, de ces affreuses lettres ?

— J'en ai plutôt reçu. *(Sans laisser à Marcelle, ahurie, le temps de se rendre compte.)* Tenez, ma chère petite, laissez-moi vous le dire tout à fait maternellement : ne fourragez jamais dans les papiers de votre mari. C'est concierge, et on n'en retire que des désagréments. Croyez-en mon expérience... ma vieille expérience. Pensez donc, moi qui en ai eu deux à garder... tant bien que mal, et plutôt mal que bien.

— Oui, Georges... Oh ! les hommes...

— Georges, c'est probable... M. Vilquier, c'était certain.

— Ah ! comme je vous plains, à présent que je sais ce que c'est.

— Ne prenez pas cette peine. Ce sont des mésaventures dont il faut savoir s'arranger. On s'en ferait des cheveux blancs et voilà un beau

profit. Un conseil : pas de larmes, cela gâte les yeux. Pas de scènes non plus : cela les pousse aux dernières extrémités.

— Alors quoi, mon Dieu?... Que faire?

— Voir venir. Pour le moment, c'est tout.

— Mais qui?... Qui cela peut-il être?

— Vraisemblablement votre meilleure amie.

— Marie-Louise?... Colette?... Jehanne Le Braz?... Maud Collins?... Bérengère, peut-être?

— Cruelle énigme !... On en a tant, de « meilleure amie » !...

— Ou bien lady de Bracy?... Je gage que c'est lady de Bracy. Foulques était toujours à me parler d'elle, à me vanter sa beauté...

— Démonstration évidente que c'en est une autre. Voyons, ma chère, ne vous emballez pas : vous gafferiez. Soyez bien sage, tenez-vous bien tranquille... et je chercherai, moi.

— Vous trouverez?

— Je trouverai. Je suis de sang-froid. Puis je peux surveiller Foulques sans qu'il se méfie. Et même il est de première importance que vous fassiez celle qui ne se doute de rien. Mais oui, cela tombe sous le sens : le principe de la souricière. Vous promettez? Et tenez, pour être plus sûre, je confisque cette lettre. C'est pour votre bien. Jamais un homme ne pardonne qu'on lui ait mis le nez dans ses sottises. Vous pouvez bien vous fier à moi... une vieille femme.

— Oh! Thérèse... vous ne pensez pas ce que vous dites.

— Absolument pas. Mais d'autres le pensent et je le dis pour leur éviter ce soin. Allons, ma chère enfant, séchez vos yeux : j'ai le pressentiment que bientôt vous allez récupérer votre époux. Si besoin était, je m'y emploierais personnellement auprès de lui. Non, non, laissez... je me sauve. »

Le soir Mme de Saint-Florent eut l'occasion de dire :

« Sans en avoir l'air peut-être, ma cousine d'Aspremont a vraiment beaucoup de cœur. »

On se regarda. Toutes les mêmes, pensa-t-on...

Peu après, on apprit le brusque départ des d'Aspremont qui s'en allaient faire un grand voyage en Orient. Le jour où ils prirent le Méditerranée-Express, Mme de Saint-Florent reçut cette épître :

« En faveur de la bonne nouvelle que je vais vous apprendre, vous m'excuserez, ma chère Marcelle, de n'avoir pas trouvé une minute pour aller vous faire mes adieux.

« Je sais enfin avec qui on vous trompait, et du même coup je puis vous assurer que c'est rompu définitivement et sans remise. Peut-être ces derniers temps avez-vous

trouvé Foulques sombre et maussade. C'est que sa maîtresse, dont il était fort épris, venait de le congédier assez cavalièrement. Voilà qui vous étonne, tout en vous comblant d'aise. Que voulez-vous, ma chère petite cousine, le même coq n'est pas également gobé par toutes les poules. L'amour chez vous s'accorde avec le devoir : tout est pour le mieux. Mais un amant, on ne s'en encombre pas le jour où l'on déchante, surtout si l'on n'a jamais chanté bien haut. Et tel est le cas, paraît-il, de celle qui vous avait détourné votre époux.

« Inutile de vous la nommer, puisque c'est de l'histoire ancienne; et d'ailleurs ce serait trahir une amie intime. Je vous dirai seulement, pour votre instruction, qu'elle se trouve dans une situation analogue à la mienne. Elle compte exactement quarante-deux ans, onze mois et dix-sept jours; et le trente-troisième anniversaire de Foulques tombe, si je ne m'abuse, la semaine prochaine. Le don de plaire aux jeunes hommes lui est évidemment dévolu en partage, car son propre mari n'est que de quelques mois l'aîné du vôtre. Ce don-là ne serait-il pas celui de plaire tout court? Les hommes toutefois sont si volages qu'aucun attrait ne garantit contre la mésaventure dont vous venez d'être victime : ni la beauté, ni la jeunesse, ni l'esprit, ni même le charme, ce sortilège, qu'il est

oiseux de définir et puéril de discuter. Aussi, bien que mon amie passe pour avoir reçu de la nature ce don divin, elle avait contre son mari quelques griefs. Peut-être n'eussent-ils pas suffi à lui inspirer un pervers désir de représailles, si ne l'eût poussée un autre sentiment assez vilain, je le confesse pour elle, celui de montrer sa puissance à des personnes qui avaient eu le tort d'en douter. Un beau garçon, dont mieux que quiconque vous savez le mérite, s'est trouvé sur son chemin. Il ne lui a pas laissé ignorer qu'elle l'intéressait. Elle ne le découragea point. Et voilà comme les malheurs arrivent.

« Mais ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour. Le caprice satisfait et la preuve faite, mon amie songea qu'elle a un mari charmant, et que, quoi qu'il arrive, impérissable est le parfum de certains souvenirs très doux, très tendres, très passionnés, qui toujours embaumera le vase. Foulques a fait les frais de la réconciliation.

« De ce bien léger dommage vous tirerez quelque profit. Le caractère maternel qu'il vous a plu de donner à notre parenté, dans un sentiment que je sais apprécier, croyez-le, m'autorise à vous parler de la sorte. A votre âge, on est excusable de jouer encore avec les ballons rouges. Vous en verrez crever bien d'autres. Mais sur celui-là du moins vous n'embarque-

rez pas votre fortune. Nos hommes sont sujets à de grandes tentations; soyons-leur indulgentes. Il ne faut pas braver le destin, ni s'attaquer à qui ne vous veut point de mal, car c'est le moyen d'en faire naître l'idée. Prenez le bonheur quand vous le tenez, faites de votre mieux pour le garder, sans y compter trop. Et s'il vous échappe, rattrapez-le par un autre bout. Il y en a de bien des sortes. Quant à moi, je bénis le ciel pour le sort qu'il m'a fait. Georges est le plus aimable des compagnons. Il me tient pour sa meilleure amie, et le moment arrive où c'est ce qu'une femme peut attendre de mieux du mariage, étant ce qui demeure, alors que, fatalement, le reste passe. Je vous souhaite de tout mon cœur d'en être là quand le temps en sera venu pour vous, auquel je ne fixe point de date, car c'est plus tôt ou plus tard, selon bien des choses qu'il serait trop long d'expliquer. A quoi bon, d'ailleurs? Ces choses sont ou ne sont pas. Et si elles ne sont pas, rien ne saurait les faire naître.

« Trouvez ici, ma chère Marcelle, mon bon souvenir, que je vous prie de partager avec votre époux.

« Athys d'Aspremont. »

II

A Monsieur Jean Réaulx, rue de Courcelles.

Vous n'avez jamais connu ma chère bonne marraine, qui m'a appris tant de choses sur la vie de ce monde et donné de si sages conseils, desquels, cela s'entend, je n'ai tenu aucun compte, car nos sottises sont écrites dans le ciel. Du moins y ai-je gagné de ne point tomber de la lune à tout bout de champ; et quand je talonne sur un écueil, j'ai la consolation de me dire : « Ça y est... je l'avais bien lu sur ma carte. » Du jugement comme personne, ma marraine, une expérience considé-

rable et vous, qui vous y connaissez, lui eussiez trouvé beaucoup d'esprit.

« Mon enfant, » m'avait-elle recommandé, « garde-toi à l'égal de la peste d'aimer un gendelettre. Ces polissons-là ont un encrier à la place du cœur. »

Vous êtes bien placé pour savoir à quel point j'ai méconnu cet avis judicieux. M'étant fait une règle de ne jamais rien regretter — question d'élémentaire dignité vis-à-vis de soi-même — je n'ajouterai pas que j'ai eu sujet de m'en repentir. Dans cette faiblesse il y a eu à boire et à manger, et je n'en veux conserver que les souvenirs aimables. Parfois cependant le mot de ma marraine m'était revenu en tête, et ce matin je viens d'en sonder la profondeur en lisant un journal où le hasard m'a fait tomber sur une chronique de vous.

Pour lever les masques il ne m'a pas fallu grande pénétration. Beaucoup de talent toujours. Et j'aurais mauvaise grâce à me formaliser d'être ainsi disséquée toute vive, car ceux qui ont lu cela ont pensé certainement : « En voilà une avec qui on n'a pas dû s'embêter. »

Non, vraiment vous m'avez représentée sous des traits trop séduisants. C'est excessif. Moins dans l'intention de m'être agréable, je le sais, que de chatouiller votre propre vanité; le

résultat est tout de même extrêmement flatteur pour moi. Il y a bien aussi les injures. Mais quoi de plus honorable pour une femme qu'être détestée de l'homme qu'elle n'aime plus?

Puisque vous avez jugé à propos de faire de la copie avec cet épisode tout intime, c'est à titre désintéressé de critique que je viens discuter votre psychologie *in anima vili*. Pour ce je suis qualifiée expressément, l'âme vile étant la mienne — et la vôtre aussi, qui m'est assez bien connue.

Parmi tous ces mots si dextrement ajustés qui font votre prose forte et délicate, j'en veux relever deux seulement : « cœur à tiroirs » et « inconscience féminine ».

D'abord pourrais-je vous faire remarquer qu'ils ont déjà énormément servi. Mais après tout ce qu'on a écrit, la littérature sans doute n'est plus que l'art d'accommoder les restes, à quoi excelle votre esprit si souple, si ingénieux, si brillant. Aussi ne vous querellerai-je point là-dessus. Je souhaiterais simplement, entre quatre-z-yeux, chercher avec vous ce qu'il y a dans ces beaux petits ballons rouges. Ou plutôt, ce qu'il y a, on ne le sait que trop : du vent. Mais c'est un petit jeu comme un autre de les crever. A vrai dire, un cliché qui aurait un sens ne serait pas un cliché, et sans clichés,

plus moyen d'écrire, en sorte que ce divertissement-là vous enlèverait le pain de la bouche. N'ayez crainte : ils feront toujours leurs frais. La mère des gobeurs n'est pas morte.

Cœur à tiroirs... Le mot n'a rien qui m'offense. Il est graphique et il est véritable. Vous ayant élu naguère, je vous ai un jour retiré mon suffrage. Et puis après? Ayez donc le courage de devenir un écrivain vertueux, un moraliste farouche, aux yeux de qui la femme ayant connu plus d'un amour est la guenon du pays de Nod. Pas neuf non plus, mais puisque tout a été dit... Ceci, sous une forme plus onctueuse, quoique comminatoire, la religion nous le répète inlassablement. Est-ce cela que vous voudriez? Je dirais *amen* ainsi qu'au sermon. Mais non, vous n'en demandez pas tant: vous auriez trop à perdre, comme romancier qui trouve dans les mœurs relâchées sa matière première, et comme célibataire, qui en retire de l'agrément.

Alors me direz-vous ce qu'il faudrait que nous fissions lorsqu'un amour a cessé de nous plaire? Quoi de mieux que le ranger dans un tiroir en effet? Je le vois bien proprement plié entre deux sachets, comme un de ces vêtements hors d'usage auxquels, par suite de circonstance particulière, on conserve un petit sentiment attendri qui leur épargne l'ignominie du décro-

chez-moi-ça. Tiroir en vérité?... Il y a beaucoup de gens de par le monde, monsieur le psychologue, qui se seraient fait du bien d'être dans mon cœur vos voisins de tiroir.

Et l'inconscience, parlons-en. Donc, à votre estime, parce qu'une femme a eu la bonté, éminemment blâmable, d'autoriser l'un de vous à lui prouver sa flamme au moyen des arguments les plus topiques, cet incident, que l'impudique nature juge très normal, doit faire époque dans sa vie au point qu'elle ne puisse plus permettre à un autre liberté analogue — analogue, oh! combien — sans s'abîmer dans des retours, des troubles, des émois peu obligeants pour le successeur? Et si elle se dispense de s'agiter à ce point, il n'est pour elle assez de vitupérations, se résumant en cette épithète : inconsciente.

Voilà une prétention un peu bien impertinente et encore plus naïve. Je ne voudrais rien vous dire de blessant; mais encore que je vous aie dû quelques bons moments — bien vrai : ce n'est pas la politesse qui me fait parler — vous auriez tort de croire que ce soit là souvenirs inoubliables. J'ai eu un chef que j'estimais extrêmement — vous souvient-il de ses chartreuses de cailles? Aujourd'hui que j'en ai un meilleur encore — ah! si vous connaissiez ses suprêmes régence — la mémoire des mets

de naguère n'éveille plus dans mes papilles gustatives que des sensations atténuées au point d'en être abolies.

Inconsciente, parce que j'apporte une sérénité parfaite dans l'amour qui m'occupe présentement? Eh! mon cher, quand je vous aimais, vous n'étiez pas fâché que je vous fisse grâce de scrupules encombrants et de remords importuns. Oui, oui, je sais... le mari, cela ne compte pas, à ce qu'on assure. On se trompe. Il en coûte fort, au contraire, de manquer à ses devoirs pour la première fois. Car il y a des devoirs dans l'affaire, ne l'oublions point; tandis que vous, mon cher monsieur, que vous devais-je? Sans vanité, je vous croirais plutôt mon débiteur. Et il n'y a pas uniquement des devoirs : j'avais aimé mon mari... parfaitement, au moins une année tout entière. J'étais si jeune...

Pour tout dire enfin, êtes-vous même tellement sûr qu'avant vous je n'eusse aimé que lui? Vous l'avez cru, je vous l'ai laissé croire et aujourd'hui encore je n'aurais garde de vous renseigner avec précision sur ce point. Qu'importe? Si vous aviez cru le contraire, je ne jurerais pas que vous ne m'en eussiez aimée davantage, car de la concurrence naît l'émulation. Et vous n'auriez pas trouvé si mauvais alors que mon cœur fût à tiroirs, tel le petit meuble dénommé

bonheur-du-jour, dès qu'il en était un dont vous déteniez la clef.

Depuis je l'ai reprise et l'ai donnée à un autre, mais c'est très consciemment, je vous assure. Pour être une héroïne sympathique quoique coupable — l'idéal de l'héroïne littéraire — il m'aurait fallu entourer ce fait si simple de complications sentimentales et dramatiques, que j'eusse fait peau neuve, que ma vie eût été retournée comme par quelque événement extraordinaire, dans le genre d'une fièvre typhoïde après laquelle on vous coupe les cheveux et qui vous laisse amnésique pendant des mois. Mais non ; la vie suit son petit bonhomme de chemin et elle tient bon dans bien d'autres catastrophes que d'avoir changé d'amant.

Inconsciente?... Pas le moins du monde. Longtemps encore après notre rupture, lorsque je passais sous vos fenêtres, j'avais parfaitement conscience de m'être souvent trouvée — et ce n'est pas ce que je faisais de mieux — derrière ces stores malais, qui, eux aussi, ont survécu au drame. Je me rappelle même qu'un jour, ayant tiré sur une frange, elle s'est cassée, que toutes les perles ont roulé sur le tapis, et que nous nous sommes mis à quatre pattes pour les ramasser, en riant beaucoup. Il n'y avait pas de quoi, mais les amoureux ont sept ans. Vous voyez que ce qui est entré dans un des

tiroirs de mon cœur y reste, quand bien même il est clos et cadenassé. Et tenez : la première fois, je me suis crue obligée de me détourner de mon chemin pour éviter votre maison. On a de ces accès de littérature. Non, vraiment, cela me faisait quelque chose — ne fût-ce que le sentiment de tout ce que j'y avais gâché de moi-même. Mais le lendemain, force m'était bien de passer devant, allant dîner au 20 (chez les Le Quesnoy). Puis j'y suis passée presque tous les jours, pour la raison vulgaire que c'est le plus court, où que j'aille. Et me voyez-vous disant à mon cocher : « Surtout, Léonard, au prix de n'importe quel détour, ne prenez jamais par la rue de Courcelles ! »

Cet entresol d'ailleurs, où je vous ai rendu de fréquentes visites autant que répréhensibles, étais-je donc la première qui en eût franchi le seuil? Nuls souvenirs cependant ne m'ont jamais paru troubler vos effusions, et loin de vous accuser d'inconscience, je vous savais gré d'avoir oublié tout ce qui n'était pas moi.

Et depuis que je n'y vais plus, aucune jupe n'y a-t-elle froufrouté? Vous seriez fort humilié que je le crusse. Change-t-on d'appartement quand on change de maîtresse? On le voudrait qu'on ne le pourrait point : une liaison, hélas ! ne dure pas toujours le temps d'un bail. Puis c'est déjà bien assez de la tristesse d'une rupture

sans l'aggraver de celle d'un déménagement. Et le temps perdu!,,. et la dépense!... Voilà des choses, à quoi, dans la réalité, il faut penser toujours, mais dont la fiction ne parle jamais. Avant que je vous aie connu, vous aviez écrit une nouvelle délicieuse : *la Maison des grands lis*. On s'est aimé à la campagne; cela casse et l'amant a voulu que le nid d'amour, qui en est devenu le tombeau, demeurât, sans que jamais on y touche, dans l'état exact où il était le jour qu'ils le quittèrent. C'était exquis. Pas très neuf non plus, mais si bien retapé. Il y avait certaine description sentimentalo-pittoresque du jardin abandonné à la nature... une page de maître. Mais pour se payer le luxe de la vivre, votre historiette, il faudrait déjà être considérablement argenté. Si cela devait se renouveler plusieurs fois, l'amour ne serait plus à la portée que des milliardaires.

Vous, mon cher, vous n'avez même pas déménagé. C'eût été dommage : jamais vous n'auriez trouvé aussi bien pour le même prix. Sans plus de malice, vous avez donné votre clé à une autre femme. Et je m'intéresse trop à votre bonheur pour ne pas espérer qu'en toute liberté d'esprit vous prenez votre thé avec elle, sans que viennent vous poigner les souvenirs des *five o'clock* antérieurs. Quant à moi, le respect de la vérité m'oblige à vous le dire, lorsque

je pense à vous — rarement, ayant mieux à faire — c'est plutôt pour me féliciter d'avoir définitivement vidé une coupe dont le miel avait fini par être noyé de trop de goudron. Si nous nous étions encore aimés, nous n'aurions pas rompu, voilà qui est certain. Et nous nous étions trop aimés pour demeurer amis : vous venez de me le démontrer en bonne copie venimeuse.

Je crois savoir ce qui vous l'a inspirée et pourquoi tant de fiel est entré dans cet encrier que ma marraine voyait à la place du cœur de vos pareils. C'est cette rencontre, l'autre soir, en ce cabaret où souventes fois naguère nous dînâmes et soupâmes fort amoureusement. Car j'abusais vraiment, pour me compromettre avec vous, de la liberté que me laisse un mariage devenu de pure forme. Vous trouviez cela charmant, tandis que d'autres alors — les échos m'en sont revenus — clamaient à l'inconscience (oh ! vous ne l'avez pas inventé) ou au cynisme. Je n'en avais cure : je vous aimais. Et l'inconscience — cette inconscience spéciale — quand c'est à votre profit, vous vous en parez comme de la meilleure marque d'amour ; lorsque vous n'en êtes plus, vous y voyez une perversité abominable. Il faudrait pourtant s'entendre une bonne fois.

Eh bien ! oui, de plus en plus libre, je conti-

nue à ne prendre que peu de souci des caquets ; seulement ce n'est plus votre nom qu'on associe au mien. Ce que j'en fais n'est ni mieux ni plus mal. Seulement voilà : littérairement, j'aurais dû ne plus jamais, jamais entrer dans ce lieu hanté par le fantôme de notre amour. (Hein ! croyez-vous que je m'exprime bien?...) Oui, mais je ne crois pas aux fantômes : quand on a mis une bonne pierre au cou des noyés, ils ne reviennent point. En outre on a là le meilleur chablis de Paris et la spécialité de mes plats de prédilection, tel le canard au sang. Puis est-ce ma faute s'il se trouve dans le voisinage de la pièce à succès — quoiqu'elle ne soit pas de vous — d'où je sortais... d'où nous sortions, vous d'une part, de l'autre, lui et moi? Et j'y pense : me faudrait-il donc aussi renoncer à aller voir vos pièces?

Au surplus, mon cher, le premier soir où je me laissai conduire par vous dans cet établissement, et en cabinet particulier, circonstance aggravante, à la façon dont vous a accueilli le maître d'hôtel et dont vous l'avez interpellé — c'était Cyprien, justement, le même qui nous servait l'autre soir — il m'a paru que vous n'y étiez pas inconnu. Et ce n'était point, j'imagine, pour y avoir amené goûter vos petites nièces.

Nous trouvant donc voisins de table dans la salle commune, ce qui était fort honnête, et vous étant seul, par rare mauvaise fortune —

cela sans doute a contribué à vous mettre de méchante humeur — je vous ai présenté, très correctement, à l'ami qui m'accompagnait. Eh bien quoi? Quand vous vous marierez, si le hasard des salons me met bec à bec avec votre femme, je ne vous vois pas me nommant ainsi :

« Mme de Barbazan, qui voici quelques années m'a fait l'honneur et le plaisir d'être avec moi du dernier bien. »

Non, messieurs les auteurs : dans la vie, les choses se font très simplement. C'est au théâtre qu'on pâlit, qu'on rougit, qu'on tressaille, que, tragique, on se retourne, avant de sortir, sur le pas des portes. Parce qu'au théâtre, il s'agit de donner l'intelligence de la situation à quinze cents cervelles, dont les trois quarts plutôt obtuses. Dans la vie, tout au rebours, a-t-on pour objet constant de la dissimuler à des yeux très grands ouverts par la curiosité et la malveillance. A cela, je le reconnais, les femmes s'entendent mieux que vous autres; elles ont plus de sang-froid, Dieu merci, plus d'empire sur soi, moins de nerfs, en somme. Mais oui, c'est positif. Les nerfs, nous les sortons quand ils peuvent nous servir; mais dans les occasions où ils nous nuiraient, plus personne. Mettez-vous à notre place. Lorsqu'on vous parle de Mme de Barbazan, je crains bien — et cela

est abominable à penser — que vous cédiez à la vanité d'ouvrir, par vos airs entendus et sous-entendus, le champ à des suppositions d'ailleurs parfaitement justifiées dans l'espèce. Tandis que moi, même ceux pour qui la fâcheuse vérité est claire comme eau de roche trouveraient de très mauvais goût que je fisse état de mon ancienne intimité avec Jean Réaulx.

Cœur à tiroirs, il est vrai : nos vies sont faites d'une succession de chapitres, dont chacun à son tour est clos, pour ne se rouvrir jamais. Et au point de vue passionnel, la femme qui en compte le plus ne saurait — du moins s'il faut vous en croire — rivaliser avec le moins conquérant d'entre vous. Quoique, soit dit en passant, je soupçonne fort l'imagination de nos auteurs mondains d'additionner les chapitres qu'ils ont écrits avec ceux qu'ils ont vécus. Leur prestige y gagne et leur vente aussi.

Mais inconsciente, ah! cela non. Je suis très nettement consciente d'avoir un mari, que d'abord j'ai aimé ou cru aimer, cela se ressemble fort; puis de l'avoir trompé pour les diverses raisons usuelles, dont une dispense de toutes les autres, c'est que la fatalité m'a fait aimer un homme qui n'était pas lui. Cet amour-là est mort. Inutile de vous rappeler pourquoi et comment : c'est toujours la même chose, quoique toujours divers. Ensuite mon cœur a

refleuri. Ne trouvez-vous point cette image plus poétique que celle de vos tiroirs?

Or, je sais bien qu'on a des devoirs envers un mari, lequel reste toujours votre mari, mais je ne connais nulle obligation vis-à-vis d'un amant lorsqu'il n'est plus votre amant. Et peut-être un troisième viendra-t-il pour vous venger de celui d'aujourd'hui. Voyez à quel point je suis consciente. Et consciente aussi de n'être pas une honnête femme, vous ne m'apprenez rien.

Mais ce que je suis, tous les cheveux coupés en seize de la littérature ne feront pas qu'il y ait deux façons de l'être. Il y a cela, puis il y a la vertu : un point, c'est tout. La vertu, personne ne la respecte plus que moi, la vraie vertu, la vertu consciente aussi, celle qui se veut, qui n'est pas l'effet du hasard ou de l'impuissance, la vertu qui ne se borne pas à être chaste, mais qui est forte. Ainsi ma cousine Anne, inébranlablement fidèle à un mari qu'elle n'aime point, par orgueil de garder la foi jurée, de remplir les devoirs acceptés, de demeurer supérieure aux faiblesses, de n'avoir jamais à mentir, de se sentir claire, nette, droite, sans peur et sans reproche — voilà une honnête femme. Et ces femmes-là ne lisent pas vos histoires, ne vont pas voir vos pièces, les jugeant malsaines et dissolvantes,

en quoi elles ont absolument raison, estimant que la morale n'a que faire d'être prêchée au moyen d'écrits très immoraux. Et elles ne vous bourrent pas de truffes — soit dit sans vous reprocher toutes celles que vous avez mangées chez moi — elles ne vous fournissent pas d'estrade où faire le paon, elles ne vous prennent pas pour confident, n'ayant rien à confier, ni pour complice, ne commettant aucune faute.

Certes, je déplore de ne m'être point réglée sur ce modèle; mais on est comme on peut. Quand on est autrement, d'avoir aimé un homme ou deux ou trois, cela n'y fait de différence que pour celui qu'on aime et pour celui qu'on n'aime plus. Et surtout, essayer de rapiécer sa vertu par de la rhétorique, des attitudes, des grimaces, c'est une sottise, un ridicule et une lâcheté.

Enfin, si je sais ce que c'est qu'une honnête femme, je n'ignore pas davantage ce que c'est qu'un galant homme; je sais aussi que les voleurs ont entre eux leur chevalerie et que c'est vilain, vilain de baver dans le verre où l'on a bu.

Sur quoi je me dis, monsieur, votre servante, de tout mon cœur. — SIMONE DE BARBAZAN.

P.-S. — Vous m'avez certainement comprise,

car on peut dire de vous bien des choses excepté que vous manquez d'esprit. Mais s'il vous prenait fantaisie d'utiliser ma lettre pour votre prochaine chronique — je vous en prie : cela me flattera — j'entends d'ici les lecteurs se récrier à « l'inconscience féminine ». C'est beau, les formules !...

III

La garçonnière de veuf de M. Laurière, sérieuse, cossue, un tout petit quelque chose de polisson. Le matin. Il travaille. Veston de drap peluche noisette, chemise de flanelle blanche, cravate de grenadine à pois, chaussettes de soie noire, petits vernis. Propre et net comme un sou neuf; le teint coloré, l'œil vif, la bouche gourmande, le nez bénisseur; soixantaine drue et gaillarde, malgré que soit toute blanche la grosse moustache qui, avec la brosse de cheveux gris de fer, la haute stature et le torse bombé, donne à cet inspecteur des finances un air de colonel de cuirassiers.

Le valet de chambre. — Monsieur, c'est monsieur Adrien.

Adrien, dans les quarante-cinq, gringalet, étriqué, chafouin, myope, calvitie mal déguisée, barbe rare, complet quelconque, cravate au hasard.

Adrien. — Bonjour, mon oncle. Votre santé est bonne?

M. Laurière. — On se maintient. Mais toi, mon garçon, tu as une sale bobine. Les reins?... Vous vous décartonnez trop tôt, vous autres.

Le neveu, *lugubre.* — Merci, je vais très bien. Ce n'est pas cela.

L'oncle. — Pas de malheur chez toi? Ta femme?...

Le neveu, *amer.* — Ma femme se porte à merveille, je vous remercie. C'est justement à son sujet que je viens vous parler. Je ne vous dérange pas?

L'oncle, *demi-tour circulaire à son fauteuil à pivot.* — Entre un rapport sur la réorganisation du service de la dette extérieure du royaume de Thrace et ce qui intéresse ma jolie nièce, tu voudrais que j'hésitasse?... Déballe.

Le neveu. — Mon oncle, la communication que j'ai à vous faire est des plus pénibles pour moi. Mais vous m'avez toujours témoigné une affection toute paternelle, et...

L'oncle. — Paternelle?... Hum!... Tu sais, Adrien, si tu ne te défends pas mieux, bientôt je nierai absolument que tu sois le fils de ma pauvre sœur, même aînée. Nous serons cousins. Tu disais?

Le neveu. — Vous êtes homme d'expérience et de bon conseil. Et dans les circonstances si difficiles où je me trouve...

L'ONCLE. — Si nous venions au fait sans plus de préambules?

LE NEVEU. — Parfaitement. *(Un temps destiné à produire un effet.)* Ma femme me trompe.

L'ONCLE, *calme. L'effet a fait long feu.* — Diable! diable!...Comment as-tu découvert cela? Femme de chambre?... lettre anonyme?... Tricoche et Cacolet?... billet surpris?

LE NEVEU. — Qu'importe?... Je le sais.

L'ONCLE. — Tu en es bien sûr?

LE NEVEU. — Si j'en suis sûr!... J'ai vu, mon oncle.

L'ONCLE, *choqué.* — Tu as vu!... Ah! mon pauvre ami...

LE NEVEU. — Oui, j'ai vu Suzanne entrer chez lui, et en sortir. *(Violent accès de toux.)*

L'ONCLE. — Et tu as pris froid dans ta faction. Un jujube?... C'est tout ce que tu as vu?

LE NEVEU. — Dame! ils ne m'avaient pas invité.

L'ONCLE. — Sans doute. Mais enfin le fait pour une femme de pénétrer dans un petit rez-de-chaussée... rez-de chaussée ou entresol?

LE NEVEU, *étranglant de toux.* — !!!...

L'ONCLE. — Tu as raison : ceci ne fait rien à l'affaire. Le fait en soi, donc, quoique compromettant et même répréhensible, gros enfin de présomptions, j'y consens, ne constitue pas une démonstration péremptoire de...

Le neveu, *à qui cela la coupe du coup.* — Alors vous pensez qu'elle y va pour enfiler des perles?

L'oncle. — Mon cher garçon, tu veux bien m'accorder quelque connaissance des choses, en particulier de celles de la galanterie, qui m'ont toujours paru l'unique, mais appréciable compensation à l'ennui de vivre, de faire des chiffres, de payer son terme et de frayer avec des imbéciles. Or c'est précisément, tu ne le nieras pas, la matière sur laquelle tu es le moins calé.

Le neveu, *vexé.* — Le cas me paraît assez simple pour ne point dépasser ma modeste compétence.

L'oncle. — Pas si simple. Les gens de mœurs pures ont une blâmable tendance à voir le mal beaucoup plus vite que les pécheurs endurcis. Pour ce qui est de moi, mon cher, on veut bien me faire une réputation malheureusement rétrospective, mais pas trop usurpée, d'homme à bonnes fortunes. Eh bien! je puis t'affirmer avoir parfois reçu des honnestes dames sans qu'aucun dommage de conséquence en soit résulté. Dommage immédiat, s'entend. Tant va la cruche à l'eau... Mais enfin on ne se rue pas sur une femme. Il n'y a que celles qui n'ont jamais pénétré dans une garçonnière pour s'imaginer que c'est un endroit où on viole *a priori.* On cause, que diable!... On enfile des

perles, justement. C'est là que les préambules ont du bon. Et en ce qui concerne ma gentille nièce, je la connais assez pour ne pas douter qu'elle s'y complaise beaucoup plus qu'à l'objet essentiel du discours.

Le neveu, *agacé*. — Vous me permettrez de croire que, pour en venir à une démarche aussi grave, il faut que les... préambules aient été épuisés dans les occasions normales de rencontre.

L'oncle. — Où donc? Où diantre veux-tu qu'on se livre un peu?... moralement, Adrien, moralement : ne sursaute pas. Dans le monde peut-être, au milieu de tous ces yeux et de toutes ces oreilles?... Au musée de Cluny, sous l'égide du gardien, ou au Jardin des Plantes, devant le palais des singes?... L'isolement s'impose pour certains propos qu'une sage épouse ne devrait pas entendre, mais auxquels un jeune cœur a le tort de trouver un agrément extrême. Et un homme même très épris... surtout s'il est très épris... peut goûter fort cet apéritif. Puisque je te dis que je parle par expérience. Et dois-je t'assurer qu'entre ton oncle pourtant et Joseph, de chaste mémoire, il y a... il y avait du moins, beaucoup plus que l'épaisseur d'un cheveu?

Le neveu. — Enfin, ce n'est qu'une hypothèse... et très hasardée.

L'oncle, *conciliant.* — C'en est une. Ah! si nous savions le numéro de la visite, nous serions mieux documentés. Au fait, tu ne m'as pas nommé l'heureux coquin...

Le neveu. — Valderosa, de l'ambassade d'Espagne.

L'oncle. — Ah! ah! ce beau garçon... Eh! oui, il est beau garçon. Pas un aigle, mais un superbe hidalgo. Qu'as-tu à te gendarmer? Préférerais-tu que ta femme n'eût pas d'excuse?

Le neveu, *rageur.* — Si vous jugez celle-là suffisante, voilà bien de quoi me rassurer!... Se toquer d'un imbécile parce qu'il est beau mâle me paraît une indication assez claire de... tendances tout opposées à celles que vous lui prêtez.

L'oncle. — D'abord je n'ai pas dit que Valderosa fût un imbécile. Il a son genre de mérite. Fine lame, brillant cavalier, une gloire du polo, de l'abatage en diable, l'homme le mieux habillé de France et de Navarre... c'est quelque chose. Pas intellectuel pour un maravédis, soit. Mais si Suzanne avait du goût pour ce type-là, elle t'a, mon ami, archéologue éminent, qui seras de l'Institut à la prochaine vacance. Il y a des femmes à qui cela plaît. Le malheur veut que ce ne soit pas la tienne. J'en ai connu une qui a fait des folies pour un pro-

fesseur de sanscrit... ma parole! Cela ne se discute pas.

Le neveu. — Votre humeur plaisante admettra-t-elle que je discute le droit de ma femme à aimer un autre que moi?

L'oncle. — Encore moins. On le discuterait jusqu'à la vallée de Josaphat que ce brigand d'amour continuerait à le prendre. Tout ce qu'on peut espérer, c'est d'échapper aux conséquences ultimes...

Le neveu, *digne.* — Mon oncle, je ne suis pas venu ici pour ergoter sur les mots. *(La main vers le chapeau.)*

L'oncle, *paternel.* — Ne t'emballe pas... et revenons à notre brebis égarée. Qu'elle ait pris un béguin pour ce Castillan, voilà un point établi. Il est non moins certain que leurs entretiens ne roulent pas sur l'épigraphie orientale. Mais pour le reste, où en sont-ils? Tout est là.

Le neveu, *sardonique.* — Voulez-vous que j'aille le leur demander, bien gentiment? Ils se feront un plaisir de me répondre.

L'oncle. — Du calme, Adrien, du calme. J'entre dans ton idée. Admettons que ta femme ait un amant.

Le neveu. — On dirait vraiment que cela vous amuse.

L'oncle. — S'il s'agissait d'un autre, cela ne m'ennuierait pas. Mais pour toi, mon cher

neveu, j'en serais très affligé. C'est là un désagrément qui, pour être prévu, n'en affecte pas moins très vivement tout d'abord.

Le neveu, *ahuri*. — Prévu?

L'oncle. — Le sage doit s'attendre au malheur. Et entre tous ceux qui sont tangents à nous échoir, celui-là est le plus commun, et le plus logique. A qui cela n'est-il pas arrivé?

Le neveu, *agressif*. — Vous n'allez pas dire que vous-même?...

L'oncle. — Ah! non certes... Rendons cet hommage à la mémoire de feu ton excellente et digne tante, que j'ai toujours beaucoup aimée, en la trompant autant que je pouvais. Mais elle n'était pas, elle, du bois dont on fait les épouses légères. *(Rêveur.)* Si elle l'avait été, je ne l'aurais peut-être pas trompée du tout. Et qui sait si, en ce cas, je n'aurais point écopé, comme les camarades? Comme Napoléon, mon cher... comme le maréchal de Richelieu, ce qui est bien plus topique encore, attendu qu'il était spécialiste sur le champ de bataille de l'alcôve et l'autre seulement sur celui d'Austerlitz. Dame! Ce sont encore les bottiers qui font le mieux les bottes.

Le neveu, *tendu*. — Il n'est pas donné à tous, mon cher oncle, d'avoir votre philosophie.

L'oncle. — Mais toi, à qui ta fortune fai-

sait des loisirs, tu aurais été plus sage de t'en créer une que d'user tes fonds de culotte sur la moleskine. L'archéologie est une chose... une chose très respectable. L'amour en est une autre, pas respectable du tout, et essentiellement différente. Je ne les dis point incompatibles; mais, pour réussir dans les deux, il faut les travailler également, à supposer encore qu'on soit également doué. Moi, par exemple, j'ai fait de l'*x* en masse. Dieu, dans sa bonté, a permis qu'il me restât de l'énergie et des moyens pour plaire aux femmes. J'ai pioché la matière avec ardeur et je suis arrivé à une assez jolie force. Il ne s'ensuit pourtant pas que je n'aie connu quelques déboires. Il y en a, comme Valderosa, qui se distinguent seulement dans les choses de l'amour. Toi, tu t'en tiens à celles de l'esprit. Chacun fait ce qu'il peut.

LE NEVEU, *aigre-doux*. — Je ne vois pas ce que ces considérations si subtiles ont à voir avec la trahison de ma femme.

L'ONCLE. — Comment, tu ne le vois pas? Mais, mon pauvre ami, regarde-toi. Tu es un éminent érudit, honnête homme, bon citoyen, excellent père de famille. Cependant j'espère ne pas t'offenser en constatant que tu n'as jamais été un amoureux bien flambard. *(Adrien l'est, offensé.)* Cela te blesse?... Alors pourquoi traites-tu avec dédain ceux qui sont profès

en galanterie? *(Adrien est tué.)* En outre, pour prendre femme, tu as attendu d'être passablement avarié... pas même par la fête, par pas assez de fête peut-être. Tu n'es pas plus vilain qu'un autre *(Ceci est dit par politesse)*, mais tu ne sais pas te faire valoir. Tu n'as aucune idée de sport ; tu t'habilles comme un maître d'école. Puis enfin, esprit de forte culture et de haute distinction... mais pas amusant, mon cher, pas pétillant, pas excitant, rends-moi cette justice.

LE NEVEU, *qui en a assez.* — Alors, à votre estime, tout homme qui n'a pas ce qui me manque doit se résigner à être cocu?

L'ONCLE. — Non certes. C'est même incroyable ce qu'il y a de femmes parfaitement fidèles à des maris qui... enfin à qui, si j'étais elles, je ne le serais pas. Il se fait chaussures pour tous les pieds, mon cher. Tu n'avais que le choix. Tiens, Marcelle Aubertin, par exemple. Gentille comme tout, jolie... plus jolie même que ta femme, à y regarder de près... sérieuse, tranquille, de bonnes petites idées bourgeoises. Pas une nature à chercher dans le mariage des joies rares, mais un placement de tout repos, un établissement à gouverner, une famille à fonder et qui, à un mari rangé et de bon commerce, serait affectionnée, dévouée et fidèle. Au lieu de cela elle attend sous l'orme, la pauvre petite, avec sa maigre dot. Et si c'est dom-

mage pour elle, ce ne l'est pas moins pour celui qui pourrait l'avoir.

Le neveu. — Pardon, mon oncle, mais...

L'oncle. — Ou ta cousine Cécile. Excellent parti, les principes les plus sévères, femme de foyer qui file de la laine et fait des enfants avec bonheur. Ce qu'elle t'aurait gobé, comme homme et comme archéologue... Elle t'aurait gobé par définition, étant de celles pour qui l'amour conjugal est un dogme à l'égal de celui de la sainte Trinité, leur mari fût-il fichu comme l'as de pique... ce n'est pas pour toi que je dis cela. Et tu aurais absolument fait son affaire, tandis que ce grand fou de Harold, un hussard piaffeur et casseur, c'est tout le contraire de ce qu'il lui fallait. Il la trompe à fond, et elle en est très malheureuse, parce que ces femmes-là prennent le mariage au tragique. Que veux-tu, mon cher, quand les pots n'ont pas trouvé leur couvercle, il ne faut pas s'étonner si le bouillon fiche le camp.

Le neveu, *sûr de son argument.* — Fort éloquent, mon oncle, et on ne peut plus spirituel. Seulement vous négligez un tout petit détail, un rien : c'est que j'ai épousé Suzanne parce que j'étais amoureux d'elle.

L'oncle. — Parbleu ! Mais puisque l'amour, ce scélérat, t'a fait faire une sottise, homme sérieux, pourquoi donc ne donnerait-il pas à

une faible femme l'envie d'en faire une aussi? *(Adrien reste sans voix.)* Oui, oui, proteste... Je la connais, celle-là : l'amour est bon pour l'invoquer à son profit et ne vaut plus pipette quand il tourne contre soi. *(Il s'échauffe et se promène par la chambre.)* Amoureux de Suzanne, je le crois fichtre bien!... Mais est-ce pour ses vertus que tu l'as aimée, pour ses mérites, ou même seulement pour son joli visage? Tu l'as aimée parce qu'elle était pour toi ce que Valderosa est pour elle. *(Adrien s'agite.)* Certes, je comprends que tu l'aies préférée à Marcelle et à Cécile et à d'autres, d'ailleurs fort aimables dans leur genre, Suzanne a le charme, voilà tout le secret. Elle l'a pour toi, elle l'a également pour le prochain. Et toi tu ne l'as pas, mon bon. Tu as voulu mettre dans ta maison un exquis petit bibelot d'amour; je ne t'en blâme point. Mais c'était à tes risques et périls. Un beau pur sang est plus flatteur qu'un bon cheval normand; seulement si on n'est pas très sûr de ses talents équestres, on ne doit pas s'étonner de recevoir quelques tapes.

LE NEVEU, *rageur.* — Allons, je vois que je dois même me tenir pour son obligé.

L'ONCLE. — En ce qui me concerne, j'ai toujours considéré que, vu la vivacité du désir que nous inspire la femme, c'est toujours nous qui lui avons l'obligation en effet.

LE NEVEU, *éclatant.* — Mais saperlipopette! je lui ai pourtant donné quelque chose à Suzanne. Passer de l'existence médiocre, besogneuse même de sa famille, à la grande vie qu'elle mène, ce n'est donc rien, cela? Et à défaut d'amour... puisque je ne suis pas digne de rivaliser sur ce chapitre avec le beau Valderosa... à défaut du respect d'elle-même, si elle avait un peu de cœur et d'honnêteté, il me semble que la reconnaissance...

L'ONCLE, *calmé, qui se rôtit les tibias.* — Ça y est!... Je t'attendais là. Veux-tu me faire le plaisir de me dire, mon cher, si c'est pour faire une bonne œuvre que tu l'as épousée? On croirait entendre un homme au petit manteau bleu qui, ayant richement doté une fille pauvre afin de la donner à celui qu'elle aime, n'en recueillerait qu'ingratitude. Tu avais envie d'elle, tu ne l'as eue que parce que tu avais à lui offrir cent mille francs de rente.

LE NEVEU. — Elle se serait vendue alors?

L'ONCLE. — Alors tu l'aurais achetée? Car tu comptais si peu sur tes séductions personnelles que tu lui as fait de grands avantages de contrat. Et comme tu avais quarante ans, elle vingt, du tentateur d'expérience ou de l'ingénue qui s'est laissé tenter, lequel serait le plus vil?... Mais pourquoi des gros mots? Puisque tu veux raisonner par doit et avoir, il y a eu

échange, simplement, comme dans toutes les affaires humaines. On n'a rien pour rien, mon bon ami, même en amour, car il ne donne qu'afin de recevoir. Dans votre cas les apports étaient de nature différente. Étaient-ils équivalents? Je ne le crois pas.

Le neveu, *brutal.* — Moi non plus. C'est très joli de mépriser les choses positives, en conversation. Mais dans la pratique on s'en fait tout de même du bien.

L'oncle. — N'empêche qu'elles soient moins cotées sur le marché. Ce qui coûte, c'est l'objet d'art. Prix d'amateur, mon cher, donc sans limite. Rien ne vaut que par le désir qu'on en a. Tu connais la réponse de ce ténor du temps à l'impératrice Catherine? Il lui demandait trente mille livres par an — trois cent mille d'aujourd'hui — pour chanter à sa cour. « Trente mille livres! » se récria-t-elle... « c'est ce que je donne à mes maréchaux. » — « Madame, faites chanter vos maréchaux. » Va, ta femme t'en donne pour ton argent. Si tu crois que cela l'amuse!... Mais tu dois le savoir mieux que moi.

Le neveu. *(Cette remarque lui est excessivement désagréable.)* — Vous venez de le dire ; on n'a rien pour rien. Et même au prix de l'ennui d'être ma femme, son luxe lui semble très bon à prendre.

L'ONCLE. — D'accord. Mais qu'est-ce que la reconnaissance a à voir là-dedans? C'est justement tout le contraire. Tu as sept ans, mon pauvre Adrien. Bien entendu, Suzanne ne se formule pas la chose comme le fait son vieux cynique d'oncle; mais, au fond d'elle-même, une voix obscure dit : « Ah! tu t'imagines te faire aimer par des chevaux, et des diamants, et une loge à l'Opéra, et un crédit illimité chez ma couturière?... Me prends-tu donc pour une fille? »

LE NEVEU. — Pardon, ce sont les filles justement qui adjoignent au monsieur sérieux un petit gigolo.

L'ONCLE. — Elles n'ont pas tellement tort; car le monsieur sérieux qui prétend acheter de l'amour est un daim, pour ne rien dire de plus.

LE NEVEU, *hors de sa peau.* — J'aurai toujours tort avec vous, mon oncle... je ne suis pas de force. Dans une conjoncture aussi grave, j'espérais que vous renonceriez pour cette fois à vos étincelants paradoxes. Tous mes regrets de vous avoir dérangé. Avant de me retirer je vous demanderai seulement ce que, dans tout cela, vous faites du devoir.

L'ONCLE. — Ah! si tu mets la question sur ce terrain, c'est différent... Laisse donc ton chapeau. Le devoir, oui, certainement... Eh bien! Suzanne est en train de s'asseoir dessus, c'est

positif, et il est urgent d'aviser. As-tu une idée, toi?

Le neveu. — J'en ai une fort arrêtée : ne pas tolérer l'inconduite de ma femme.

L'oncle, *incrédule*. — Tu divorcerais?

Le neveu. — Je n'hésiterais pas.

L'oncle. — Quelle blague!... Tu hésites déjà et tu as bigrement raison. Je voudrais t'y voir, le jour où la cage serait vide... Ces bêtises-là, mon pauvre garçon, c'est cracher en l'air pour que ça vous retombe sur le nez. Divorcer!... Comme tu y vas! Et le scandale? Car il est écrit : Malheur à celui par qui le scandale arrive. Or ce serait par toi, puisqu'il n'y en a pas.

Le neveu. — Alors je dois payer à ma femme des dessous d'archiduchesse pour qu'elle en fasse les honneurs à un autre?

L'oncle. — Ne t'essaie pas à parler brutal : cela ne sied point à ton genre de beauté. Et puis tu m'embêtes à la fin, avec ton argent. Il y a autre chose dans le mariage, et autre chose aussi que l'amour. C'est moi à présent qui vais parler comme Joseph Prudhomme. Tes deux bijoux d'enfants, par exemple... Suzanne n'est-elle pas excellente mère? Voudrais-tu jamais la leur enlever? C'est sérieux cela, Adrien, parce qu'une mère, vois-tu, on n'en a qu'une, et elle ne se remplace pas.

Le neveu, *dramatique*. — Ses enfants!...

Est-ce que la pensée de ses enfants l'a retenue sur la voie coupable?

L'ONCLE. — Cela n'a aucun rapport. Elle ne les emmène pas avec elle. Pendant qu'ils jouent dans la nursery, qu'elle aille au sermon ou ailleurs, cela n'y fait pas de différence. Si une femme enjambe la vertu, la prudence, la sagesse, tout ce qui milite très fortement en faveur de sa fidélité, que veut-on qu'y fassent des enfants à qui on n'ira pas le raconter, voyons?

LE NEVEU, *abruti.* — .....

L'ONCLE. — Mais pourquoi voir les malheurs de si loin? Nous n'en sommes pas là.

LE NEVEU, *soulagé.* — Sans doute. Il faudrait d'abord savoir ce qu'il y a au fond de cette... légèreté.

L'ONCLE. — Tu n'as pas parlé à Suzanne?

LE NEVEU. — Pas encore.

L'ONCLE. — Continue, et envoie-la moi demain pour déjeuner. Je la confesserai.

LE NEVEU. — Avec ça qu'elle vous dira la vérité!

L'ONCLE. — Elle me la dira. Ou si elle ne me la dit pas, je la devinerai, aussi sûr que si c'était écrit noir sur blanc.

LE NEVEU, *peu rassuré.* — Possible. Mais c'est vous alors qui ne me la direz pas.

L'ONCLE, *geste de protestation vague.* — .....

(Grave.) Écoute, Adrien. Tu es venu m'exposer ta mésaventure. Je me suis permis de gauler comme de simple noix quelques illusions qui t'empêchaient de la considérer avec exactitude. On s'embarque sur des idées en baudruche; quand elles se cognent contre les faits, il ne reste qu'une vieille peau. La mésaventure cependant existe; elle risque même de s'aggraver et je m'emploierai bien volontiers pour rabibocher les choses. Mais je ne puis marcher que si j'ai ton entière confiance. Sois tranquille, je ne répéterai pas à ta femme ce que je viens de te dire. Je lui ferai de la morale, au contraire... je lui ferai peur surtout, c'est encore le plus sûr. Elle t'aime bien au fond... mais si, mais si, cela ne s'exclut pas. En trompant ta tante à relèche-doigts, j'ose le dire, je l'aimais positivement beaucoup. Suzanne aime aussi la grande existence qu'elle tient de toi. Elle est raisonnable et elle n'est pas tellement emballée sur son hidalgo, va. Laisse-moi faire. Et surtout ne t'en mêle pas : tu gafferais.

Le neveu, *qui ne demande que ça.* — Vous sentez, j'en suis convaincu, quels devoirs vous impose le soin de mon honneur...

L'oncle. — Ton honneur!... C'est là que tu le places? Un drôle d'endroit.

Le neveu, *piqué.* — Je parle comme tout le monde.

L'ONCLE. — C'est un tort : tout le monde dit beaucoup de niaiseries. Enfin, rapporte-t'en à moi, et fais la croix sur cette affaire-là. C'est déjà comme si elle n'existait plus.

LE NEVEU, *rêveur.* — Oui, mais... pour l'avenir?

L'ONCLE, *les bras en l'air.* — Ah! tu m'en demandes trop. A chaque jour sa peine. Moi, je ferai toucher du doigt à ta femme l'intérêt capital qu'elle a à bien vivre avec son mari. Toi, tâche de l'amuser. Et puis ne te paye pas de mots, mon cher, Quand on voit les choses toutes nues, on tombe de moins haut et on se fait moins de bleus. File, j'ai à travailler. *(Soliloque.)* Autant savonner la figure d'un nègre... Il en a l'encolure et n'y échappera point. Bah! ce sera toujours un répit. Puis la petite apprendra à être prudente... *(Sa plume.)* « Si donc on tient compte de la plus-value des recettes douanières au cours du dernier exercice, ayant eu pour conséquence un relèvement notable du change, on est fondé à croire que... »

IV

Le gros Trézelles l'est-il ou ne l'est-il pas? Il devrait l'être. Vingt années de plus que sa femme et rendues lourdes par l'affaissement de sa massive personne, qu'il néglige totalement d'adorner. Une calvitie précoce, le poil, rude et rousseau, s'étant, par un fâcheux esprit de contradiction, porté aux mains et aux oreilles. Laid, non, avec ses petits yeux vifs comme poudre, sa grande bouche de faune riant dans la barbe grisonne, une drôlerie goguenarde qui, de son esprit de joyeux drille, passe dans sa physionomie légèrement simiesque. Mais vulgaire d'aspect et d'allures, quoique de fort bonne compagnie en son originalité volontairement fruste de gentilhomme campagnard. Se

distinguant particulièrement dans l'élevage de la race porcine, Trézelles prend un malin plaisir à s'en targuer bruyamment. Pour les snobinettes que cela ébouriffe, à commencer par sa femme, il fait la concession d'ajouter :

« Je suis marchand de cochons, mais pas charcutier. »

Hors ce petit coin de taquinerie, il est d'excellent commerce en ménage, moyennant qu'on ne le contrarie point dans ses goûts un peu grossiers de chasse, de bonne chère, d'épais et tranquille bien-être. Pas intellectuel pour deux sous, de quoi ne s'ensuit point qu'il soit sot, tout au rebours. Couche-tôt et ennemi de la mondanité, bien que non misanthrope, il se montre fastueusement hospitalier quant aux réunions de chasse, cette corvée des châtelaines. A Paris, par contre, il ne tolère chez lui, en outre de dîners, pas des plus amusants, que les matinées à discrétion, parce que le mari n'est point tenu d'y paraître. On dit : « Cet ours de Trézelles », et il en est quitte.

Mais à condition qu'on ne prétende point l'entraîner dans la ronde, il n'est pas empêcheur de danser en rond. Aussi laisse-t-il toute liberté de divertissements extérieurs à sa gentille petite femme. Elle était une des quatre filles de parents plus riches en goûts d'élégance qu'en moyens d'y pourvoir, et ce mariage a été

pour elle le Pérou. Échange loyal. Il a apporté une grosse fortune en terres — avec revers à la médaille d'y passer huit mois de l'année. Elle, en outre de sa jolie petite personne menue et artificielle, gracieux joujou bien fait pour plaire à ce robuste compère, lui a donné une couple de beaux garçons solides et drus. Il est satisfait d'elle, elle n'est pas mécontente de lui. Trézelles n'est ni regardant, ni tatillon, ni autoritaire. Pas encombrant à aucun point de vue. Cette humeur flegmatique qui assure la paix d'un ménage : quand Marton a ses nerfs — ce n'est pas plus fréquent que de raison — il se borne à prendre sa canne et son chapeau, pour aller au cercle ou au Tattersall. Marton est libre comme l'air. Trop libre : elle en voudrait presque à son mari, un peu mortifiée de lui inspirer autant de confiance, alors que, s'il la tenait en chartre privée, elle prendrait l'univers à témoin de son malheur. Parfois elle cherche à éveiller sa jalousie. Cela ne prend pas. Les amis de Trézelles aussi le blaguent à ce sujet — en douceur, s'entend, car on serait mal venu à abuser de son bon-garçonnisme.

« Bah! répond-il, les Bartholos sont ceux qui écopent le plus, et avec tant d'embêtements par-dessus le marché! Le gendarme ne s'amuse pas plus que le prisonnier qu'il garde. D'ailleurs il n'y a pas tant de loups pour forcer les

bergeries. Toutes ces histoires-là, c'est de la littérature. »

Dans ce raisonnement il y a à boire et à manger. C'est chanceux. Mais la chance sans doute se trouve du côté de Trézelles, car jusqu'à présent, cela est positif, notre petite Marton n'a égratigné le contrat qu'en imagination.

Elle est joliette pourtant, et bien troussée, avec sa mignonne bouche en cerise fraîche, son nez tourné à la friandise, ses gentils yeux prometteurs — une de ces femmes aguichantes sur le passage de qui jeunes et vieux suiveurs murmurent une appréciation éminemment flatteuse et à qui ils emboîtent le pas. Mais Mme Trézelles n'est point pour suiveurs, et ce genre de succès ne la mènera jamais loin.

Que si, au surplus, vous l'interrogiez sur ce point oh ! combien intime, très sincèrement elle protesterait de son attachement à ses devoirs. Certes, il n'est pas fascinant, Edmond... pas moins il est son mari, et elle en est encore à professer pour ce mot une de ces superstitions qu'on n'avoue point, car c'est tout à fait toc, mais qui retient quand même.

Elle trompe sa faim en se gavant d'érotisme par l'écriture et par le verbe. Il y a de quoi faire. Livres poivrés, spectacles pimentés, conversations à faire éclater un parc d'artillerie, sont les dérivatifs de ses aspirations inassouvies.

Perversité cérébrale absolument factice, plaquée sur une naïveté foncière, ce qui donne des effets analogues à ceux du courage des poltrons. Ceux-ci sont hantés de gestes épiques des preux de la Table Ronde et parfois les accomplissent. Marton rêve d'amours superbes et folles, amours fauves, amours qui tuent, dont il lui semble que c'est son lot d'être la victime. Oh! le héros fatal et byronien... Oh! l'éternel Don Juan, maître de ces arcanes d'amour desquels Edmond, pauvre hère, est ignorant autant qu'un nouveau-né... Oh! les caresses subtiles et cruelles, les emportements de délire, les enveloppements d'extase... les brutalités mêmes, sous lesquelles on se pâme terrassée, éperdue, ivre... Cela, Marton ne le connaîtrait-elle donc jamais?

Ou serait-ce que les temps en sont passés? Non, affirme notre sympathique esthète pour salons, Jehan des Glayeuls : la pérennité de la passion humaine se rit des transformations de l'humanité... Sur toutes les ruines elle demeure, immarcessible, infinie... A la remorque de son initiateur intellectuel, Marton se hisse à ces hauteurs — en paroles seulement, car ce n'est pas son type, ce doux femmelin aux molles blandices. Et d'avoir de telles exigences est ce qui, jusqu'à cette heure, a reculé pour Trézelles l'échéance escomptée par les mé-

chants. Confusément elle démêle que tous les petits rez-de-chaussée qui lui tendent leurs canapés n'auraient à son service que des effusions dénuées de romantisme. Où trouver, où, sous ces plastrons blanchis à Londres, le cœur violent qui maîtrisera le sien? Subira-t-elle jamais, pantelante, l'étreinte sauvage dont on sort meurtrie, brisée? S'abreuvera-t-elle à la source des sensations rares et intenses dont elle est altérée comme de l'eau du ciel le lis pâle qui se dessèche au vent du désert?

Tout finit par arriver. Le soir où lui fut présenté le marquis de Guénebaud, Marton connut qu'avait sonné son heure au cadran du destin. Le voilà, c'était lui, le Don Juan dans son incarnation xxe siècle. Pas sensiblement plus jeune que Trézelles, mais que signifie cela?... Ou plutôt si : cela signifie la virtuosité de l'amour... l'Amour majuscule. Beau?... Mot dépourvu de sens. La séduction n'est pas de la beauté, et auprès d'elle la beauté n'existe point. Nul éclat, nul panache, rien qui se remarque chez cet homme blond, de taille moyennne, svelte sans maigreur, musclé sans athlétisme, d'une élégance impeccable et discrète, mais avec des allonges de tigre pressenties sous le nonchaloir de l'attitude... oui, Marton avait deviné cela... Une lame d'acier dans un fourreau de velours.

Et l'œil!... L'œil gris brillant d'un éclat métallique qui n'est pas de la dureté, œil rempli de choses, œil de force n'excluant point la douceur et d'impériosité enveloppée de charme, l'œil du duc d'Albe dans le portrait d'Antonio Moro — vous vous rappelez cet œil étrangement prenant qui éclaire à lui seul toute une salle du musée de Bruxelles. Ce rapprochement, ce n'est point Marton qui l'avait découvert, mais Jehan des Glayeuls. L'idée de volupté et celle du sang étant volontiers connexes, M. de Guénebaud bénéficie de cette analogie avec le hautain capitaine au renom, d'ailleurs surfait, de férocité superbe.

Ce n'est point dans le seul esprit de Mme Trézelles que le marquis était un être de prestige. On ne compte pas ses aventures connues, soupçonnées ou chuchotées. Et la quantité ne fait point de tort à la qualité. Second secrétaire à Pétersbourg, les faveurs d'une grande-duchesse lui valurent les honneurs d'un déplacement motivé par l'ire impériale. En une autre cour, on lui prêta plus haut encore. On ne prête qu'aux riches. Outre que M. de Guénebaud n'est pas de ceux qu'on questionne, il laisse tout croire ou douter de tout, rempli de réticences et de mystère. Son attitude auprès des femmes est très spéciale. Il ne leur fait pas la cour; il ne leur dit pas non plus des insolences

comme ces raisonneurs à gifles, les Jalin et les Ryons. C'est une courtoisie légèrement condescendante, une galanterie un rien hautaine, quelque chose de distant qui porte à l'imagination comme le bleu des montagnes. Pas l'ombre de fatuité, mais le calme de la force sûre de soi, la magnifique sérénité du victorieux.

Le petit hôtel de la rue Rembrandt est la garçonnière de grand style et de raffinement suprême. Nombre de jolies madames se vantent de la connaître, d'autres le laissent entendre... Une parole imprudente est si vite échappée... Le marquis y entretient de vagues collections qui sont prétexte à ces visites aimables. En réalité, ce qu'on y va voir, c'est l'antre du lion. Oh! les mystères de cette demeure bien close, tombeau des vertus vacillantes, car pour s'y exposer il leur faut déjà n'être plus d'aplomb sur leur base. Ainsi était celle de Mme Trézelles le jour où elle accepta l'invitation de M. de Guénebaud.

Marton n'est point de ces créatures hardies qui ont le cynisme de se dire, en sortant de chez elles : « Il est trois heures dix : je suis honnête femme. Quand je rentrerai à six heures vingt-cinq, je ne le serai plus. » Lesquelles d'ailleurs ne se sentent point sensiblement différentes à six heures vingt-cinq de ce qu'elles

étaient à trois heures dix, et s'aperçoivent que prendre un amant ne constitue pas une de ces crises vitales autour de quoi verser des flots d'encre ou éjaculer des flux de paroles. Non, Marton n'est point de celles-là. Aussi, en s'habillant ce bel après-midi de printemps, ne songeait-elle à rien qu'à se faire le plus jolie possible, ce qui est son souci ordinaire. Ayant des habitudes intimes toujours égales à elles-mêmes, jamais d'occasion pour sa femme de chambre de goguenarder *in petto :* « Tiens, tiens, où donc va madame aujourd'hui? » Toutefois il est encore, sans que cela paraisse, de la recherche dans la recherche, une surélégance impossible à préciser, quelque chose de plus voulu, subtil effluve, accent indéfinissable — ce *nescio quid* pour lequel n'avait pas su trouver de mot la claire et nette langue de Tacite. Si futée soit une caméristé, cela dépasse son observation.

Le coupé, deux ou trois courses, puis chez sa sœur, coin du boulevard Malesherbes et de la rue Monceau, d'où elle renvoie son cocher. Elle rentrera à pied : c'est tout près, puisqu'elle demeure avenue de Messine. Sachant Berthe sortie à cette heure, elle monte pour la forme, lentement, jusqu'au cinquième, redescend de même, passe vivement devant la loge, enfile l'avenue Vélasquez, traverse le parc Monceau du pas relevé d'une petite femme qui fait son

footing, sort par la grille Van Dyck, prend la rue de Courcelles, retourne par la rue Murillo, et la voici devant le petit hôtel Renaissance.

Regard circulaire et furtif. Personne, qu'en face un mitron porteur d'une tourte, et à distance un sergot, paterne et vague. Elle a d'ailleurs la voilette classique sur un amour de chapeau noir — très seyant à la mousse blonde de ses cheveux fous — et un costume tout nouveau, qu'aucune chère bonne amie ne lui connaît encore, parfait costume d'équipée : la jupe de drap zibeline gris souris, la jaquette loutre et chinchilla dissimulant le poème de la chemisette en mousseline de l'Inde blanche brodée d'or pâle et turquoises cabochons, avec incrustations de vieilles valenciennes.

Coup de sonnette bref et léger, qui tinte clair comme cristal — le raffinement de M. de Guénebaud ne veut point des stridences électriques. A peine a-t-il fini de vibrer, s'ouvre la porte bâtarde qui aussitôt se referme derrière elle. Ah! c'est une maison bien machinée. Vestibule sombre, faiblement éclairé par une lanterne persane. Autre porte ouverte, par où sort un grand flot de lumière, et dans l'embrasure, la fine et fière silhouette du seigneur de céans. On ne peut plus romantique et discret.

La bienvenue, le baise-main, quelques propos. Puis le tour du propriétaire. La salle

d'escrime, avec panoplies d'armes anciennes; le fumoir turc, la salle à manger flamande (vieux noyer, étains, cuirs gaufrés de Cordoue), toute petite, pour quatre — davantage, dit-il, c'est un banquet, non un dîner. Le grand hall, avec divans en orient authentique et rare — oh! ces divans... — coupé à mi-hauteur par une galerie en moucharabieh où l'on accède au moyen d'un escalier tournant, et sur laquelle s'ouvrent : la chambre à coucher, immense, lit à colonnes, de dimensions inquiétantes, épais tapis de fourrures, évocateurs de visions orgiaques. Puis la chambre de toilette, aussi très grande, garnie de tous les ustensiles que peut inventer le culte le plus passionné de son corps, salle de bain adjacente, sur le modèle de celles, si luxueusement perverses, du *Csaszàr Fürdo* à Budapesth. La garde-robe enfin, véritable musée de costumes. Il ne fait grâce d'aucun détail. Elle ne s'en plaint pas. Oh! l'amusante caravane... C'est vraiment excitant de voir, rangés sur des rayons d'armoire vitrée, les caleçons d'un homme qui n'est pas votre mari. Et quel homme!... et quels caleçons!...

Quel homme, certes!... Marton cependant ne le trouve pas tel qu'elle l'attendait. Des allures bon enfant qui devraient la rassurer et pourtant la déconcertent un peu. Bah! on sait les choses... Ces façons chattemittes ont pour

objet d'apprivoiser le gibier, d'endormir l'alarme des pudeurs. Et Marton se tient sur la défensive ; elle s'y tient d'autant plus que l'offensive est moins apparente. Elle non plus, cela s'entend, n'en a pas l'air, car en pareille occurrence, la bégueulerie serait d'un goût détestable. Et elle aussi le fait à la gentille camaraderie. S'il y a une toute petite pointe de contrainte, quelque chose d'un peu tendu quand même, bien fin qui s'en apercevrait.

Les collections à présent. C'est moins drôle. Marton toutefois fait bonne contenance. Formée par Jehan des Glayeuls, elle possède un petit bagout très approprié. Et comme l'art couvre tout, loin de s'effaroucher des éditions des fermiers généraux, de certains petits bronzes grecs, de quelques terres cuites XVIIIe siècle, elle détaille avec hardiesse.

La tension s'accentue. Serait-ce qu'elle se montre un peu par trop camarade ?... Plus on va, plus M. de Guénebaud devient grand frère, et cela l'irrite un peu. Elle commence à trouver qu'il abuse des feintes. Voyons, la prend-il pour une niaise ? Une femme qui a du monde sait arrêter les entreprises trop poussées. Et ne pas les pousser est lui faire injure en la jugeant capable de s'effaroucher pour si peu.

Elle commence à être énervée. La molle tiédeur de ce retrait où flottent des senteurs ca-

piteuses de tubéreuse et de lilas blanc, l'ambiance de solitude et de mystère, l'excitation préalable dont la réaction à présent se fait sentir... Et imperturbablement fraternel, dans la sérénité d'une galanterie en quelque sorte machinale, M. de Guénebaud poursuit son boniment. Les collectionneurs sont ainsi : l'amour-propre professionnel, par instants, domine chez eux l'emportement passionnel. On verra tout à l'heure, en goûtant. Son demi-dry est célèbre, et aussi certain porto vieux comme Hérode... le reconstituant après l'excitant... Marton, d'ailleurs, est bien résolue à s'en tenir au thé.

Cinq heures. Pour peu que cela continue de ce train, les événements devront se précipiter de telle sorte que ce sera d'un brutal... Fi! l'horreur... Tiens, tiens, songe-t-elle, remplie d'astuce, sans doute, est-ce là sa manœuvre. Une forme adoucie de ce sadisme cher à tout Don Juan... Bon, bon, on le voit venir. Notre Marton n'est pas dans un sac.

Elle. — Ne trouvez-vous pas qu'il fait faim?

Lui. — A vos ordres, madame.

Le petit raffût de l'installation. C'est toujours amusant.

Elle, *grignotant de toutes ses jolies dents.* — Vous allez me trouver bien enfoncée dans la matière.

Lui. — Je ne crains pas cela.

Elle. — N'est-ce pas, la femme éthérée a fait son temps?

Lui. — Si même elle a jamais existé.

Elle. — Sentimentalité et lait de colombe, ce n'est pas mon affaire. Je suis, moi, pour les bonnes choses... pour toutes les bonnes choses.

Lui. — Vous prêchez un converti.

Elle. — On le sait de reste.

Lui. — On est bien bon de s'occuper de moi.

Elle. — Allons, ne faites pas le modeste.

Lui. — Personne ne saurait l'être moins. Mais ma trop longue expérience m'a appris qu'on est toujours inférieur à sa réputation... Si, si, je vous assure.

Elle est de cet avis, au fond, avec toutefois le soupçon que c'est encore une ruse, peut-être.

Elle. — Vous seriez bien fâché d'être cru sur parole.

Lui. — Oh! une fois qu'on a bien fait sa légende...

Légende, en effet, pense Marton qui n'y comprend rien.

Lui. — Goûtez donc de ces nabuchodonosors... Ce cresson alénois accentué d'un filet de citron, c'est frais et vif à la fois...

Elle s'en fiche un peu, de son cresson. Et en fait de

citron, la moutarde commence à lui monter au nez. Elle réprime mal un mouvement nerveux.

Lui. — Que cherchez-vous?... L'heure?... Vous avez tout le temps.

Elle, *essai d'ironie.* — Moi, oui... Mais peut-être avez-vous quelque chose à faire.

Lui. — Quoi de mieux, possédant votre aimable présence?

Elle. — Oh! vous trouveriez sans peine. Et comme vous semblez distrait...

Lui. — Pardon, madame, si j'osais me permettre cette remarque : c'est vous qui êtes distraite.

Elle. — Pas le moins du monde. Je suis absorbée dans les nourritures. Je vous ai fait l'aveu de ma matérialité.

Lui. — C'est beaucoup d'honneur pour ma méchante collation.

Propos inconhérents et quelconques. Marton ne sait si elle doit avoir une crise de nerfs, pouffer de rire ou gifler M. de Guénebaud. Elle se sent capable de toutes les folies et sable le demi-dry à pleins bords.

Lui, *tout d'un coup.* — C'est gentil tout plein de m'avoir fait cette petite visite. (*Il lui baise le poignet*). Vous reviendrez?

Elle, *une fraîcheur sous son affectation dégagée.* — Pourquoi faire? J'ai étudié à fond vos collections.

Lui. — Qu'elles aillent au diable! Je n'en ai cure, et vous moins encore. Mais si je n'avais rien à montrer, est-ce qu'on me gâterait comme on le fait.

Évidemment il se paye sa tête. Elle voudrait bien lui dire qu'elle la trouve mauvaise. Mais comment? Car il faudrait lui avouer que... ce qui, au demeurant, n'est pas exact... ou du moins... Marton a chaud.

Lui. — Voyez-vous, chère madame, il n'est de logis habitable sans l'*odor di femina*.

Elle, *méprisante.* — Mariez-vous.

Lui. — Et puis après? J'aurais une femme : un point, c'est tout. Tandis qu'un garçon, s'il sait s'y prendre, on l'entoure.

Elle. — Un harem...

Lui. — Oh! n'exagérons rien.

Elle, *lâchant le paquet.* — Serait-ce un harem blanc?

Lui. — Je sens ce qu'il y a de reproche dans cette parole...

Elle, *grimpée.* — Un reproche?... Je ne comprends pas.

Lui. — Que si fait. Et c'est fort légitime. Je n'ignore point ce qu'est, vis-à-vis d'une jolie femme, le devoir d'un galant homme. Toutefois quand on a le bonheur d'en voir beaucoup, s'il fallait toujours s'emballer à fond, on n'y suffirait pas.

ELLE. — Monsieur!... *(Un mouvement pour se lever.)*

LUI, *douce violence.* — Souffrez, madame, que j'achève. Certes, vous avez, entre toutes, droit à des égards particuliers. Et si je n'écoutais que mon désir, ce pauvre Trézelles...

ELLE, *dédaigneuse.* — Encore faudrait-il être d'accord.

LUI. — Je prends la liberté de supposer le fait acquis... simple hypothèse utile à mon raisonnement. Cependant toute belle que soit la devise de mes armes : *semper paratus*, vous êtes trop femme d'esprit pour que je recule à vous faire cette confidence... nul, madame, ne saurait être toujours prêt.

ELLE. — Je ne vous demande pas de détails.

LUI. — Que votre délicatesse, ne s'alarme point. Ce n'est pas au sens propre que je parle... bien que de ce côté aussi, nous aurions tort de faire les malins... d'autant qu'il n'y en a vraiment pas de quoi. Les nègres, assure-t-on, possèdent, de ce chef, une supériorité écrasante... ne la leur disputons pas. Mais il y a un élément d'entraînement qui joue son rôle. Les *mille e tre*... calculez, madame : en vingt ans cela aurait fait une moyenne d'une femme par semaine... Si peu qu'on s'attache, il en est qui retiennent plus longtemps. Puis il faut

tenir compte des jours de relâche. Sans doute, le cumul n'est pas interdit, mais non toujours possible, ni, le fût-il, toujours agréable. Ainsi, tenez, en ce moment j'ai auprès de moi une femme désirable infiniment, et je puis lui affirmer que je serais en mesure de lui marquer avec toute l'ardeur qu'elle mérite l'admiration qui lui est due. Seulement, voilà... c'est un peu tard.

Elle. — Je félicite bien sincèrement l'heureuse mortelle...

Lui. — Ou un peu tôt. La fidélité n'est pas de ce monde, mais qui sait jamais quand un béguin finira? Si on y regarde de près, l'homme du renom le plus libertin se trouve souvent attaché par la patte... et par des liens tenaces... et bien inférieurs, maintes fois, à l'éclat des bonnes fortunes qu'on lui prête. Ne me trahissez point : j'ai une réputation à soigner.

Elle. — Bluffez, bluffez, il en restera toujours quelque chose.

Lui. — Ah! pourtant n'allez pas me croire inaccessible au caprice. Une femme qui me dit crânement : « Mon cher, vous me plaisez. J'imagine ne pas vous être antipathique. Voulez-vous qu'un de ces après-midi nous jetions les bases d'une entente cordiale? »... Oh! alors, oui, madame, *semper paratus*. Mais jouer la comédie, assez répugnante en somme et d'in-

térêt médiocre, de prendre de force celle qui vient pour se donner...

Elle, *du toupet.* — Il y en a comme cela?

Lui. — J'ai l'honneur d'en voir parfois dans mon pauvre logis.

Elle. — Des sottes.

Lui. — Vous êtes sévère. Non : des femmes seulement qui n'ont pas le courage de leur opinion... ou pas d'opinion, peut-être, sinon qu'elles s'ennuient. Et après tout leur petite aventure les distrait toujours une couple d'heures, en me divertissant extrêmement.

Elle, *décidément belle ioueuse.* — C'est votre sport.

Lui. — Combien inoffensif.

Elle. — Les mères le permettraient à leur fille. Mais les maris sont si singuliers...

Lui. — Précisément : leur faire cette petite rosserie constitue le meilleur du plaisir. Vous me donnerez quelquefois la préférence pour votre *five?*

Elle. — Je craindrais d'abuser... La variété fait partie de votre programme.

Protestations de rigueur. On se sépare gentiment. Tandis que M. de Guénebaud s'habille pour aller dîner chez sa vieille amie de quinze ans, notre aimable sociétaire Magdeleine Verdier, qu'il trompe un peu, mais qu'il aime toujours beaucoup, Marton, le feu aux joues, réintègre le foyer con-

jugal. Une fois dans la rue, un mot s'est échappé de ses lèvres, très distinct quoique étouffé :

— Mufle !

Mais à la réflexion elle songe que la fumée peut-être vaut le feu et que la paix a son prix. Quand on parle du marquis de Guénebaud, la petite Mme Trézelles a un sourire tout plein de choses, qui fait fort jaser. Et c'est ainsi que le ballon rouge vole toujours.

V

Mon cher sénateur,

Vous vous étonnerez sans doute qu'une faible femme, sans nulle prétention au bel esprit, et que vous avez connue si jeune, à l'avoir quasiment fait sauter sur vos genoux, vienne fourrer son nez dans vos graves travaux d'économiste et de législateur. Je n'en suis guère moins étonnée moi-même. En y réfléchissant pourtant, je me demande si législateurs et économistes ne trouveraient pas quelquefois profit à fermer leurs gros bouquins, à descendre de leur chaise curule, et, prenant leur canne et leur chapeau, à se promener par la vie, l'œil ouvert — le bon — sans documentation préalable, avec, pour unique instrument d'observation, le bon sens que Dieu leur a donné. Ainsi

font les simples esprits, parmi lesquels je me range humblement. Mais mon humilité ne m'empêche de croire que ceux-là ne sont pas les plus sots.

Je dois vous confesser, cher monsieur et ami, que jusqu'à ces derniers jours je respectais de confiance votre nom éminent, sans posséder de notions bien précises sur les fondements de sa notoriété. M. le sénateur Guimberteau (« un bon sénateur », ajoute maman quand elle vous nomme dans son salon, précaution oratoire indispensable, aujourd'hui que les caïmans ont rendu ce titre si mal porté), membre de l'Académie des sciences morales et politiques (ce qu'un peu irrévérencieusement j'appelle « un institutien »), ancien magistrat (d'avant les décrets : encore une particularité qu'il faudrait spécifier sur sa carte), officier de la Légion d'honneur (du temps où cela était avouable), haute culture, caractère impeccable, honneur de cette vieille bourgeoisie de robe, intègre, laborieuse et lettrée qui constitue la colonne vertébrale de la société française (ça, c'est un mot de papa) — voilà ce que je savais de vous, comme tout le monde. Quant au reste, j'ignorais tout, sinon que vous êtes spécialement adonné à la sociologie, et ce seul mot était pour moi tellement rébarbatif qu'il m'enlevait le désir d'en apprendre davantage.

Je vous tenais aussi pour un homme de vie austère, en présence de qui je bridais mes idées un peu libres et retenais la licence de mon langage, volontiers émaillé de vocables aussi pittoresques qu'expressifs, lesquels n'ont point cours sous la coupole. Ne déplaisant pas ainsi à mon époux, non plus qu'à mes amis des deux sexes, je ne vois pas la nécessité de me refaire. Mais je sais ce qu'on doit aux gens graves et aux douairières et je n'aurais garde d'offenser leurs oreilles par la hardiesse de mes propos.

Il en résulte même, lorsque je me trouve en leur compagnie, que j'ai l'air plutôt bête. Que votre galanterie ne proteste pas : je m'en rends parfaitement compte. Les personnes sérieuses me considèrent comme une sorte d'animal curieux et s'attendent à ce que je leur serve un numéro. Me voyant posée, rassise, parlant comme un livre, elles pensent : « On la dit drôle, cette petite femme... Pas du tout... Elle est tout à fait quelconque. »

C'est exactement comme lorsque, dans ces milieux-là, on m'a priée d'apporter de la musique. Croyant bien faire, je leur sers du Glück ou du Mozart. Ils sont consternés. Alors je sors « l'air des tringles », de *Carmen*. Cela commence à les émoustiller. Si je me risque à leur pousser du Granier ou du Judic, le « rondeau des Œufs », du *Petit Duc*, ou la chanson

de *la Femme à Papa*, c'est du délire. Tout à l'heure, sur le palier ou même dès le vestiaire, ayant repris leurs sens, leur blâme plus ou moins acerbe s'exercera sur moi ; mais, au moment, ils s'amusent comme de petites folles. Je n'ai pas encore osé le répertoire d'Yvette ou de Félicia Mallet : ils grimperaient sur le toit.

Ce respect que vous m'inspiriez, mon cher sénateur, je l'étendais à vos écrits et à vos discours. Dans ces mots, ne voyez nulle intention de blague... pardon : de persiflage, mais le très sincère sentiment de mon inaptitude à en saisir la portée. Et aussi, aimant les lectures plutôt gaies, et ayant dans l'idée que celles-là relèvent du genre sévère, je jugeais superflu d'offrir à ma frivolité ce divertissement contestable. Si on m'avait dit que j'y pourrais trouver le mot pour rire, je n'en eusse rien cru. Voilà pourtant ce qui vient de m'arriver.

L'autre jour, j'avais conduit ma petite Nanon chez le dentiste. Je l'installe, bien sage, devant un livre d'images, et, distraitement je feuillette sur la table pour tromper l'ennui de l'attente. Je trouve la *Revue Verte* et j'y vois votre nom : « Du péril économique et ethnique de la dépopulation. » Tiens, tiens ! pensai-je, voici une matière qui doit comporter des côtés folichons. Je ne me trompais pas. Si tout est pur pour les purs, l'inverse sans doute n'est pas moins exact,

car entre les lignes j'ai lu les choses les plus gaillardes que, je le gagerais, vous ne vous étiez point proposé d'y mettre. Amour et patriotisme... Colonisation et volupté... Les effusions conjugales assimilées au payement régulier de ses contributions, au dépôt consciencieux de son bulletin dans l'urne... Ces époux se disant, à l'heure des légitimes tendresses : « Attention !... Nous ne sommes pas ici pour nous amuser, mais pour fabriquer un petit citoyen... » En tant que se trouver, dans pareille conjoncture, la proie de préoccupations étrangères au sujet, je me permets de tenir celle-ci pour non moins indécente que celle de tendances diamétralement opposées. Sans compter que cela doit paralyser singulièrement les moyens...

Le tour de Nanon étant venu, je ne lus pas plus avant ce jour-là.

Mais l'ambition de m'instruire avait surgi en moi. La sociologie ne m'apparaissait plus maintenant rébarbative ni ardue. Et il me semblait qu'avec un peu de jugeotte, une simple mortelle qui a toutes ses dents est capable d'en raisonner à l'égal d'un « institutien » et d'un père conscrit. Lorsque je demandai à André de me procurer ce numéro de la *Revue Verte*, il conçut d'abord quelque alarme sur mon état mental. Il n'en savait guère plus long que moi

en la matière... Qu'attendre d'un traîneur de sabre?... Entraîné par mon noble exemple, il s'est mis à piocher ces questions de compagnie avec moi, et c'est le résultat de nos études que je vous apporte ici en vous priant d'excuser la liberté grande.

Notre première remarque, je vous l'avoue, fut de nature personnelle. Vous êtes, mon cher sénateur, l'heureux père d'une fille unique. Ce désaccord flagrant entre vos actes et vos préceptes nous choqua. A cela vous objecterez que Mme Guimberteau, peut-être... ou peut-être vous-même... Pardon... je me mêle de ce qui ne me regarde point. Mais aussi pourquoi mettre en lumière ces affaires essentiellement intimes, faites pour l'ombre et le mystère de l'alcôve? Souvent je l'ai observé : les personnes austères éveillent volontiers l'imagination sur des drôleries auxquelles on n'aurait jamais songé de soi-même.

Ainsi certaine chaste cousine de province horrifiée d'apprendre que mon costume de voyage avait été confectionné — et essayé, ma chère! — par un tailleur. Jusqu'alors l'idée ne m'était point venue que pour moi un coupeur fût un homme, et de dire si celui à qui d'ordinaire j'ai affaire chez Driscoll est brun ou blond, j'eusse été fort en peine. Depuis seulement je l'ai regardé, et me suis aperçue que c'est un roux, fort bel homme, ma foi.

Donc nous tiendrons pour acquis que si un excellent citoyen, tel le sénateur Guimberteau, a donné à la patrie un seul rejeton, c'est le fait de circonstances extérieures à sa volonté. Soit. Mais ils peuvent tous alléguer semblable excuse, ceux dont vous dénoncez avec une vertueuse indignation la mollesse à remplir leur devoir civique dans sa plénitude. Il y en a une telle variété de ces circonstances extérieures. En toute occasion, c'est une bien amusante comédie, la naïve inconscience des gens qui vous disent : « On doit faire comme cela. C'est vrai que je fais autrement ; mais, moi, j'ai mes raisons. » Tiens ! nous en avons tous, chacun la sienne, qui lui semble meilleure que celle du voisin.

Le Père Éternel, je le sais, d'accord avec vous, mon cher sénateur, a dit à nos premiers parents : « *Crescite et multiplicamini.* » Mais alors il n'y avait qu'un homme et qu'une femme sur la terre.

Si le conseil d'en haut n'eût été donné — car ils ne savaient point, ces innocents, ce qu'ils avaient à faire — l'espèce humaine en fût demeurée là et ainsi eussent été déjouées les intentions divines. Tandis qu'aujourd'hui, Seigneur !... Quand j'étais petite, à chaque nouvelle personne qui apparaissait dans le cercle restreint de mon existence enfantine, je m'écriais avec admiration : « Qu'il y a donc du monde

dans le monde! » C'est vrai. Et combien de sots et de méchants, de mufles et de mal tournés!... Si on pouvait lui en demander son avis, au bon Dieu, il serait présentement le premier à conseiller la modération. Ce n'est pas une raison parce qu'une chose a été dite voilà des mille et des mille ans pour qu'elle soit encore bonne aujourd'hui. La société a changé depuis l'époque où une feuille de vigne tenait lieu de complet.

Car je voudrais m'élever au-dessus de la question concrète dans laquelle il me déplaît de voir traîner d'aussi nobles sujets — quoique, à vrai dire, je ne sache trop comment on pourrait populationner par des procédés abstraits. Il existe en effet de nos jours des complications multiples inconnues au temps de la Genèse. Souvent je vous ai entendu, comme les autres, parler de la difficulté qu'on éprouve à marier les filles. La vôtre pourtant est charmante, et fort éloignée d'être inscrite au bureau de bienfaisance. Que serait-ce, cher monsieur, si vous en possédiez cinq ou six?

Et les garçons, donc! Voilà mes cousins Pierre et Marcel, honnête moyenne d'intelligence et qui n'ont fait aucune sottise notable. Leurs parents se sont occupés d'eux avec une sollicitude qui faisait l'admiration générale. Pendant vingt-cinq ans ils n'ont vécu que pour

leurs enfants, comme on dit. Tout subordonné aux études, à l'hygiène. On ne parlait pas d'autre chose. A table c'était une continuation de la classe. Nulle mondanité, hors les vertueux dîners de famille du dimanche... Oh! ces dîners... Après avoir bûché tout le jour à son Conseil d'État, mon pauvre oncle, le soir, s'abrutissait à leur donner des répétitions de mathématiques. Ma tante infortunée avait appris ce qu'il fallait du *Conciones* et des racines grecques pour leur faire ânonner leurs leçons. Résultat : l'aîné, brevet des langues orientales (le roumain, lequel présente à peu près les mêmes difficultés que l'italien, que j'ai appris en trois mois), afin de ne faire qu'un an de service. Puis un rond de cuir au ministère des finances, à quelque chose comme 3 fr. 75 par mois, avec perspective d'avancement graduel jusque dans les 6.000 par an aux entours de la cinquantaine. Quant au cadet, réformé pour étroitesse de poitrine, il s'est échoué dans les assurances. Ouf!... Cela me fait l'effet de quand on donne un grand effort pour une marche d'escalier qui n'existe pas. Et si mes cousins avaient eu plusieurs frères et sœurs, leurs parents auraient succombé sous le faix. Le jeu n'en valait pas la chandelle.

Exemple typique, que je multiplierais par centaines. Aussi je me permets de rire quand

je lis vos vaticinations contre « l'égoïsme paternel et maternel ». Égoïsme? Tout est égoïsme, mon cher sénateur. En lisant l'autre jour le récit de ce terrible tamponnement auprès de Compiègne, mon premier mouvement, égoïste oh! combien, a été de bénir le Ciel parce que c'était la veille, non ce jour-là, que mon mari avait pris le même train pour revenir de la chasse. C'est très mal assurément; qui pourtant me blâmera? Sans l'égoïsme familial, la famille n'existerait point. Égoïste parce qu'on ne veut pas vouer ses enfants à la dèche?... Elle est bien bonne.

Ma petite chienne Myrrha n'est pas égoïste, certes : elle met bas sans compter. Mais elle n'a point à s'inquiéter de l'établissement futur de ses cabots, et qu'on les lui noie le jour de leur naissance, elle est consolée au bout d'une couple d'heures. Ma concierge destine sa fille à être institutrice, et notre vieux régisseur de la campagne pousse son garçon vers l'École Polytechnique. On trouve cela très bien. Pourquoi alors voudrait-on que, moi, je fusse encombrée d'une progéniture assez nombreuse pour être contrainte de faire de mes filles des demoiselles du téléphone et de mettre mes fils commis au Bon Marché?

J'ai cueilli dans votre opuscule une phrase sublime :

« Le mariage volontairement détourné de son but moral et social déchoit à n'être plus qu'un libertinage légal. »

Au premier moment j'ai été saisie. Alors, quand André m'embrasse, s'il ne nourrit pas l'arrière-pensée sociale et morale en question, nous ne sommes que des libertins? Or il pense à tout autre chose, je l'affirme ; moi, pareillement. Et même, doit-on le dire? pensons-nous parfois que Jacques et Nanon suffisent amplement à nous faire enrager. Avouerai-je que, lors d'une alerte récente, dont nous n'étions pas plus fiers, l'évanouissement prématuré de nos « espérances » nous a donné grande satisfaction? On se serait résigné, comme à la pluie qui tombe, et on l'aurait quand même aimé tout plein. Mais nous n'avons pas cru mal faire en le félicitant d'avoir préféré le séjour des limbes à celui de cette vallée de larmes. Nous sommes déjà si petitement logés... et un *impedimentum* de plus lors des changements de garnison... Dieu n'avait pas prévu cela dans le paradis terrestre.

Libertinage légal!... Si on veut le prendre ainsi, il est positif que le mariage n'est pas autre chose. Il y a même des blagueurs pour rire de ce qu'on proclame nobles, saintes, sacrées, augustes (!!!) les familiarités sanctionnées par la loi et par l'autel, alors que celles,

absolument identiques, qui se passent de leur permission, on n'a pas assez de paroles pour les flétrir. La vérité sans doute se trouve entre les deux. « Auguste » est excessif pour qualifier ce genre d'exercice, même légitime, et, d'autre part, les gens les plus rigoristes se battent les flancs pour se persuader que l'omission d'une formalité le rendent tellement abominable.

De même ne fera-t-on jamais croire à personne qu'en perpétuant sa race on accomplit un acte héroïque, tandis qu'en ne s'en souciant point on se vautre dans le libertinage.

Libertinage, en vérité... Un si vilain gros mot, que d'abord j'ai eu un coup de le recevoir en plein visage. Mais la réflexion m'est venue. Si on devait obéir aveuglément aux lois de la nature, toute femme normalement constituée, conjointe à un homme assorti, devrait procréer de quinze à vingt rejetons. Or les plus intempérants des clergymen sont loin de compte. Soit dit en passant, si je mentionne les clergymen, c'est pour me conformer au préjugé généralement répandu, car j'ai beaucoup fréquenté en Angleterre et me suis convaincue que leurs Révérences se tiennent d'ordinaire dans une très raisonnable moyenne. Ces familles patriarcales donc, théoriquement seules logiques et louables, étant tout à fait exceptionnelles, j'en conclus que, dans les ménages des justes

comme dans ceux des pécheurs, finit toujours par intervenir, plus tôt ou plus tard, cette prudence que ne précisent point les docteurs en la matière, mais qu'ils vitupèrent comme à la fois immorale et antipatriotique.

Dès que n'est pas atteint le maximum possible, peu importe l'approximation. Qui aurait qualité pour déterminer le chiffre où une limitation deviendrait opportune et permise?

Ah! et puis, il faudrait voir à nous laisser tranquilles, avec la nature et ses lois, parce qu'elle s'en fiche un peu, de moralité!... Est-ce qu'elle n'est pas pour la polygamie, la nature?... Et pour la polyandrie aussi?... Un mot de plus et j'y retourne, moi, à la nature. Cela ferait un joli chichi. Dame! on ne saurait pourtant s'en réclamer quand cela vous arrange et s'asseoir dessus lorsqu'elle vous gêne.

Libertinage!... Ce mot m'était resté sur le cœur. Mais j'ai eu ma revanche et je viens vous la conter.

Hier, vers la tombée du jour, je me trouvais passage des Panoramas, à l'entresol. Il y a là une brocanteuse de broderies et dentelles chez qui je vais parfois chercher quelque occasion. La dentelle, c'est mon vice. Pendant qu'elle fourrageait dans ses cartons pour me rassortir un morceau de vieux Venise, je regardais vaguement par la fenêtre. Mon attention se fixa

sur les déambulations d'une jeune personne brune, coiffée au ventre affamé, que toutes ses apparences désignaient pour des ambitions autres que celle d'un prix de vertu. Et quoique peu encline à philosopher, je me disais à part moi que les hommes sont de purs imbéciles et de simples cochons.

Soudain, qu'aperçois-je? Quelqu'un avait emboîté le pas à l'aimable péripatéticienne, un personnage de maturité assise et de corpulence notable, boutonnière fleurie d'une rosette rouge, l'encolure d'un respectable « institutien » ou d'un grave sénateur... Tenez, cher monsieur, il vous ressemblait comme un frère. J'aurais cru vous reconnaître, n'eût été l'œil émerillonné, l'allure à la fois allumée et sournoise, cet ensemble libidineux et légèrement grotesque du vieux suiveur tel que je ne l'avais encore vu qu'au théâtre et dont pour la première fois il m'était donné d'observer le manège *in anima vili*. Aller, venir, dépasser, les regards plongeants, les frôlements éloquents, des mots jetés au passage, puis la prise de contact, l'entente préliminaire... enfin la disparition rapide à destination de quelque lieu propice aux intimités passagères et tarifées. Il n'y avait pas de temps à perdre avant l'heure qui ramène régulièrement chez lui, pour le repas et le repos du soir, le père de famille apportant au chaste

baiser de ses enfants son front alourdi par le labeur du jour (la phrase n'est pas de moi : je l'extrais d'un dithyrambe enflammé que vous avez écrit en faveur des douceurs du foyer domestique).

Dites-moi, mon cher sénateur, à votre estime, cet aparté avait-il pour objet d'engendrer un petit Guimberteau... excusez mon étourderie : un petit citoyen? Ce souci, je le crains, était bien le cadet de ceux qui en l'occurrence remplissaient l'esprit — si tant est que son esprit eût rien à y voir — de mon vieux monsieur. J'imagine même qu'il avait la modestie de ne point envisager comme vraisemblable pareille éventualité. Et au cas improbable où elle viendrait à se produire — en des circonstances du moins où il pourrait en nourrir l'illusion — les embarras extérieurs qui en résulteraient dans son existence ordonnée étoufferaient certainement en lui l'orgueil de sa prouesse.

Oui, j'entends bien : c'est par le mariage qu'on recommande de populationner. Voilà que, dans mon simplisme, je juge parfaitement illogique. Que demande la France? Des Français. Or, qu'il soit fait de la main gauche ou de la main droite, un enfant est toujours un futur soldat ou une nourrice à venir; donc est rempli le but social, sinon moral, cher aux économistes. Pourquoi donner à l'amour de contrebande le

privilège de cette prudence que vous refusez à l'amour légitime? Ce serait en vérité à décourager de la vertu. Et voyez donc la fine combinaison pour accorder la sagesse positive avec la doctrine abstraite, sans oublier la chair, qui est faible. Crainte d'avilir le mariage en le faisant « déchoir à n'être plus qu'un libertinage légal, » un homme n'a qu'à respecter sa femme — la religion elle-même permet de vivre comme frère et sœur — et il s'en va « libertiner » illégalement.

Approuvez-vous, cher monsieur, cette petite escobarderie? Et qu'en penserait Mme Guimberteau?

Combien il est vrai que les lectures sérieuses forment l'esprit... Jamais je n'avais autant réfléchi et déduit que depuis le hasard qui m'a plongée dans vos œuvres. Mais l'incident du passage des Panoramas — une leçon de choses — a davantage encore contribué à faire une philosophe de la frivole petite femme que j'étais. Philosophe sceptique, car je suis arrivée à ceci de ne plus croire aux hommes graves désormais. Et en cette aventure, à qui allait mon dégoût? Non à la pauvre diablesse qui, née dans le ruisseau, y barbote héréditairement comme les canards vont au marais. Ne faut-il pas qu'elle gagne sa vie, après tout? — et non sans mérite, car ce ne doit pas être toujours drôle. Si le métier

n'est pas beau, c'est qu'elle n'en sait pas d'autre. Mais que dire de ceux qui alimentent cette jolie industrie? Et elle du moins ne prétend pas à être respectée, moins encore à morigéner le prochain.

Libertinage pour libertinage — puisque ainsi vous qualifiez les manifestations de l'amour dépouillé de ses contingences — je le préfère légal. Mon mari, qui me fait la politesse d'être encore très amoureux de moi après tantôt dix ans de mariage, souhaite ne pas me trouver indisponible plus souvent que de raison. Aussi ne se fait-il point lever dans les passages. Je ne sais si c'est antisocial et anticivique, mais c'est plus propre. Voilà mon opinion.

Je pense encore qu'il ne convient pas de mêler les questions d'ordres divers; c'est faire de la bouillie pour les chats. On est des saints ou bien on vit dans le siècle : il faut opter. Et la vie de ce monde comportant certaines faiblesses inhérentes à l'espèce, le plus sage est de les tenir pour telles, sans les vouloir ériger à la hauteur d'une manière de sacerdoce, comme le plus charitable de leur être souriant et doux, puisque Dieu les a voulues. A leur sacrifier honteusement on en fait du vice; c'est tout ce qu'on y gagne. Ma brave vieille grand'tante Clotilde, qui n'a jamais quitté sa gentilhommière et a subordonné la culture des lettres à

celle de la vigne, nous dit souvent : « Voyez-vous, mes petits, tous ces gens-là, c'est des corybantes. » Comprenez : sycophantes, un mot qu'on lui a appris naguère et qui lui a plu, sans qu'elle ait pu le retenir dans son exactitude. Nous en avons fait une blague et nous disons : « des sycomores » — c'est une scie de famille. En voilà une, la tante Clotilde, qui ne gobe pas les ballons rouges!... Elle sait bien qu'ils sont gonflés de l'hypocrisie des uns, de la sottise des autres, de la naïveté du reste. Et sans avoir de notions bien précises sur Pascal, inspirée par son simple bon sens elle rééditerait certainement à l'occasion du sujet qui nous occupe, quoique sous une forme moins lapidaire, un mot célèbre que je m'abstiens de citer. Je n'ai déjà que trop fait le bas-bleu aujourd'hui.

VI

Mme Descourtils est parfaitement jolie : cela ne souffre aucune contestation. Tout au plus manque-t-elle un peu de taille, mais faite au moule, le teint transparent, le front pur, une peau de qualité rare, les cheveux d'une légèreté et d'une abondance peu communes, de ce châtain à reflets d'or bruni que les Anglais appellent de l'aimable nom *auburn* et qui équivaut à l'alezan brûlé, un caractère tout particulier enfin de finesse, de délicatesse et de grâce.

Elle est jolie : on le constate et c'est tout. Est-ce à cause de sa réputation de vertu? — présomption plutôt, car une femme a toujours été vertueuse jusqu'au jour où elle cesse de l'être, et il faut bien que quelqu'un soit le premier à l'attaquer. Est-ce un certain air sage et

retenu dans toute sa mignonne personne? L'ambiance aussi : le braconnier ne va point quêter en de gras et paisibles herbages peuplés de ruminants. Tant il y a qu'on respecte Mme Descourtils d'une façon qui constitue un outrage à sa beauté.

Le Hesdin, par bonheur, s'est trouvé dans sa route. Il fait sa spécialité des honnêtes femmes. Elles ont, dit-il, tant d'économies dans leur sac que, pour qui en bénéficie, c'est un véritable trésor. Pas compromettantes, pas encombrantes, une antinomie délicieusement excitante entre les apparences et la réalité. Son diagnostic s'est savamment exercé sur la jolie Marthe. Il a noté la courbe expressive de la nuque, les dents de chatte gourmande derrière les lèvres roses, le léger, si léger frémissement des fines narines — un rien qu'il faut saisir au vol, mais un rien très gros de choses. Dans l'œil aussi parfois, le doux œil de pervenche, une flamme qui passe, fugitive flambée de désir inconscient et d'involontaire promesse. De ces petits énervements encore, par où s'épanche une révolte mal définie contre la monochromie de l'existence.

Ce langage muet, Le Hesdin le possède sur le bout du doigt. Il a lu dans la petite âme profonde. Il sait ce qu'est semé d'embûches le détour de la trentaine. Il regarde et il attend.

Les circonstances extérieures le servent. Descourtils est l'ingénieur modèle, qui a réduit la vie en équations. Étant bonne pour lui, cette simplification doit être bonne pour les autres, car on ne saurait discuter les raisonnements à base et méthode scientifiques. En rapport d'âge normal, dix ans, (pourquoi dix?... on ne sait : c'est le deux et deux font quatre que les mathématiques mêmes sont tenues d'admettre *a priori)* et plutôt bel homme, donc apte à donner toutes les satisfactions auxquelles a droit une honnête femme. Car l'honnête femme constitue un type absolu, un type né, créé et façonné en vue du mariage, lequel diffère de l'amour jusque dans ses manifestations essentielles. Ou du moins y a-t-il l'amour pour mariage, article spécial. Et une femme qui apporterait dans le mariage les exigences de l'amour tout court, ne serait pas une honnête femme. Or Marthe est une honnête femme. Donc elle a tout ce qu'il lui faut, c. q. f. d.

Pour faire remarquer à Descourtils la paille de son syllogisme, il faudrait lui dire : « Mais si Mme Descourtils n'était pas cette honnête femme née? » Et qui se permettrait pareille impertinence?

Après dix ans d'union et la naissance d'un fils, sacré futur polytechnicien à la minute même qu'en fut connu le sexe, cet esprit mé-

thodique estime que de calmes effusions hygiéniquement espacées sont exactement ce que réclame l'état conjugal en sa phase actuelle. Quant au reste, rien qui ne soit à souhait pour une femme sensée. Elle est la compagnie d'un homme excessivement distingué — cela va de soi puisqu'il est sorti de l'École, la seule, l'unique, avec le n° 27 — chevalier de la Légion d'honneur, membre de plusieurs sociétés savantes, directeur de la Compagnies des Ponts Tubulaires. Large aisance; pas de gaspillage, mais non plus de parcimonie. Allocation pour sa toilette et ses menus proportionnée au revenu global dans un rapport exact, ainsi que d'ailleurs tous autres chapitres de dépense, selon les données du Barème des budgets privés. Tout solide, assis, confortable. Bon mari sans conteste, car il est rangé. Point jaloux : puisque Marthe est honnête femme et qu'elle reçoit de tous points son dû légitime, il ne saurait en avoir l'occasion. Vie sérieuse, mais non sévère. Le *Temps*, la *Revue des Deux Mondes*, Théâtre-Français, Odéon, Opéra-Comique, les concerts classiques. Liste de visites considérable, son five o'clock. Fréquentes réunions de famille — M. Descourtils est Parisien de Paris, ce qui se devinerait à son profond provincialisme — excellents dîners offerts et rendus par des gens graves. Raouts en milieux posés, mais jamais

de veille passé une heure. Villégiatures, voyages, tout est pareillement réglé selon de salutaires principes d'ordre, de moralité, d'hygiène.

Qu'on n'aille pas le dire despote. Il ne veut que ce qui est rationnel et sage. Donc ce n'est pas lui qui veut : c'est la sagesse et la raison. Parfois il croit discerner chez sa femme quelques velléités d'impatience ou d'ennui, ce qui créerait un hiatus dans ses arrangements logiques. Mais cela ne lui inspire aucun doute sur la perfection de ces arrangements, puisqu'ils sont logiques, car la logique ne saurait avoir tort. Effet de l'incohérence et de l'illogisme féminins. Aussi n'y attache-t-il nulle importance.

Le Hesdin a été le vague camarade de collège de Descourtils. Il l'avait perdu de vue. Mais d'avoir fortuitement connu la femme, cela l'a rapproché du mari. Il est le seul admis à fréquenter chez eux qui ne soit pas ingénieur, banquier, magistrat, officier ministériel, haut fonctionnaire ou membre de conseil d'administration. Descourtils se montre indulgent à cette infériorité, car Le Hesdin lui est très sympathique.

Le Hesdin attend. Il a posé ses jalons. C'est son art tout personnel, de capter les confiances sans éveiller les scrupules, de s'insinuer dans les cœurs sans alarmer les vertus. Demi-confi-

dences reçues, discrètes consolations données, sentiments exprimés dans une savante formule d'assurance qui fait rêver et de réserve qui rassure — ces travaux d'approche menés à bien, il a risqué l'attaque directe, mais si enveloppée, avec tant de tact...

« En une heure de désœuvrement, faites-moi donc l'honneur de venir me demander une tasse de thé. Ce sera un petit imprévu. Je ne sais pourquoi, un intérieur de garçon, cela amuse les femmes. Tous les jours, de trois à six, je suis chez moi. Pour plus de sûreté, un coup de téléphone : 516. 17. « Le Hesdin? — A vos ordres. » Et on vient. Inutile de se nommer. »

Marthe a rougi et a rompu les chiens. Il n'a pas insisté. C'est inutile. L'expérience lui a appris qu'infailliblement finit par se trouver sur le chemin de la vertu la pelure d'orange sur laquelle elle glisse. Le tout est de se trouver là pour la ramasser. Ses mesures sont prises : il ne lui reste qu'à voir venir.

M. Descourtils n'approuve pas les œuvres. La charité ainsi pratiquée lui semble frivole. Son humanitarisme n'étant pas du sentimentalisme, mais du socialisme (d'État), il la veut administrative, comme plus méthodique et plus scientifique. En outre ces parlottes féminines

créent des relations qui échappent au contrôle du mari, ce qui est contraire à la discipline d'un ménage. Enfin, on n'est pas un mangeur de bon Dieu, seulement positiviste, comme il sied à un esprit éclairé et pondéré; mais d'être tolérant pour la faiblesse religieuse des femmes, cela ne va pas jusqu'à supporter les abus du cléricalisme, et dans les œuvres il y a trop de soutanes et de cornettes.

Marthe cependant a eu permission de se mettre dans le Patronage Industriel. C'est laïque sans esprit de parti, de la philanthropie plutôt que de la bienfaisance, et un élément pion qui lui donne du sérieux (bibliothèques populaires, cours du soir, conférences sur l'hygiène annexées au dispensaire). Désireuses d'élargir le champ de leurs opérations, ces dames du comité ont décidé de donner un grand festival avec le concours des plus éminents artistes dramatiques, lyriques et chorégraphiques. On a établi une liste de ceux et celles qui sont susceptibles de marcher, et on se partage la besogne de solliciteuses. A Mme Descourtils il échoit d'interviewer Rose Fleury. Ce sera un numéro précieux. Son répertoire est juste à la limite : ni trop ni trop peu. Elle a du tact et sait, selon les circonstances, aller au delà ou demeurer en deçà. D'ailleurs elle est très comme il faut.

« Oh! tout à fait comme il faut, appuie Le Hesdin, à qui Marthe a parlé de sa mission. On ne lui a jamais connu qu'un amant à la fois. Très rangée aussi : pas de dettes et des placements de père de famille. »

Car Marthe a jugé inopportun d'informer son mari de cette visite de nature spéciale. Elle a ses innocents petits secrets, partagés d'ordinaire avec l'ami de la maison.

Depuis quelque temps sa nervosité s'était accentuée sensiblement, tournant tantôt à l'irritabilité, tantôt à la maussaderie. Cela ne troublait point la sérénité mathématique de son époux, car il en devinait la cause. Il venait de décréter l'entrée de leur fils à Janson. Or, avec ses absurdes idées de femme, Marthe nourrit pour les établissements ecclésiastiques une préférence inadmissible, l'Université étant seule apte à former des citoyens modernes.

« Citoyen! protestait-elle, à sept ans!... Et d'ailleurs le collège, à cet âge, c'est une barbarie.

— Jamais il n'est trop tôt, avait remontré le père, pour pétrir une âme virile. »

La plaisantant sur ses futiles instincts monarchiques, il avait ajouté :

« N'est-ce point à sept ans que les princes sont remis aux mains des hommes? »

Et le pauvre petit Pierre, avec encore au bec

le lait de sa nourrice, était entré dans l'affreux état de potache. *Inde iræ,* pensait Descourtils. Tempête dans un verre d'eau qui s'apaiserait bien vite.

Plus vite encore qu'il ne l'avait cru, constata-t-il ce matin-là au déjeuner. Marthe était en dehors, prévenante. Il partit pour son bureau de plus en plus convaincu que le seul moyen de faire passer en douceur une humeur de femme est de n'y prêter aucune attention.

Une heure plus tard elle sonnait à la porte du petit hôtel de Rose Fleury, villa Saïd, et faisait passer sa carte avec la mention : « Vice-Présidente du comité de Patronage Industriel. » Le valet de chambre, respectable et confidentiel, genre vieux serviteur de famille, la pria de vouloir bien attendre deux minutes : Madame achevait de s'habiller. C'en fut dix au moins, mais qui ne lui parurent pas longues. Un intérieur de comédienne, c'est au moins aussi curieux qu'une garçonnière. Elle s'imaginait y trouver quelque particularité suggestive et perverse, matière à ce scandale fait d'attrait inavoué et de vague envie qu'inspire aux honnêtes femmes l'héroïne coupable d'un roman faisandé. Elle constatait simplement une élégance de goût sûr, étayée sur une sérieuse opulence, un cachet d'extrême distinction, une atmosphère de

raffinement délicat, à peine peut-être l'excès de bibelots de prix et l'abondance de fleurs rares donnant une note un peu spéciale. Joli endroit, où il faisait bon vivre.

Comme elle examinait indiscrètement des photographies semées sur la queue du piano, une exclamation s'échappa de ses lèvres, aussitôt étouffée par le sentiment de ce que cette manifestation avait d'incongru. Jacques de Montenotte, en ce dolman bleu d'azur qu'à l'Hippique, naguère, elle avait vu triompher sur les obstacles... Jacques, ce tendre passage de sa brève vie de jeune fille, avec qui la familiarité qu'autorisait un lointain cousinage avait tourné en flirt assez vif pour que ses vingt ans en fissent une passionnette... Marthe est remplie de sens : elle ne se paye pas d'illusions et ne transforme point rétrospectivement en un drame de cœur cette déception d'amour-propre plutôt que d'amour. Ses parents avaient conçu quelque espoir. Mais, pressentie par un tiers officieux, la mère de Jacques avait déclaré qu'une alliance bourgeoise, avec cent mille francs de dot, pour ce brillant cavalier, non sans fortune déjà de son chef, et qui, à la mort d'un oncle septuagénaire, relèverait un glorieux titre de duc d'Empire, il n'y fallait pas songer. Lui au surplus n'y songeait guère sans doute, car il s'était éloigné sans douleur, et six mois

plus tard Marthe devenait Mme Descourtils. Tout cela était oublié, évaporé, d'autant plus que lui-même depuis avait pris femme, après, disait-on, rupture d'une assez longue liaison au théâtre. Serait-ce ?...

Une porte qui s'ouvrait fit tressaillir Marthe comme surprise en flagrant délit de lire quelque lettre ouverte sur une table. Et ce fut une nouvelle exclamation, répétée en écho par celle qui entrait.

« Quoi ?... Toi ?... Vous ?... Rosalie Boucher ?... Marthe Landelle !... »

L'étrangeté de la rencontre abolie par la chaleur du revoir, les deux anciennes compagnes de Notre-Dame-de-Sion se tendent les deux mains. Elles se seraient embrassées, si soudain le sentiment de la situation n'avait arrêté le mouvement. Un court instant de contrainte les fige. C'est la cabotine qui, la première, trouve le geste sûr, l'intonation juste.

« Pardon, dit-elle, mais votre carte ne pouvait rien m'apprendre. Les circonstances qui nous ont séparées m'avaient laissé ignorer votre mariage.

— En effet... et moi-même, j'étais bien loin de m'attendre...

— Sans doute. Rosalie Boucher, sur une affiche, cela n'allait pas. Rose est un peu suranné, mais gracieux. Pour l'accompagner,

Fleury s'est présenté tout seul, et voilà. Mais veuillez donc vous asseoir. »

Marthe ne se fait pas prier. Elle a repris son sang-froid et s'amuse bien plus encore qu'elle ne l'avait espéré.

« Quels changements, depuis douze ans ! s'exclame-t-elle.

— Pour moi, oui. Car pour Mme Descourtils, ce n'est qu'un changement de nom. Quant au reste, toujours la même : aussi jolie et aussi jeune.

— Je n'en dirai pas autant de toi... de vous : plus jeune peut-être et à coup sûr plus jolie encore. »

Au vrai, jamais sa grande amie de couvent n'y avait passé pour une beauté. C'est avec étonnement que, tout en la reconnaissant trait pour trait, Marthe constatait cette miraculeuse transfiguration.

« Je n'avais plus rien su de vous, reprend-elle. Ce n'est pas moi qui avais cessé de vous écrire et je vous en ai voulu, alors.

— Vous comprenez à présent pourquoi : Mauvaises affaires de mon père... obligée de me débrouiller... A Sion j'avais déjà travaillé le chant, vous vous rappelez ?

— Et puis vous jouiez si bien la comédie.

— Et même la tragédie. *Esther*, tu te... vous vous souvenez ?

Est-ce toi, chère Élise? O jour trois fois heureux,
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux!

— Élise, c'était moi. C'est drôle, la vie.

— On peut le dire. Donc je suis entrée au Conservatoire. Et naturellement, j'ai rompu les liens avec un monde où il n'y avait plus de place pour moi.

— Vous avez très bien réussi.

— J'ai eu beaucoup de chance. Dans la classe de M. Delaunay je travaillais les soubrettes. Mais ce n'était pas ça... je n'étais pas assez comédienne. Pour la carrière lyrique, c'est l'organe qui était insuffisant. Ni chair ni poisson, et un peu des deux. J'ai quand même décroché un accessit dans Suzanne du *Mariage de Figaro*. A ce moment-là un ami... un ami de ma famille... quelqu'un d'influent dans le monde du théâtre, m'a conseillé l'opérette. J'y ai eu du succès pendant quelques années. Vous vous souvenez, peut-être?... C'est curieux que vous ne m'ayez pas vue aux Bouffes.

— Mon mari n'aime pas les petits théâtres.

— Cependant ce n'était pas encore tout à fait ça. La vogue de la chanson est venue. Un autre ami... un poète, en a écrit pour moi. Je les ai lancées dans les cercles, dans des bénéfices... Ma voie était trouvée, et voilà.

— Vous gagnez beaucoup d'argent?

— Je suis indépendante. »

Dans le regard circulaire de Marthe la chanteuse lit un doute. Elle ajoute, calme :

« Pour le surplus, on m'est très attaché et on est généreux. »

Ne manquant pas de tact en effet, Rose Fleury reprend :

« Mais je ne dois pas oublier l'objet de votre visite. Une représentation de bienfaisance, à ce que j'imagine. Inutile de vous dire qne mon concours vous est tout acquis. »

Elle s'en soucie bien, Marthe, de la bienfaisance et de la représentation. Tout étonnée de se sentir autant à l'aise, elle continue à s'instruire.

« Je vais vous poser une question absurde. Vous n'avez jamais eu le regret de vous être... d'avoir... enfin, de?...

— Pas l'ombre. Je vous choque peut-être, mais on peut tout dire de Rose Fleury, excepté qu'elle est hypocrite. »

Marthe a l'air si peu choquée — elle-même n'en revient pas de l'être tellement peu — que l'ex-pensionnaire de Sion continue ses confidences.

« Tenez, j'ai ma sœur, mon aînée... Vous l'avez vue, au couvent, qui venait avec maman les dimanches où nous ne sortions pas. Très jolie... bien plus jolie que moi. Elle est mariée

à un gros négociant en dentelles de la rue du Sentier. Quatre enfants, malade depuis ses dernières couches. De l'argent, mais pour ce qu'elle en fait, à quoi bon ? Son mari est un brave garçon, mais pas drôle... Il a une petite amie pas chère, et la pauvre Louise est assez gniolle pour s'en faire du chagrin, tandis qu'elle devrait être si heureuse qu'il la laisse tranquille. Mais vous savez, ce sont des idées bourgeoises. Rien dans sa vie, un train-train, jamais un homme qui lui ait fait un brin de cour, pas même le sien... Elle se consume d'ennui. Je sais ce que je suis et ne m'en fais pas gloire. Mais plutôt que de vivre comme elle, je préférerais courir la province à chanter les dugazons en tirant le diable par la queue... Pardon : j'ai tort de vous parler ainsi... »

Non, Marthe ne s'effarouche point. Elle se sent envahie par ce quelque chose de chaud et de tumultueux qui jette les insurgés au devant de la mitraille.

Irruption tapageuse d'un petit bout de marin haut comme ça dans son long pantalon à pieds d'éléphant.

« Adieu, petite mère, je sors avec *fraülein*.

— Mais, mon chéri, il ne faut pas entrer de cette manière-là. Tu ne vois donc pas qu'il y a du monde ? Va dire bonjour à la dame. »

Le chéri rejette en arrière, d'un coup de tête,

ses jolies boucles d'or et apporte à la dame son museau rose.

« Oh ! le beau petit garçon... Et quels amours de cheveux.

— C'est absurde à son âge... Sept ans... Je devrais les faire couper. Mais je ne m'en sens pas le courage. »

L'autre mère soupire au souvenir du petit Pierre, tondu comme un œuf dès sa première culotte, par ordonnance paternelle : c'est plus viril et cela épaissit les cheveux.

« Est-ce qu'il va déjà en pension ?

— Oh ! vous ne voudriez pas. Il a une institutrice, puis je lui donnerai des professeurs. Je ne l'enverrai au collège qu'après sa première communion, le pauvre trésor. Va, mon Jacquot, et sois sage. »

Jacquot !... Un rapprochement se fait dans l'esprit de Marthe. Et, remplie d'astuce autant que d'audace :

« Je comprends que... qu'on vous soit très attaché. Un si charmant enfant, c'est un lien... »

Rose Fleury, avec tranquillité :

« Mon ami n'est pas le père de Jacques... »

Marthe a quand même un coup.

« Mais il est parfait pour lui.

— Un homme d'un certain âge, peut-être ? Ces petits êtres les égayent...

— Albanel? Il n'a pas plus de trente-cinq, trente-six ans. Vous savez bien, Albanel?... qui fait courir? »

Marthe ne sait pas. Elle rougit de son ignorance.

« Il a beaucoup de tact avec le petit. Aussi sommes-nous très heureux, mon Jacquot et moi. Dans ma position, une fille, cela aurait eu bien des inconvénients. Mais un garçon...

— Sans doute. Cependant, le nom...

— Eh bien! il s'appelle Boucher. Ce n'est pas bien beau; mais mon père était un très honnête homme.

— Et... à quelle carrière le destinez-vous?

— S'il avait du goût pour être artiste... je veux dire peintre, sculpteur, écrivain, tout ce qu'il voudrait excepté cabot, c'est peut-être ce qui serait le mieux. Mais je crois bien que cela ne lui plaira pas. Il ne connaît que les sabres, les fusils, les pistolets. Il tient cela de son père.

— Ah!

— Oui : soldat, fils et petit-fils de soldat. Eh bien! Jacques ira à Saint-Cyr. Et j'en serai très heureuse, parce que, moi, je suis cocardière. Vous aussi, vous l'étiez... vous souvenez-vous? »

Elle l'est encore. Cela lui est un vrai chagrin que le *veto* mis par M. Descourtils sur l'état militaire pour son fils.

« En aucun cas je ne contrarierai sa voca-

tion. Les mères comprennent bien mieux leurs enfants. Et comme il ne dépend que de moi... »

L'accent de fierté de Rose Fleury donne à Marthe une sorte de honte d'être honnête femme. Elle se raccroche à une branche.

« A vous seule, c'est une lourde charge, l'éducation d'un fils...

— Jacques a cent mille francs de son père. »

Cent mille francs... La dot de Marthe, le prix qu'elle a payé l'agrément douteux de se faire faire par M. Descourtils un enfant qui déjà ne lui appartient plus. Cent mille francs... ce qu'avait refusé le beau garçon qui les a, lui, donnés à cette femme, en échange du plaisir, certes, bien réciproque... Et Marthe se formule une comparaison aussi inconvenante que pour son époux désobligeante. En ce quart d'heure elle en a vu du pays.

Discrète apparition du valet de chambre, respectable et confidentiel.

« La voiture est avancée. »

Marthe se lève. Un impulsion subite a apaisé la tempête déchaînée dans son sein. Très en hâte :

« Vous avez à sortir... je vous laisse. Alors c'est convenu pour le festival du Patronage?

— Tout ce que vous voudrez, pour toutes vos œuvres. Et ce me sera des occasions de vous revoir qui autrement me manqueraient.

— En effet... nous avons bifurqué. »

Elle rit, elle est très gaie, trop, un peu nerveuse.

« Au revoir donc... Rosalie.

— Au revoir, Marthe. »

Cordial serrement de mains. Malgré son dédain pour l'état d'honnête femme, Rose Fleury est touchée. Et Mme Descourtils se sent pénétrée pour son ancienne compagne d'une sorte d'ironique gratitude. En remontant dans son fiacre elle remarque l'élégant coupé dont l'attelage impeccable décèle la main d'un spécialiste. Mais elle songe à tout autre chose qu'aux considérations amèrement philosophiques qui s'imposent.

« Cocher, au bureau de poste de la place Victor-Hugo. »

Elle y demande la communication avec le 516. 17.

Mme Descourtils est rentrée un peu en retard pour le dîner. Mais elle est si aimable, si riante, que son mari lui en épargne le reproche. Tout au rebours :

« A la bonne heure, lui dit-il : si tu étais toujours comme ce soir... »

Elle le sera.

VII

Fernande, accouchée depuis huit jours. Elle se porte à merveille. Comme c'est son troisième, personne autour d'elle ne s'imagine que la terre en a cessé de tourner. Aucun raffut dans la maison. La vie suit son cours. Mari, mère, belle-mère sont à leurs affaires. Ses amies viennent la voir. Aujourd'hui c'est Ghislaine, qu'elle aime extrêmement, du sentiment spécial d'une brune tendre et fidèle pour une rousse en l'air et fantaisiste.

GHISLAINE. — Tu n'y peux rien ; mais c'est vraiment beaucoup, trois garçons.

FERNANDE. — Sans doute. A certains égards, j'aurais aimé avoir une fille. Et Georges aussi. Mais oui, je t'assure.

GHISLAINE. — Dame! il sait bien que, si on faisait seulement des garçons, ce ne serait pas drôle pour eux plus tard.

FERNANDE. — Que veux-tu, ma chérie, chacun pense à soi. Et avec des fils, on a tellement moins de soucis.

GHISLAINE. — Oui... quand ils ne font pas de dettes, pas de fautes contre l'honneur, qu'ils ne se laissent pas séduire par l'institutrice de leur sœur, qu'ils ont soin que leurs petits bâtards ne soient pas déposés sur le paillasson de leurs parents, qu'ils ne se ruinent pas pour des drôlesses, ne se collent pas avec un demi-castor, n'épousent pas une aventurière...

FERNANDE. — Tu as de joyeux pronostics.

GHISLAINE. — Cela arrive. Et on ne sait jamais qui écopera.

FERNANDE. — Enfin les garçons font leur carrière.

GHISLAINE. — Bien sûr : il y a toujours la ressource, s'ils sont trop cancres, de les fourrer dans les assurances... Eh! ma chère, moi qui n'en suis pas plus bête, j'avais horreur d'apprendre dans les livres. Comme on ne me destinait pas à être avocate ou doctoresse, on était calme. Si j'avais été un fils...

FERNANDE. — Ton frère était comme toi. Il s'est tout de même débrouillé.

GHISLAINE. — Il était fendu pour le cheval et il en avait le goût. Mais ils ne peuvent pas tous entrer dans le cadre noir.

FERNANDE. — Je ne dis pas que l'éducation

des garçons soit exempte de difficultés. Mais les filles, c'est si délicat... Et pour les marier, quelle affaire !

GHISLAINE. — N'exagérons rien : cela se fait tous les jours, sans douleur.

FERNANDE, *les yeux levés vers son ciel de lit capitonné en satin gris et perle.* — Sans douleur !... *(Le ton pénétré et dogmatique dont on profère un aphorisme.)* Le mariage cependant est trop souvent pour une jeune fille la source d'amères déceptions.

GHISLAINE. — Si elle s'attend à des joies paradisiaques, il y a du déchet, sans contredit. Mais pourquoi lui laisse-t-on concevoir des idées aussi saugrenues ? Puis ce n'est pas un drame. Elle se remet bien vite d'aplomb, et cela se tasse.

FERNANDE. — Tu trouves toujours tout si simple, toi.

GHISLAINE. — Certaines choses, oui, qui, si on ne les embobelinait pas de phrases, le seraient extrêmement.

FERNANDE. — Comprends donc, ma chérie : entre les hommes et nous, il y a une grande différence...

GHISLAINE. — Énorme.

FERNANDE. — Eux, ils gouvernent leur vie...

GHISLAINE. — Souvent mal.

Fernande. — Tandis que nous autres, nous subissons celle qui nous est faite...

Ghislaine. — En l'ajustant bien tout de même à nos petites convenances.

Fernande. — Et c'est pourquoi, dans l'intérêt de nos enfants, nous aimons mieux des garçons. *(Même ton que ci-dessus.)* La destinée des femmes est si peu heureuse...

Ghislaine. — Tu es malheureuse, toi?

Fernande. — Je parle en général.

Ghislaine. — Et moi, je suis malheureuse?... Et toutes nos amies?... Jeanne? Marguerite?... Yvonne, cette jolie bécasse, qui est gobée à fond par un homme excessivement distingué, comme on dit, et qui sera un jour ce que tu sais?... Oui, il le sera, c'est écrit, et il ne s'en doutera seulement pas, avec tous ses diplômes. Et Paule, dont le mari l'est déjà, sans qu'il veuille s'en apercevoir, parce que cela amènerait des scènes reconventionnelles?... Elle est malheureuse, ta sœur, avec ce bon garçon qu'elle mène par le nez? Et ta belle-sœur, qui a pour époux le plus beau capitaine de cavalerie de l'armée française?... Et ma tante Lucie, que le sien a faite ambassadrice?... Et ma cousine Élisabeth, le plus gentil ménage du monde?... Trop d'enfants, à mon sens, mais puisque cela leur plaît. Et ta mère? Tu vas peut-être me dire que ta mère a été malheureuse?... Ce n'est pas

pour le lui reprocher, mais je crois qu'elle s'est plutôt assise sur ton père, lequel d'ailleurs ne s'en trouve pas plus mal. Et toutes les jolies dames et les belles madames qui règnent sur les salons et sur les cœurs, que voilà donc de pitoyables victimes!...

FERNANDE, *profitant de ce qu'elle reprend haleine pour placer un mot.* — Si tu voulais t'en donner la peine, tu trouverais bien aussi des femmes qui sont malheureuses.

GHISLAINE. — Et surtout qui s'imaginent qu'elles le sont. Je t'accorde pourtant qu'il y en a. Mais il y a aussi des hommes malheureux. Seulement ils ne chignent pas comme font les femmes, pensant ainsi se rendre intéressantes, alors qu'elles ne sont que ridicules de donner à quelques méchantes petites embêtations domestiques un caractère calamiteux.

FERNANDE. — Voyons, la vie est plus difficile pour nous.

GHISLAINE. — Je ne vois pas cela. A moins de n'avoir pas le sou ou d'être à faire peur... Mais si tu crois qu'un homme dépourvu de pépettes et d'avantages personnels se trouve favorisé du destin!...

FERNANDE. — Il a l'ambition, le travail...

GHISLAINE. — Laisse donc... S'il n'a pas le moyen de plaire aux femmes, il se fiche un peu du reste. Donc considérons une fille conformée

normalement. Petites études pas fatigantes, à moins que cela l'amuse de potasser. Pas de soucis de carrière. Le monde. Plaisirs un peu fades, sans doute, les bals blancs et l'Opéra-Comique... mais nous nous revalons cela plus tard. Le mariage quand il vient. Il est clair que la dot y aide...

FERNANDE. — Tiens, être épousée pour son argent, par exemple, n'est-ce pas là déjà un risque?

GHISLAINE. — Et nous, est-ce que nous ne les épousons pas aussi pour leur argent, des fois? Ma fille suivra son petit bonhomme de chemin à l'instar de sa mère, avec quelques cahots et le lot commun de chagrins, lesquels n'ont pas de sexe. Rien de terrifiant dans cette perspective.

FERNANDE. — C'est que tu arranges si bien les choses... Est-on jamais sûre de tomber sur un bon mari?

GHISLAINE. — Pas plus que sur une bonne femme.

FERNANDE. — Quand nous nous marions, nous ne savons rien d'eux.

GHISLAINE. — Et eux, que savent-ils de nous?

FERNANDE. — Ils connaissent les femmes.

GHISLAINE. — Les femmes, à peu près;

mais les jeunes filles, autant que ce qui se passe dans la lune. Il faudrait pour cela être joliment malin, attendu que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes. Nos parents ne nous connaissent pas. Et c'est pourquoi les trois quarts du temps ils nous marient juste au rebours de ce qu'il nous aurait fallu. Il n'y a que demi-mal, car nous nous marierions encore moins bien, si on nous laissait faire à notre idée.

FERNANDE. — Alors le mariage serait une loterie ?

GHISLAINE. — Pure et simple. Comment savoir si on vivra bien ensemble avant d'en avoir fait l'expérience ? Or, ce stage logique, les mœurs s'y opposent. Sûr, que c'est une loterie. Et tu me croiras si tu veux, nous avons encore plus de tuyaux sur celui que nous épousons que lui n'en a sur nous.

FERNANDE. — Ma chérie, tu as beaucoup d'esprit, mais tu en abuses pour déraisonner.

GHISLAINE. — Point : c'est les autres qui ne raisonnent pas. Que, jeunes filles, nous soyons peu documentées sur l'homme en tant qu'homme, c'est certain. Cela même est cause de passablement de gaffes que nous payons, il est vrai, mais que notre mari paye plus cher encore. Quant à distinguer Pierre de Paul, en tant que caractère, c'est autre chose. Ils ont un passé,eux, et un présent. On ne nous raconte

pas tout, mais nous ne sommes pas tellement bouchées que nous n'en devinions quelque peu. Ils parlent. Et ils ont beau s'observer, cela filtre, parce qu'ils ne possèdent point l'art de se dissimuler, cultivé chez nous beaucoup plus soigneusement que le piano et l'aquarelle. Hors quelques lignes générales qui ont vaguement déterminé leur choix, nous sommes pour eux du chinois, qu'ils apprendront seulement à l'usage. Nous leur en réservons des surprises!... Et s'ils les trouvent désagréables, c'est tant pis pour eux, puisqu'ils nous veulent ainsi. Essayons donc de dire ce que nous savons et ce que nous pensons... quel scandale, ma chère! Tiens, si j'avais prévenu Stany... c'eût été loyal pourtant... que je ne voulais pas plus de deux enfants?... Il courrait encore. Par bonheur, il n'a pas des instincts de patriarche, et nous nous sommes parfaitement entendus après.

FERNANDE, *horrifiée.* — !!!!!

GHISLAINE. — Eh bien! quoi? J'ignorais absolument comment on s'y prend. Mais est-ce que je n'avais pas souvent entendu dire : « Cette pauvre Marthe va sur son cinquième... c'est tout à fait déraisonnable! » Ou bien : « Quatre filles!... Votre gendre est à enfermer! » On n'est pas dans un bocal, voyons.

FERNANDE. — Il y a des choses sur les-

quelles ce n'est pas la peine de discuter avec toi : on a toujours tort.

GHISLAINE. — Parce que j'ai raison. Je n'y mets pas de vanité. Mon seul mérite est que je regarde à droite et à gauche. Les autres se mettent des œillères. Alors, s'ils ne se laissaient conduire par des idées toutes faites, ils buteraient partout.

FERNANDE, *un effort pour argumenter.* — Conviendras-tu au moins que, mal marié, un homme n'en souffre pas autant que nous?

GHISLAINE. — J'en conviens... ayant plus de facilités pour trouver des consolations et le bon sens de les chercher. Tandis que les femmes s'amusent à se nourrir de leurs chagrins ou prétendus tels. Elles aussi peuvent se distraire... et elles ne s'en privent pas d'ailleurs.

FERNANDE. — Et la morale, Ghislaine?

GHISLAINE. — Pourquoi ces coupables pensées? Il y a autre chose que cela dans la vie, si on sait la prendre par le bon bout.

FERNANDE, *le ton dogmatique et pénétré.* — La femme vit surtout par le cœur.

GHISLAINE. — Alors elle vit joliment mal; car ce petit organe-là, y compris ses accessoires, quand nous l'écoutons, il nous joue d'assez vilains tours... Ne t'agite pas, ma chérie : ce n'est pas de faire tomber ton couvre-pied qui te

fournira des raisons contre l'évidence. Bon! voilà ton livre qui a roulé.

FERNANDE. — Laisse... on le ramassera. Tiens, j'y lisais justement une très jolie pensée. Tu vas rire...

GHISLAINE. — Probable. Je me méfie des pensées. Cela se coule au moule, modèle riche. Dis un peu voir.

FERNANDE. — Le sens, c'est que la femme est faite pour l'amour et le sacrifice. « Elle aime, elle souffre, elle pardonne. »

GHISLAINE. — Quel est l'idiot qui a écrit cela?

FERNANDE. — C'est une femme.

GHISLAINE. — Je m'en doutais. Eh bien! ma bonne petite, cette femme-là, je t'en donne mon billet, n'a jamais aimé qu'elle-même, n'a souffert de personne, et ne lâche pas un morceau quand elle y a mis la dent.

FERNANDE. — On dirait que tu la connais?

GHISLAINE. — Je connais les guitares et ceux qui en jouent. Fernande, tu me fais de la peine. Je vais te la décarcasser, ta jolie pensée, en deux temps, quatre mouvements.

FERNANDE. — Va, ma chérie... Tu m'amuses.

GHISLAINE. — Et je t'instruis. Tu en as besoin, mon pauvre chat. Je procède avec méthode. Primo, d'abord : « La femme est faite

pour l'amour... » Eh bien! si c'était vrai, elle aurait raté sa destinée, on peut le dire.

FERNANDE. — C'est précisément ce qu'on te dit.

GHISLAINE. — Alors tu penses que Dieu, afin de nous faire une bonne blague, nous a créées pour l'amour, puis nous a interdit d'aimer en liberté? Ce ne serait pas gentil. Ce qu'il a voulu, on n'en sait rien, personne n'ayant reçu ses confidences. Mais si quelqu'un a été consacré à cette spécialité, ce me semble être l'homme. Cela commence à son premier poil de moustache... il ne lui reste plus un cheveu que ce n'est pas encore fini. Et au lieu que cela lui fasse du tort, plus il y en a, plus on le gobe.

FERNANDE. — Mais ce n'est pas de cela qu'il est question.

GHISLAINE. — Pas de quoi?... Ah! oui, j'oubliais... En littérature morale, l'amour c'est une petite fleur bleue qui pousse dans un pot enrubanné de rose et qu'on arrose de sirop de groseille. Mais tu le sais aussi bien que moi, cette fleur, si j'ose m'exprimer ainsi, est un bateau. La réalité a à compter avec bien autre chose. Et pas la peine de le faire à la bégueulerie, puisque, qu'on y tienne ou non, il faut y passer. Dans l'amour, il y a de tout, de tout...

FERNANDE. — Oh! pas autant.

GHISLAINE. — Avec ça!... D'abord les trois

éléments de fondation : tête, cœur et sens. Puis la curiosité, l'ennui, la vanité, l'entraînement, la bravade, le hasard... Que sais-je encore? Une salade russe.

Fernande, *riant.* — Ce rapprochement...

Ghislaine. — Culinaire, mais juste. Eh bien! ma chère, cette mixture complexe, nous autres il faut que nous la trouvions dans un seul homme, pris au jugé, et que ça biche ou que ça ne biche pas, en voilà pour la vie. Lui, il a eu dix, quinze, vingt ans pour amalgamer... et ce n'est pas encore définitif. Nous, si le premier goût ne nous plaît point, défense d'aller ailleurs travailler de notre état d'amoureuse par définition.

Fernande. — Tu as de ces mots...

Ghislaine. — C'est toi qui les as, puisque tu dis que l'amour, c'est notre carrière, notre mission, notre raison d'être. Et puis, si nous aimons, on nous conspue. Il faudrait s'entendre. Et attends... Pas même moyen de disjoindre, comme tu le suggérais tout à l'heure, personne éthérée. Dis donc à ton époux : « Mon ami, je suis, comme vous savez, faite pour l'amour. Or je n'en ressens point pour vous et, force m'étant de suivre ma norme, j'aime Hixe ou Ygrec. Mais ne vous emballez pas : je connais mes devoirs. C'est uniquement par la tête, donc sans conséquence. » Tableau!... Puisqu'on

tient à ce que nous soyons honnêtes femmes, il serait plus logique et plus sage de nous dire au contraire : « Mes belles petites amies, l'amour ce n'est pas votre affaire. Tâchez de vous arranger autrement. »

FERNANDE, *les yeux au ciel de lit.* — Oui, ce serait mieux. Mais ce n'est pas, et voilà pourquoi nous souffrons.

GHISLAINE, *sursautant.* — Nous souffrons?... Mais qui souffre? Tu souffres, toi? Allons, Fernande, tu ne vas pas me raconter que ce cher Georges a épuisé pour toi la coupe des ivresses... Non, je t'en prie : personne ne le croirait, pas même lui. Honnêtes et paisibles sentiments conjugaux, qui font les ménages tranquilles, rien de plus, Eh bien! sens-tu en toi des trésors de passion refoulée que seule la vertu te retient d'épancher ailleurs? Non. Alors fiche-moi la paix avec tes phrases.

FERNANDE, *piquée un peu.* — Tu diminues les choses de parti pris.

GHISLAINE. — Mais non, ma chère, c'est toi qui les gonfles à plaisir, parce qu'au lieu de t'en rapporter à ta simple jugeotte, tu te laisses hypnotiser par les billevesées de tes moralistes en sucre. Les choses sont petites. Et si nous tenons à notre paix, nous n'en devons pas souhaiter de grandes dans notre vie. Ou bien alors il y faut un estomac que tu n'as pas, ma bonne

chérie. Et tu es enchantée de tes petites choses, et tu ne souffres pas du tout.

FERNANDE. — Moi, j'ai la chance d'avoir un bon mari.

GHISLAINE. — D'accord, mais qu'est-ce que cela a à voir avec l'amour? Moi aussi, j'ai un bon mari, quoiqu'il me trompe... Oui, oui, cela ne s'exclut pas. Eh bien! est-ce que je souffre?

FERNANDE. — Oh! toi...

GHISLAINE. — Je ne suis pas sentimentale, connu. Mais la sentimentalité et la passion, c'est dans le rapport de la limonade avec l'extra-dry. Ou j'aime Stany ou je ne l'aime pas... d'amour, s'entend. Dans cette dernière hypothèse, pourquoi me ferais-je des cheveux blancs de ce qu'il gambade en d'autres plate-bandes, ce qui a l'avantage de le rendre aimable chez lui, libéral de sa bourse... et de me laisser tranquille? Ah! si je l'aimais, ce serait une autre paire de manches. Mais il n'y a pas que nous de plaquées. Les hommes le sont et plus d'une fois. Si ce n'est par leur femme, c'est par leur maîtresse. Et ils en souffrent, va, surtout quand c'est par leur maîtresse; car, pour leur femme, les trois quarts du temps ils n'en font qu'une question d'amour-propre. Nous aussi d'ailleurs... Et cela parce que nous n'avons pas toujours le culot de rendre le panier pour l'anse.

FERNANDE. — Tu l'as dit ma chère : au lieu de nous venger, nous pardonnons.

GHISLAINE. — Oh! n'exagérons rien.

FERNANDE, *digne.* — Je parle des honnêtes femmes.

GHISLAINE, *un soupir.* — Voilà bien où le bât nous blesse. Nous attachons à cela une importance... Mais on peut truquer. Ainsi moi, si je ne me venge pas, comme tu dis, parce que le jeu ne me semble pas en valoir la chandelle, du moins je ne prends pas la chose au tragique, je mène gaiement la vie et l'on n'a point à me faire l'aumône de larmes de crocodile. Stany préfère cela, tu penses, et, afin de me maintenir dans ces louables sentiments, il me désarme en détail par ses bons procédés. Toutefois cela n'entame point le bloc. Je ne souffre pas de ses frasques, mais je ne lui pardonne pas tout de même.

FERNANDE. — Ma chérie, tu ergotes sur les mots. Le pardon est dans ses effets.

GHISLAINE. — Parfaitement exact : on fait comme si on pardonnait. C'est par sagesse, tout bonnement, par esprit pratique. Que voudrais-tu qu'on fît? Se séparer, divorcer? Ingénieux vraiment, parce que votre mari vous fait une crasse, de casser les reins à sa propre existence, de chambarder des arrangements d'ailleurs confortables... Et le scandale! Et les enfants! Et l'argent!... Je n'étais pas pauvre, mais à nous

deux nous sommes riches, et je ne tiens pas du tout à me draper dans ma dignité et dans mes vieilles robes. Puis enfin, j'ai quand même de l'amitié pour Stany et lui pour moi... On a ses habitudes... Il me manquerait. Et plus tard, quand ce sera fini, la faribole, on sera bien aise de vieillir tout doucettement ensemble. Si tu appelles cela pardonner !

FERNANDE. — Sans aller jusqu'à ces extrémités, il y a dans la vie commune la manière d'être...

GHISLAINE. — Ne pas faire de scènes? C'est encore dans son intérêt qu'on s'abstient de cette sottise, afin de ne point exaspérer son mari.

FERNANDE. — Ce n'est pas ce que je veux dire...

GHISLAINE. — Le verrou?... Parfaitement. Avec toutes leurs circonlocutions à ailes de pigeons, voilà bien en effet où en veulent venir les moralistes. Le verrou, ma chère, on le ferme, on le rouvre selon les circonstances. Instrument délicat : il y faut du doigté. Mais la magnanimité n'a rien à y voir. C'est qu'on en a assez d'être en grève... Ou bien pour reprendre le volage, qui en grille dès qu'on ne veut plus de lui... Ou encore parce qu'on n'a rien pour rien, et qu'on paye de la monnaie qu'on porte toujours sur soi... Tout ce qu'il y a de plus intime, la question du verrou et de plus positif et de

moins chrétien, comme l'est par essence le pardon des injures. Et les moralistes devraient rougir d'y fourrer le nez. Vieux messieurs, va !

FERNANDE. — Ghislaine, tu es d'un scepticisme révoltant.

GHISLAINE. — Au lieu de t'en prendre à moi de ce que les choses sont comme elles sont, tu ferais mieux de démasquer l'hypocrisie qui est au fond de tous ces airs penchés. Regarde ta cousine Charlotte. Depuis que son mariage a craqué elle est à peindre. Artémise pleurant le roi Mausole, Ariane gémissant de l'abandon de Thésée, Calypso ne pouvant se consoler du départ d'Ulysse, Médée s'accrochant aux pans de Jason, Didon faisant marcher le sémaphore pour rappeler les vaisseaux d'Enée, toutes elles sont incarnées en sa personne.

FERNANDE. — Je ne te le fais pas dire : en voilà des symboles de l'éternelle souffrance de la femme.

GHISLAINE. — Ma chère, Calypso s'est consolée d'Ulysse en lui débauchant son fils. Médée avait fait les quatre cent dix-neuf coups avant Jason. Je mettrais ma main au feu qu'Artémise s'est remariée, qu'Ariane a repris un autre amant. Et la reine de Carthage, une luronne, n'était certainement pas arrivée à son âge sans avoir liquidé bien des amoureux que ce scélérat de Troyen n'a fait que venger. Eh bien ! Char-

lotte, ceux qui ne savaient pas disaient : « Cette personne a dû avoir des malheurs vraiment rares. » Nous les connaissons, ses malheurs. Elle avait fait la bêtise d'épouser un vieux pour sa galette. D'ancillaires amours ont fini par l'acculer au divorce. Ce qu'elle regrettait, c'était sa situation et les avantages de contrat. Seulement elle trouvait plus distingué de le faire au cœur brisé... ce qui était plutôt exhilarant pour qui avait connu ce peu respectable vieillard. Des poseuses, te dis-je.

FERNANDE. — Charlotte est bien un peu ridicule, en effet, mais très sincère, je t'assure.

GHISLAINE. — Possible : ce cliché-là rend les femmes imbéciles. Attitudes inconscientes, mais attitudes quand même. En tant qu'en prendre, je choisirais plutôt celle du triomphe. Mieux vaut tuer le diable qu'être tué par lui. Mais voilà : à jouer les victimes on se décerne un brevet de vertu, car, tu le remarquais judicieusement tout à l'heure, il n'y a que les honnêtes femmes de bernées. Pas toutes, Dieu merci ! Et si tu dis un mot de plus, Fernande, je cesse de l'être sur l'heure. Ce n'est pas les occasions qui manquent... et l'envie non plus.

FERNANDE. — Alors je me tais. Je serais responsable vis-à-vis de ton mari.

GHISLAINE. — Mon mari ?... Ma parole, je crois qu'il me respecterait davantage si... Non,

vois-tu, ces grimaces me font sortir de ma peau. Que ne pensons-nous, au contraire, à tous les hommes que nous affolons, que nous balançons, qui se ruinent, qui se tuent pour nous? Voilà qui nous donnerait une assiette?... Faites pour l'amour?... Faites pour l'inspirer, oui. Il faut être un fameux paquet pour n'être pas plus ou moins désirée de ses amis, de ses ennemis, des passants. Et tu ne vas pas me dire que les hommes nous font cet effet-là.

Fernande. — Puisque je ne sonne plus mot.

Ghislaine. — C'est ce que tu peux faire de mieux : tu es collée. Et moi je n'en ajouterai qu'un pour modifier selon la vérité la jolie pensée de ton bas-bleu : « La femme est aimée, fait souffrir et ne pardonne jamais »... Sept heures!... je m'évapore. (*Accolade.*) Soigne-toi bien, ma chérie. Et ne te fais pas de chagrins pour les autres, qui n'en ont pas plus que toi.

VIII

— Évidemment, à en raisonner selon la pure logique, il est absurde, parce qu'on a été effleuré de propos malsonnants, d'avoir le désagrément, par surcroît, de risquer sa vie sur le terrain. »

Au regard de la conduite d'une conversation, Mme de Bélesbat est une maîtresse de maison modèle. Sans jamais émettre d'opinion personnelle — ses meilleurs amis affirment qu'elle n'en possède aucune — elle ramasse à tour de rôle les arguments des parties adverses, sous une forme modérée et à l'instant opportun. Cela fait un tremplin où rebondit la controverse.

Pour bondir M. de l'Espieu n'en a pas besoin.

« Absurde? Certainement que c'est absurde.

Mais nous vivons d'absurdités et nous en mourons. Quoi de plus absurde, madame, que l'amour allant à un objet indigne, ou simplement mal assorti? Les folies cependant qu'engendre cette absurdité-là sont bien autre chose que quelques pouces de fer dans le corps — lesquels, au surplus, on a chance de donner comme de recevoir. Ah! elle s'en moque un peu de la logique, l'humanité.

— Assurément, monsieur, en tant que vous la considérez dans ses mouvements passionnels, subjectifs par essence, et réfractaires à tout syllogisme. Aussi est-on justifié à tenir l'amour pour une folie localisée. De même me permettrez-vous de dire, au sujet de la question toute concrète qui nous occupe, que le duel est un assassinat privilégié. »

M. de l'Espieu laisse tomber sur Jehan des Glayeuls son clair regard bleu d'enfant, à fleur de tête, de même qu'il a le sang près de la peau et le cœur sur la main.

« Moyennant que vous lui reconnaissez la qualité d'assassinat à armes égales et loyales, je ne rougis point d'être un assassin fort impénitent.

— Le mot « homicide » ne serait-il pas plus charitable, insinua la châtelaine, et aussi plus exact?

— Si l'on veut... Je n'ai pas peur de l'autre.

Puis n'exagérons rien. Vos automobiles font plus de victimes que la lame.

— L'Église cependant...

— L'Église, madame, avait institué le jugement de Dieu.

— Mais elle en est revenue, s'apercevant sans doute que Dieu se trompait quelquefois. »

Cette irrévérencieuse réplique du jeune esthète lui valut de M. de l'Espieu un coup d'œil chargé d'orage.

« Croyez-vous? J'imagine, au contraire, qu'en ces temps de foi naïve, l'idée que le Père Éternel en personne était juge du champ clos affaiblissait le bras des méchants. Effet physique engendré par une cause morale. Votre psychologie, monsieur, me démentira-t-elle?

— Non pas. Il pourrait y avoir là sans doute quelque curieux phénomène d'autosuggestion. Mais en ces âges caducs, hors les clercs, tout mâle était d'épée. Il n'en va plus de même aujourd'hui. Et si le champion du bon droit n'est pas le mieux en armes...

— Il a tort. C'est beaucoup plus utile que la rhétorique.

— Soit. Mais les disqualifications corporelles, monsieur, y songez-vous?

— Faire injure à un homme hors d'état d'en demander raison est une lâcheté autant que toucher à une femme dépourvue de champion

naturel. En ces deux cas, le droit de se substituer à l'offensé appartient à quiconque lui tient par des liens de sang ou d'amitié. Parfaitement. Je me suis battu, moi, pour une femme de qui j'avais l'honneur d'être l'ami, sans ça de plus... Et comme j'avais prévenu ceux qui y trouveraient matière à jaser que je me tenais à leur disposition, personne n'a sonné mot.

— On sait votre chevalerie.

— Devoir élémentaire, madame, trop méconnu par la pleutrerie actuelle. J'ajoute qu'abuser, pour prendre une offensive outrageante, de ses propres incapacités physiques mérite le jugement le plus sévère.

— Assurément. Mais ne pourrait-on objecter qu'en tout état de cause un coup d'épée ne prouve rien, sinon le courage des combattants ?

— Il fait taire les gens : c'est tout ce qu'on demande. Supposons que M. des Glayeuls me traite d'imbécile...

— Conjecture, monsieur, gratuite et téméraire.

— D'accord. Et à vrai dire, imbécile serait peut-être excessif. Toutefois je reconnais de fort bonne grâce vous être extrêmement inférieur en intellectualité. Vous le pensez également. Pourquoi gardez-vous cette appréciation en votre particulier ?

— Consentant, pour les besoins du débat, à l'admettre possible, je vous répondrai : parce que la courtoisie, en ce cas, m'en ferait le devoir.

— Nous y voilà. Ne vous semble-t-il point que l'aménité des rapports sociaux doit beaucoup au sentiment de sa responsabilité personnelle ? »

Le grain de provocation contenu dans le ton plus que dans les paroles fit long feu.

« Les Anglais sont gens remarquablement polis. Et chez eux, vous le savez, est rigoureusement proscrit le duel.

— Les Anglais sont Anglais... et nous sommes Français, Dieu merci ! »

L'aversion de M. de l'Espieu pour la perfide Albion se traduit toujours par des arguments d'une incontestable faiblesse. Devant le sourire de Jehan des Glayeuls il ajoute :

« Eux aussi d'ailleurs ont leurs querelles. Mais ils les vident à coup de poing ; nous, c'est à la pointe de l'épée. Vous, monsieur, qui méprisez la force, vous devriez préférer ce mode où il entre plus de savoir-faire que de muscles et moins de brutalité que d'élégance.

— Au point de vue esthétique, croyez que je lui rends hommage. »

Rien n'échauffe M. de l'Espieu plus que la froideur de son antagoniste.

« Mais je vous dirai autre chose. S'il me

plaît un jour d'être discourtois? Au temps de mes frasques, j'avais des raisons secrètes d'en vouloir découdre avec certain quidam. Nul grief à invoquer. Je lui ai fait une impertinence absolument dénuée de motif, ce qui lui donnait la posture favorable d'offensé. Il m'a administré une bonne estafilade. Mes nerfs se trouvant soulagés, je ne lui en ai plus voulu du tout. Cela a dénoué une situation qui serait devenue intolérable. Ne valait-il pas mieux en finir ainsi, honorablement?

— Vous êtes, monsieur, une fine lame... Vous jouez sur le velours. »

Intention notoirement désobligeante. Mme de Bélesbat a un peu chaud. Mais M. de l'Espieu demeure dans sa tranquillité :

« J'ignorais absolument l'escrime du sabre lorsque je me suis rencontré avec un officier autrichien. Et quoique ayant le choix des armes, je l'ai laissé se servir de celle de son pays, parce qu'il ne savait pas l'usage de la nôtre.

— C'était fort généreux.

— Ne devais-je point cette politesse, madame, à un hôte de la France? Le curieux de la chose, c'est que je l'ai blessé, tandis qu'à l'épée, où je suis en effet de quelque force, j'ai écopé plusieurs fois. Un homme au surplus doit manier toutes les armes. Qu'est-ce que la viri-

lité alors, si l'on n'est pas capable de se défendre et de défendre son prochain?

— Et au besoin de l'attaquer.

— Erreur, monsieur. Plus on est fort, moins on est agressif. Un galant homme, s'entend. Et qui fait le matamore ne le fait pas longtemps avant de trouver quelqu'un pour lui rabattre la crête. C'est tellement facile, au contraire, de jouer de la langue quand on est résolu à ne rien savoir des demandes d'explications auxquelles on s'expose, ou quand on possède pour s'en tirer les échappatoires que fournit l'esprit aiguisé de notre jeune génération intellectuelle. »

Le thermomètre est encore monté de quelques degrés. La dame du logis ne connaît que trop les coups de boutoir du vieil enfant terrible dont commence à se hérisser la moustache blanchissante de grand reître roux.

« J'ai ouï parler de certain projet pour la constitution d'un tribunal d'honneur qui réglerait les querelles. Avez-vous connaissance de cela, monsieur de l'Espieu?

— Oui, madame. Et mon sang n'a fait qu'un tour en voyant cette sottise signée de noms que je sais être ceux de gens de cœur. La veulerie et la cuistrerie ambiante gagnent sur tout; C'est la tache d'huile. Pauvre brave vieille France, un peu folle, mais d'une si belle crâ-

nerie... Ah! nos neveux verront une jolie société...

— Je vous l'ai pourtant entendu dire à vous-même : c'est un devoir d'empêcher de croiser le fer pour des niaiseries.

— C'est le devoir des témoins. Souvent j'ai été appelé à l'honneur d'assister des amis, et personne n'a apporté dans ces délicates fonctions de dispositions plus conciliantes. Quand c'était possible, j'y ai toujours réussi.

— Me permettrez-vous de vous demander si vos témoins, à vous, ont jamais été aussi heureux? »

M. de l'Espieu rougit légèrement sous son hâle de chasseur.

« C'est le tort que j'ai eu peut-être... et que j'aurai toujours. Je parle encore au futur, car tant que je pourrai tenir une épée, ou à son défaut un pistolet, c'est-à-dire toute ma vie, j'en ai l'espoir fervent, je serai prêt à répondre de mes actes et de mes paroles, comme à demander compte des paroles et des actes qui me concernent, moi ou ceux que je respecte et que j'aime... y compris Dieu et le drapeau. »

Imperceptiblement railleur, Jehan des Glayeuls s'incline.

« Je connais, monsieur, ce qu'a d'élégant pareille intransigeance...

— Vous vous trompez encore. Il n'est

homme, si brave, si fier soit-il, qui ne puisse consentir à exprimer le regret d'un mot jeté à la légère. Ce sont même, je crois, les plus fiers et les plus braves qui y consentent du meilleur cœur. Ayant le sang un peu chaud et étant beaucoup trop Saint-Jean-Bouche-d'Or, je me suis souvent mis en mauvais cas, et souvent j'ai fait des excuses, oui, monsieur. Seulement c'était de mon plein gré, non sur l'injonction ou même le conseil de tierces personnes.

— Ce rôle pacificateur alors que vous attribuez aux témoins?...

— Tout le monde n'est point aussi mauvaise tête que moi. Je ne désapprouve nullement ceux qui se montrent de meilleure composition et même je m'y emploie, ainsi que je viens d'avoir l'avantage de vous le dire. Mais des témoins, ce sont des amis qu'on a choisis et parmi ses plus chers. Pour quelques affaires au surplus qu'ils arrangent, il en est bien davantage qu'ils conduisent. Tandis qu'un tribunal d'honneur!... Un tribunal, mordieu!... Quatre pelés et un tondu que je ne connais pas et qui prétendraient m'imposer leur conception de l'honneur...

— Eux aussi seraient l'objet d'une sélection... des hommes éprouvés pour leur droiture, leur tact, leur honorabilité, leur courage...

— Ce serait, madame, Dieu le Père en personne, assisté de ses archanges... Pardon si je blasphème. Mais en mon cher pays de Vendée il est un beau dicton :

« Ma vie est au roi,
Mon cœur à ma dame,
Mon honneur à moi,
Dieu veuille mon âme. »

Oui, mon honneur est à moi... le plus personnel, le plus sacré des biens... De ce qui le touche, moi seul je suis juge. Supposons-le, votre tribunal — et cela est impossible — composé d'hommes jouissant d'un prestige incontesté, de cette autorité indiscutable que seul le sacerdoce peut conférer aux yeux des dévots. Supposons même cela. Irai-je, dans certaines affaires, leur en exposer les plus intimes détails? Leur livrerai-je les raisons profondes pour lesquelles telle parole, d'apparence insignifiante, m'a blessé au vif? Leur dévoilerai-je le secret de mes antipathies, de mes rancunes?... et tant de choses enfin qu'on ne doit pas dire, parce qu'une femme est en cause, pour ne parler que de cela?

— Absolument juste, monsieur : ce serait la violation de l'individualité. Mais une âme supérieure se hausse au-dessus de l'injure. Elle tire de soi le calme mépris rendant superflue la vio-

lence du geste. L'insulteur n'est-il pas mieux châtié par le dédain qui met en faillite la malignité de l'intention?

— Et qui ménage la précieuse peau de l'insulté. Mon âme est très inférieure, j'imagine, car je tiens une injure pour une gifle qui en appelle une autre. Ou alors il y a la conception des saints. Je la vénère, mais la leur laisse. Et encore!... Le curé de mon village, ancien aumônier militaire, intervenait un jour auprès d'un pochard qui battait sa femme. Il en reçoit un soufflet. Rouge comme une tomate, il fait demi-tour et s'offre à la récidive, en rappelant les paroles divines. Le drôle croit qu'on le nargue : il en allonge un second. Aussitôt il est empoigné par la ceinture de la culotte et flanqué, cul par-dessus tête, dans la fosse à purin : « Tire-toi de là, mon garçon », lui crie le curé. « Moi, je suis en règle avec Notre-Seigneur! » Ce n'est pas un saint, peut-être, mais c'est un brave homme. »

On rit. Mais M. de l'Espieu, qui commence à être agacé, murmure avec un regard de travers à l'adresse de l'esthète :

« Le dédain des injures, cela s'appelle d'un autre nom : celui de lâcheté. »

A quoi bon? Invariablement Jehan des Glayeuls demeure abstrait et impersonnel.

« Et qu'appelons-nous injure? Votre femme

donne un coup de canif au contrat. Est-il raccommodé par un trou à la peau?

— Si vous permettez, monsieur, à un simpliste de s'essayer dans votre partie, je vous répondrai par une autre question. Sentiment à part, quand il existe, qu'y a-t-il, en somme, dans le fait d'être cocu? Un ridicule, pas davantage. Sans doute Napoléon l'a été, et Henri IV. Mais pour nous autres, de moindre envergure, cela prête à rire. Quand le sang a coulé, personne n'en a plus envie. Et tenez, madame, voilà pour votre tribunal d'honneur. Lorsqu'on est atteint par ce désagrément, le prétexte ordinaire à rencontre est une discussion politique ou une altercation au jeu. Au lieu de cela, il faudrait qu'on aille fourrer dans son alcôve le nez de MM. les arbitres? Si j'en étais, moi, un mari qui viendrait me raconter ces choses-là, je lui défendrais bien de se battre... il n'aurait que ce qu'il mérite. Et ceci encore : Je suis avec ma femme, ma maîtresse, qui vous voudrez; un passant dit : « Quel paquet! » Me voyez-vous, non, mais me voyez-vous, et elle aussi, nous présenter devant vos fameux juges, pour qu'ils décident, sur l'examen de la pièce de conviction, si le propos est véridique, auquel cas je n'aurais pas droit à des excuses.

— Vous prendriez la peine de croiser le fer pour aussi basse sottise?

— Je marquerais ma canne en croix sur la figure du butor. A lui de le prendre comme il voudrait. »

Mme de Bélesbat estime qu'il est temps de lâcher un peu l'esthétisme. Puis elle nourrit un faible secret pour son bouillant ami.

« M. de l'Espieu a trouvé le bon moyen d'avoir toujours les femmes de son côté.

— Je tiens fort à leur estime en effet, car elles ont d'ordinaire du goût pour ceux qui font en braves gens. De mon temps du moins était-ce ainsi. Vous ai-je jamais conté comment le duc de Mendoza, qui n'était pas jeune, a rendu sa femme amoureuse?... Non?... Voici. C'était en mes années de sous-lieutenant. J'arrivais de Pontivy avec huit jours de permission. Au Café Anglais, le duc, tout nouvellement marié, se trouve dîner à quelques tables de la mienne. La duchesse est encore très décorative; mais il y a trente ans, c'était à monter sur sa chaise pour la voir passer. Moi, pas blasé, je la regardais avec des yeux comme des soucoupes. Le mari finit par s'approcher. « — Puis-je vous demander, monsieur, pourquoi vous dévisagez ma femme avec autant d'insistance? — Parbleu, monsieur, parce que je la trouve jolie. — Moi pareillement, monsieur. Seulement je ne la donne point en spectacle aux gens que je ne connais pas. — Pour

que vous n'en ignoriez plus longtemps, voici ma carte. — Permettez-moi de vous rendre la politesse. A notre prochain revoir. — J'espère, monsieur, avoir bientôt cet honneur. » Le lendemain, joli coup fourré : lui, l'avant-bras ; moi, la cuisse — c'était le tort du duc de tirer dans la ligne basse. Une petite saignée n'a jamais fait de mal à d'honnêtes gens. Nous sommes devenus les meilleurs amis du monde, et la duchesse n'a pas de plus respectueux féal que votre serviteur. »

Pour s'évader de tout, Jehan des Glayeuls possède un sourire semblant tomber du cintre, qui enveloppe sa retraite d'une ironie supérieure et déconcertante.

« Les femmes sont demeurées d'âme barbare : elles se plaisent aux coups d'estoc et se livrent volontiers au vainqueur. Vous avez su les mettre dans votre jeu ; cela vous donne toute cause gagnée. Permettez-moi, monsieur, de vous en féliciter très sincèrement.

— Vous êtes bien bon. » (Ceci dit de l'air de vouloir avaler tout cru le joli esthète et son impertinence.)

Et avec l'expression que devait avoir le Parthe se disposant à lancer sa flèche, M. de l'Espieu ajoute :

« Je me rappelle, à ce propos, certaine frasque de ma folle jeunesse...

— Racontez.

— Je ne sais trop, madame, si je puis... C'est un peu...

— Précisément.

— C'est que je ne suis pas sans en rougir aujourd'hui.

— Vous auriez, vous, à rougir de quelque chose? Cela m'étonne. Eh bien! confessez-vous.

— Ce sera par obéissance. »

Il souriait aussi, mais de goguenardise gauloise.

« Pour des motifs que vous apprécierez tout à l'heure, je vous tairai le véritable nom de celui que nous appellerons, si vous le voulez bien, M. de Candaule. Il était en ce temps un homme fort notoire pour ses travaux de sociologie, se faisant une spécialité d'humanitarisme et de paix universelle, avec désarmement, arbitrage international, toute la lyre enfin. Ces idées, depuis lors, ont fait des prosélytes parmi la jeunesse, et je le regrette pour elle; mais à cette époque, elles étaient l'apanage d'hommes graves, atteints de calvitie précoce et généralement plus ou moins mal bâtis. Celui-là se trouvait être l'époux d'une très jolie femme. Plutôt était-elle agréable de visage et bien atournée, mais valant surtout par le galbe — un de ces corps qu'on devine, à faire rêver un statuaire. C'est ce qui importe le plus. Aussi inspirait-

elle de très vifs désirs. Parfaitement honnête femme d'ailleurs, à quoi elle avait grand mérite, et même assez prude et haute à la main, dont enrageaient extrêmement les amis de la maison. On en voulait davantage à son seigneur et maître, car une éclatante beauté extérieure, chacun en peut au moins grignoter des yeux quelque chose, tandis que pressentir de merveilleux attraits dont un seul mortel connaît le secret intime, cela est irritant au dernier point.

« En outre de son beau marbre de femme, cet homme éminent était propriétaire d'un château où il recevait beaucoup. Aimant à parler, il lui fallait des victimes. Mme de Candaule savait faire en sorte qu'on ne s'y ennuyât point, hors l'incommodité d'avoir à supporter les conférences du mari sur sa marotte du jour. A un moment où je m'y trouvais, c'était un projet qu'il avait élaboré précisément pour l'abolition du duel. Cela rentrait dans son système général de l'univers transformé en une vaste Arcadie. Ces fabricants d'utopies songent à tout, sauf une petite chose de rien : la passion humaine qui, aussitôt leurs ballons rouges bien gonflés de théories, fait office d'épingles pour les crever. Le principe sur lequel M. de Candaule édifiait sa réforme des mœurs était la puissance suprême de la loi. Pour lui l'injure,

comme tout autre dol, ressortissait des tribunaux. Il avait été magistrat — c'était alors avouable — et toutes les hermines passées, présentes et futures s'incarnaient en sa pompeuse personne.

« Certain soir il nous avait particulièrement rasés, jusqu'à sa femme qui dissimulait mal quelque impatience. Un léger sourire surpris sur ces belles lèvres, à l'ordinaire plutôt froides, me fortifia dans l'idée qui m'était venue de nous venger tous et elle-même de ce cuistre. Quelques heures plus tard, dans l'ombre et le mystère du château ensommeillé, j'avais avec la camériste de Mme de Candaule un entretien dont je sortais allégé de vingt-cinq louis. Le lendemain je recevais la dépêche classique et le cocher qui m'avait conduit à la gare rapportait à mon hôte une lettre à peu près conçue en ces termes :

« Je vous avais, monsieur, promis hier de vous démontrer victorieusement, si vous vouliez me laisser vingt-quatre heures pour reprendre mes esprits ébranlés par votre éloquence, que certaines injures, toujours, échapperont à la compétence de la justice. C'est chose faite. J'ai l'honneur de vous informer que ce matin j'ai assisté au bain de Mme de Candaule. Si vous croyez que je me vante, veuillez explorer certain petit couloir de service soigneuse-

ment clos aux profanes. En montant sur un tabouret, car vous êtes de moins haute stature que moi, vous trouverez deux gros trous au vilebrequin faits pour l'écartement des yeux. Je serais en mesure de vous donner d'autres détails de nature à vous édifier mieux encore, mais je crois devoir m'en abstenir, dans un sentiment de délicatesse que vous apprécierez. Je suis chez moi, et j'y attends votre papier timbré, à moins que vous préfériez recourir à un mode différent de réparation, pour lequel je me tiens entièrement à vos ordres, dans les conditions toutes particulières dont me fait un devoir le sentiment profond de la gravité de mon tort et de la responsabilité que j'ai encourue. »

En n'en disant pas davantage il provoquait la question :

« Et alors ?

— Et alors, que vouliez-vous qu'il fît ? Une plainte en quoi ?... en violation de domicile, peut-être ?... et donner connaissance à tout Paris en joie du fait que sa femme n'avait plus rien de caché pour un autre homme que lui ?... Non, madame : il n'était pas encore à ce point sociologue. Quant au reste, loin de moi la pensée de lui attribuer une préoccupation de sécurité personnelle. Ne disais-je pas, noir sur blanc, mon dessein de tirer en l'air ? Mais ses

doctrines?... Se déjuger ainsi à la face du monde?... Si un mari a son honneur, un intellectuel a le sien. C'est en intellectuel qu'il me répondit, par une massive épître où, très doctement, il me démontrait la déshonnêteté de mon action. Ma conscience n'étant point sans reproche, c'est une des occasions, monsieur, où j'ai adressé des excuses que d'ailleurs on ne me demandait point.

— Et la dame? Elle a su l'aventure? »

La curiosité psychologique de Jehan des Glayeuls donnait à prévoir cette question aussi.

« Elle l'a sue.

— Oserai-je vous demander comment?

— Comme se savent les choses. Le hasard... peut-être y a-t-on un peu aidé.

— Et qu'a-t-elle fait?

— Elle a renvoyé sa femme de chambre.

— C'est tout?

— Encore que j'aie célé le nom, la discrétion me commande le silence.

— Cela nous en dit assez. »

Pensive, Mme de Bélesbat ajoute :

« C'était chanceux :

— Extrêmement. Aussi n'y comptais-je guère. Elle eût été en droit de prendre la chose pour une muflerie. Elle plus que toute autre, selon la logique de son caractère. Mystère de l'âme féminine que je livre, monsieur, à votre

subtile analyse. D'une part tout en elle devait provoquer une indignation légitime. Mais aussi elle avait la connaissance de sa divine beauté et un non moins légitime sentiment de l'iniquité grande que cette beauté fût échue en apanage à un époux fort indigne, voire incapable peut-être, d'exercer aussi précieuse prérogative... Je ne sais si je me fais bien comprendre...

— A merveille, monsieur. Cela revient à dire que chez la femme, dans tout conflit entre le tempérament et le caractère, entre l'instinct et l'acquis, c'est la nature qui l'emporte, parce que la femme est demeurée plus près que nous de la nature.

— Parlez pour vous, monsieur, car je sais nombre d'hommes qui en cela sont femme... Et je ne les en mésestime point. »

Le doux esthète ouvrait la bouche pour affirmer qu'il ne mésestime personne, mais les joueurs de tennis rentraient tumultueusement pour le thé, et on ne discuta point plus avant ce jour-là.

IX

Germaine se mit à rire dans la mousse du champagne où elle trempait ses lèvres.

« Ce rire, dit quelqu'un, est méphistophélique.

— N'exagérons rien. Je pense à une histoire.

— *Hear! hear!...*

— Si vous croyez que je vais vous la raconter...

— Bien sûr que vous allez la raconter.

— Jamais de la vie.

— Oh! bien non, alors! Il ne fallait pas nous faire venir l'eau à la bouche. Ça, c'est rosse.

— Vous ne sortirez pas d'ici que nous ne sachions tout.

— On n'y est pas mal.

— Savez-vous ce que nous allons penser? Que vous vous payez nos têtes et qu'il n'y a pas d'histoire du tout.

— Oui, oui : on connait le truc.

— Et le vôtre donc, je ne le connais pas peut-être. Vous voulez me prendre par l'ironie et le défi. Quelque sotte...

— Mais non : nous vous implorons, au contraire.

— Pour ne pas vouloir la dire, elle est donc tellement?...

— Elle ne l'est pas du tout. Seulement un peu personnelle.

— Nous n'en voulons que davantage la savoir.

— Le troisième coup après minuit est sonné. A ces heures-ci, il n'y a plus de secrets.

— Ni de pudeur.

— Surtout quand on sort du bal de l'Opéra.

— Germaine, un bon mouvement!

— Ma chérie, soyez gentille!

— Assez, assez... ma tête éclate. C'est bon : je marche.

— Et nous n'allons pas nous ennuyer.

— Savoir. Ne vous montez pas le bourrichon. A force d'en parler, cela ne vaudra plus la peine d'être dit. »

Ces propos s'échangeaient en un salon de grand cabaret de nuit, aux heures et dans les circonstances précitées. Le sexe qu'on dit faible représenté par la jolie Renée de la Linotière, dûment accompagnée de son époux ; la petite baronne Bob, avec son frère, protecteur indulgent pendant que son mari est au Canada, en voyage d'intérêts, sans qu'elle prenne le veuvage au tragique ; enfin Germaine des Tilleroyes, l'émancipée qu'on connaît, laquelle se chaperonne elle-même, au profond scandale des gens graves. Pour oser une foule de choses fort hardies, elle s'appuie sur ce raisonnement singulier autant que logique : ne devant rien à personne, elle a licence d'agir à sa fantaisie, étant d'ailleurs d'âge et de tête à se conduire, et fît-elle des bêtises, nul n'a le droit de les lui reprocher sinon elle-même. Que si donc, dit-elle, les populations me blâment, c'est se mêler de ce qui ne les regarde pas. Et puis zut !...

On se cale pour écouter. Elle s'accoude de biais sur la table, attitude qui fait émerger du corsage de liberty mauve agonisant de très jolies épaules de fausse maigre. Hors qu'elle est blonde, avec sa bouche blagueuse et ses yeux phosphorescents de jeune chat joyeux, aux profondeurs philosophiques, Germaine n'a pas de beauté, mais le subtil attrait que donnent la race, l'esprit et le diable au corps — un corps

deviné charmant et charmeur, ce qui est bien autre chose qu'un visage.

« Je ne me rappelle seulement plus pourquoi j'ai ri... Ah! oui. Quelqu'un avait émis cette pensée... Qui donc était-ce?... Peu importe, puisque c'est une bêtise... Cette pensée donc qu'un homme tient à être, ou du moins à s'imaginer qu'il est le premier à avoir une femme.

— Exception faite pour le mari, quand il y a lieu.

— Naturellement : le mari est un élément négligeable. »

La Linotière proteste. On le conspue. Il rentre dans sa coquille.

« Eh bien! je me permets de croire que cette assertion hasardeuse n'est qu'une invention des moralistes pour mettre un atout dans le jeu de la vertu, qui en a si peu, la pauvre.

— Oh! la vertu, c'est une manière de parler, puisqu'en fin de compte il s'agit toujours de...

— Vertu relative : la vertu des moralistes de salon, pour qui, par exemple, on reste honnête femme quand on n'a qu'un amant. Ou bien encore de qui les cheveux se dressent à la pensée que moi, libre et maîtresse de ma personne, j'en disposerais en faveur de Pierre ou de Paul...

— Heureux Paul, heureux Pierre!...

— Pas d'observations, s. v. p... tandis qu'ils donnent leur bénédiction aux bons petits adultères normaux dont le monde est pavé. Ce sont des immoralistes honteux, qui n'ont le courage de leur opinion ni dans un sens ni dans l'autre. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : on est vertueuse ou on ne l'est pas. Et quand on ne l'est pas, quel mérite supérieur cela confère-t-il de débuter dans la carrière? Cela flatte la vanité d'un homme qu'on se « perde » pour lui?... Quel bête de mot!...

— Oui, car c'est le jeu de qui perd gagne.

— Il y a de ça... Mais d'autre part, si notre vainqueur est amené à se dire : « Pourquoi donc est-ce que je la voudrais, puisque aucun autre n'en a voulu? »

— Ne peut-il supposer qu'elle a fait de belles résistances?

— Tous les hommes de guerre vous le diront : il n'est de place inexpugnable. Et si on n'a jamais capitulé, qui sait si ce ne serait point parce qu'on n'a jamais été assiégée? Ou bien peut-être était-ce par de si médiocres troupes, que réussir là où elles ont échoué n'a rien de bien reluisant.

— Puissamment observé. Mais l'histoire?

— J'y arrive. Oyez seulement ces paroles si profondes de mon cher vieil ami Hector Lamoussaye, qui la savait dans les coins. « Ma

chère enfant », me disait-il, « soyez sage ou non, selon comme cela vous chante. Mais si vous voulez faire vos frais, gardez-vous bien de le paraître. »

— Il est positif que cela n'encourage pas.

— Évidemment. Avec leurs airs fracasse, les hommes sont très timides.

— Puis il y a l'expérience d'une femme qui est appréciable.

— Savez-vous, dit Quévy, quel est le fin du fin ? Qu'elle soit extrêmement documentée théoriquement, et, pratiquement, aussi peu que possible.

— Ça, c'est du vice.

— Possible... Définissez le vice. Mais annexez-vous une femme de ce modèle et vous ne vous ennuierez pas.

— On dirait que vous y avez passé, mon cher.

— Peut-être ! »

On regarde Quévy, on regarde Germaine. On veut toujours voir des choses où il n'y en a pas, à moins qu'il y en ait.

Germaine, *calme.* — Ah ! pourquoi celui-là m'a-t-il interrompue ? Je ne dirai plus rien.

Chœur. — A la porte, Quévy !

Voix diverses. — Est-ce qu'on lui demande ses confidences ?... Tu n'as pas la parole... Allez vous coucher... Germaine !... Ma

chérie!... Vous n'allez pas vous échapper par la tangente...

Chœur :

> C'est l'histoire, l'histoire, l'histoire,
> C'est l'histoire qu'il nous faut.

Imitation de M. Paul Deschanel. — Un peu de silence, Messieurs, je vous en prie. Écoutez l'orateur.

On se recale. Germaine change de coude.

« Voici. *(Un rien de champagne pour s'éclaircir la voix.)* Je pourrais vous le faire à l'histoire arrivée à une de mes amies...

— Oh! non : cela ne prend plus.

— ... Aussi je ne le fais pas. Vous vous rappelez Aymar Maubrac?

— Un de vos amoureux.

— Pas du tout : mon cousin.

— Vaguement.

— Enfin, un camarade. Pas un cheveu de sa tête n'avait jamais eu l'idée de me faire la cour. Il me contait ses petites affaires, les boiteries de ses chevaux, les rosseries de ses maîtresses. Ceux de vous qui l'ont connu savent quel singulier caractère c'était. Avec ses airs casseurs et infatués, jamais content de lui, par suite toujours mécontent des autres, de la vie surtout. La main pleine de belles cartes qu'il gaspillait. Un jour il me dit : « J'en ai assez.

Paris me pèse cent mille kilos sur les épaules. Tout ce qu'on y fait pour s'amuser me semble sinistre. » A quoi je réponds, prenant avec lui, pour les besoins de la prosodie, une familiarité inaccoutumée :

Ton arc, tes javelots, ton char, tout t'importune.

Il continue : « Avec cela on me recommande pour mes bronches un climat chaud. Je pense à l'Égypte. — Excellente idée ! — Oui, mais pas pour recommencer au Caire la bête d'existence de cheval de manège mondain. J'y veux faire quelque chose. — Vous êtes donc bon à quelque chose? — C'est ce que je vais voir. Vous ai-je jamais parlé d'un de mes anciens camarades de régiment, un garçon très fort, qui s'occupe d'hydraulique? Il a inventé un système épatant pour l'irrigation de la vallée du Nil par la régularisation des crues au moyen de biefs et de roubines. Sables fertilisés, coton, céréales... vous voyez cela d'ici. Un sac énorme à faire. Mais lui, en dehors de sa mécanique, il n'est pas d'attaque. Moi, je ne manque pas de toupet : j'ai idée que je me débrouillerai. J'y mets des fonds et je vais m'y atteler consciencieusement. La première chose, c'est d'obtenir un firman du khédive et la bienveillance de l'Angleterre. Vous connaissez, je crois, Sir Fulke Colville? — Beaucoup. — Il

peut tout en Égypte. La question c'est d'avoir une recommandation de derrière les fagots. — Vous ne pouviez mieux vous adresser, mon cher : Sir Fulke n'a rien à me refuser. »

C'était me vanter un peu. Je l'avais rencontré à Londres, la saison précédente. J'aime extrêmement ce type de l'Anglais superlativement chic, très blond, très beau, très fort, un grand air ennuyé, dédaigneux, insolent. A l'œil c'est nonchalant, c'est froid, et au moment où on s'y attend le moins cela vous a des allonges de fauve. De l'esprit, pas excès de moralité, cette large culture de qui n'a pas été un fort en thème, mais a fait le tour du monde, parle quatre ou cinq langues, fréquente dans toutes les cours d'Europe. Enfin, un homme!... Que Sir Fulke m'eût remarquée, distinguée, c'était positif. Et nous avions eu un de ces aimables flirts un peu vifs, dans lesquels une femme qui sait le train de la vie ne voit rien de plus que ce qui est. S'imaginer que tous les hommes qui vous rendent de semblables soins sont épris de vous, ce serait se croire Ninon, Cléopâtre, Aphrodite en sa seule chétive personne. C'est idiot. On s'amuse un moment : un point, c'est tout.

Néanmoins il m'avait fait ses offres de service en Égypte, et, de la part d'un Anglais, c'est de l'or en barre, cela. Je savais pouvoir m'en pré-

valoir à l'occasion. De là à n'avoir rien à me refuser, il y avait de la marge. Mais le mot m'était échappé. Pas d'autre intention que de faire un peu ma fameuse au simple point de vue de mon influence sociale. Dieu sait que, pour le reste, mon cœur était pur comme au jour où je suis née. Et cependant — cela m'est revenu depuis — Maubrac m'avait regardée d'une façon bizarre : un éclair, un rien, quelque chose d'étonné, d'aguiché, de rêveur. Sur le moment je n'y avais fait nulle attention. Prenant incontinent ma bonne plume de Tolède, j'écris au Caire. Les bagatelles de la porte, l'exposé des faits et enfin — *in cauda venenum* — ces mots : « Aymar Maubrac est le meilleur de mes amis. L'obliger sera me servir moi-même, et de tout ce que vous ferez pour lui, mon cher Sir Fulke, je vous saurai un gré infini. »

Quand on veut recommander quelqu'un à fond, il y faut bien mettre toutes les herbes de la Saint-Jean.

L'épître expédiée, je n'y pensais plus, sinon pour, au bout d'une quinzaine, me dire, en l'air : « Tiens ! il ne donne pas signe de vie. Bien sûr il est à l'autre bout du monde. Ces Anglais ont le tracassin. On leur envoie une invitation à dîner : ils répondent des rives du Zambèze ou du fleuve Amour. »

Il n'était pas loin, car un jour un petit

bleu m'arrive, daté tout bonnement de l'hôtel Ritz.

« Je partais pour Paris et c'est pourquoi je ne vous avais pas écrit, les réponses verbales étant les meilleures. Voulez-vous me faire l'honneur de dîner avec moi ce soir? Si oui, je passerais vous prendre vers huit heures. Je vous baise les mains. — Colville. »

J'avais quelque chose d'ennuyeux à faire. Je n'hésite pas à poser le lapin libérateur, et à l'heure dite je roulais dans un coupé de cercle, aux côtés du beau Sir Fulke. Et que le beau Sir Fulke fût notablement allumé par votre servante, cela ne faisait pas de doute. Ainsi fut-ce pendant le dîner, et aux Variétés ou bien aux Nouveautés, où nous continuâmes la soirée. A quoi se devinent ces choses? Qu'est-ce qui différenciait son attitude de celle, déjà fort empressée, qu'il avait prise avec moi à Londres? On ne sait... Tout et rien. Cela ne se traduit point par des gestes sous-off... Les propos sont identiques, moins hardis même, peut-être... C'est indéfinissable, insaisissable, et pourtant aussi sûr que si c'était écrit noir sur blanc. Et c'est amusant, oh! si amusant... Je suis perverse, à ce qu'on prétend.

Une marque certaine de cette perversité est d'avoir toujours faim sur le coup de minuit. Et avec l'infernal vacarme qu'en bas font ces

odieux tziganes, force était bien de nous isoler en haut, car nous avïons à parler affaires. Jusqu'alors en effet, pour tout dire, je ne m'étais guère occupée de Maubrac. Il y a temps pour tout. Tel était le sentiment de Sir Fulke. Seulement nous ne nous accordions point sur ce à quoi il était opportun de consacrer l'heure présente. Tandis que moi, faible femme, j'étais toute à la régularisation des eaux du Nil, biefs, roubines, irrigation, fertilisation, ce ministre plénipotentiaire penchait vers des choses plutôt déréglées. J'abrège... *(Chœur de protestations véhémentes.)* Pardon, mes chers amis : c'est une anecdote philosophique que je vous narre. Certains détails seraient donc tout à fait déplacés, et non moins oiseux d'ailleurs, car tous et toutes vous êtes parfaitement documentés sur la matière.

— C'est toujours récréatif.

— Sans doute, mais je ne me propose pas de vous récréer : mon but est de vous instruire. Je vous prie simplement de ne pas oublier que nous étions entre gens d'excellente compagnie : aussi cela s'est-il passé le plus galamment du monde... je dirais le plus correctement si ce mot ne détonnait vraiment avec la chose. Chacun de nous a fait son devoir et une promesse de récidiver la petite fête a clos l'incident. »

Le lendemain matin, petit bleu à l'autre.

« Ça marche. Passez au rapport à l'heure du thé. »

Il s'amène. Mais ce n'était plus mon Maubrac habituel — lequel, à la vérité, avait fort changé en ces derniers temps. Je parle régularisation... firman... bienveillance... Lui, distrait, nerveux, agité comme chat sur braise, était visiblement ailleurs. Dès qu'un homme devient désagréable avec une femme, c'est qu'il en est amoureux. Cela ne rate pas : il me déclare sa flamme avec une extrême vivacité d'expression. Lui aussi !... Ce rapprochement me fait rire. Le voilà furieux, ce qui lui donne, ma foi, une véritable éloquence. Certes, je n'ai pas à me plaindre d'être négligée, mais jamais je ne m'étais vue à pareille fête deux fois en vingt-quatre heures. Et vous savez, c'est quelqu'un aussi, Aymar Maubrac. Pas blond, lui, et même brun, mais un type pas ordinaire dans son genre. Joli choix pour une femme toute seule, et qui n'a pas de prétentions. J'abrège encore... Parfaitement : hors quelques variantes tenant à la différence des personnalités, cela ferait double emploi.

— Mais puisque vous n'avez rien dit pour l'autre.

— Parce que c'était la même chose que pour celui-ci. Et nous nous sommes également arrangés à l'amiable. Ceci au surplus n'est qu'un

point accessoire. Le zeste de l'aventure est que ces deux hommes ont pris feu presto subito pour une femme à qui ils n'avaient jamais songé, le jour où chacun a eu des raisons de croire qu'il marchait sur les brisées de l'autre.

— C'est ce que vous vous faites tout le temps entre vous, mesdames. *(Protestations vives et animées de Renée et de Bob.)*

Germaine, *supérieure.* — Certaines d'entre nous le font, il est vrai. Mais ce n'est pas là un sentiment masculin. Ce qui vous pousse, vous, c'est le prestige que nous confèrent des conquêtes préalables. A l'inverse de ce que je disais tout à l'heure, les hommes pensent : « Tiens, tiens ! mais pourquoi pas moi, alors ? » Dans une assemblée se trouve une femme absolument quelconque, que personne ne remarque. Jetez négligemment en l'air : « Vous savez, Mme X... ? Parfaitement. » Vous voilà tous aguichés et nous toutes intéressées. C'est infaillible.

— Et c'est logique, en somme.

— Absolument logique. Une belle chose, la vertu... mais pour son usage personnel, si on en a le goût. Comme plume au chapeau, cela ne vaut pas un fifrelin. Bien pire : les femmes vertueuses, au fond, nous nous fichons un peu d'elles. C'est un tort, je l'avoue en toute contrition. *(Agitation du côté de Renée de la Linotière.)* Cela, ma chère, ne s'adresse pas à vous. Vous faites

état d'aimer d'amour votre époux ici présent : donc vous n'êtes pas une femme vertueuse, mais une honnête femme, ce qui est tout autre chose. »

On attend les réclamations de la petite baronne Bob. On attend en vain. Germaine continue.

« Aussi, pour ma part, je suis ce que je suis, et moi seule le sais. Que le prochain s'imagine ce qui lui plaira le mieux. Tout ce que je vous dirai, c'est que les hypothèses d'Aymar Maubrac et de Sir Fulke Colville ne m'ont nullement offensée, au contraire, et m'ont amusée extrêmement. Voilà.

— Pardon pour l'indiscrétion grande, fit Quévy. Mais n'y a-t-il pas une suite à votre histoire?

— Si fait. Maubrac a eu son firman, et il régularise les crues du Nil.

— Ne faites donc pas l'enfant. Puisque nous parlons philosophie, je précise ma question en langage abstrait : ce double courant né d'apparences combinées, n'a-t-il point exercé sur vous peut-être une action réflexe?

GERMAINE, *sereine*. — On est tellement pris à Paris... Et quinze jours après Aymar partait pour l'Égypte, d'où il n'est pas revenu depuis dix-huit mois.

— Mais l'autre?

— Son congé était très bref et ses hautes fonctions ne lui permettent pas de se déplacer facilement. »

L'affirmation semblait moins nette.

« En effet, remarqua une voix, il est très dangereux de faire joujou avec les armes à feu. »

Germaine ne répondit rien, et un sourire lointain passa sur ses lèvres, tandis qu'elle regardait distraitement pétiller la mousse du Moët dans la coupe qu'on venait de remplir.

Et, la regardant, elle, Quévy demeura rêveur.

X

« Bref, mon cher enfant, puisque tu es décidé à te marier, tu ne saurais trouver mieux.

— Pardon, marraine, ce n'est pas moi qui suis décidé, mais vous qui en avez décidé.

— Voudrais-tu te faire chartreux? Et puisque tu te dis las de la vie de garçon...

— De la vie, non, mais des amours de garçon. La grue, bête à pleurer ou ignoble à écœurer, quand ce n'est pas les deux à la fois. La grande femme de théâtre, ruineuse et vous donnant de la rosserie pour votre argent. Le demi-castor, perfide rongeur qui sournoisement vous acoquine au funeste collage hors de votre monde. La grisette, vulgaire et sentimentale. La femme mariée, précaire, complexe et périlleuse. Un jour vient en effet où on songe à

prendre le grand parti. Vous abusez lâchement de ce moment de faiblesse... je me laisse faire.

— L'essentiel est que ce soit bien fait. Et je t'ai trouvé la pie au nid.

— Un peu jeune.

— Dix-neuf ans, donc douze de différence. Rien d'excessif.

— Je ne parle pas de sa jeunesse relative, mais absolue. Ce n'est pas encore pour moi le temps du fruit vert.

— Elle est très femme déjà. Avec votre tennis, votre bicyclette, il n'y a plus de pensionnaires. Une saison de monde derrière elle, le nécessaire pour déniaiser. Pas encore de personnalité assise, c'est évident. Tu n'en auras que plus de facilité à la façonner selon tes goûts.

— J'aime tellement mieux l'ouvrage tout fait.

— Propos de célibataire. Marié, tu changeras d'avis.

— Oui : le sacrement donne de l'esprit aux filles, mais nous rend plutôt bêtes.

— Luce est jolie.

— Très jolie. Brune, et je n'ai jamais aimé que les blondes. Mais puisque je me réforme à fond... Seulement, marraine, ce mérite, d'ailleurs extrêmement appréciable, l'observation m'a montré que c'est celui qui sert le moins à fixer un mari.

— Elle en a d'autres.

— Parbleu ! Bien élevée, musicienne, l'anglais, l'aquarelle... ses brevets peut-être ?

— Ne me prête pas de sottises. Pas plus que toi je ne me soucie des arts prétendus d'agrément ni des diplômes de bas-bleu. Mais quand tu connaîtras mieux cette jeune fille, tu trouveras en elle de l'esprit naturel, de l'égalité d'humeur, des penchants honnêtes, des qualités aimables. A son âge, que demander de plus ? C'est à la vie ensuite de dégager le caractère. Si le mari sait se faire aimer, il y contribue puissamment. Les femmes t'ont fort à gré, Maurice ; ce serait bien le diable si tu n'allais pas faire tes frais avec cette enfant.

— Cela ne m'humilierait aucunement. Le succès n'est flatteur qu'auprès de celles qui ont des points de comparaison. Que ma bobine ne déplaise pas à Mlle de Marsillane, c'est probable... je ne suis pas mal fichu. Mais pour le reste, est-ce qu'elle s'y connaît ?

— C'est un besoin que tu as de chipoter sur les choses. N'empêche que si Luce te balançait, tu serais parfaitement vexé. Du côté positif, cinq cent mille francs bien authentiques, en valeurs de père de famille. Malgré qu'aujourd'hui on se gargarise de millions, cela ne se remue pas à la pelle.

— Je ne suis pas vénal.

— Je t'en loue, mais il faut vivre. Avec ce que tu as ce sera raisonnable. Quant à ce que j'appellerai non de cet abominable mot « les espérances », mais l'avenir, il est confortable, et bien qu'assez lointain selon le cours normal des lois de la nature, c'est la tranquillité au sujet des enfants.

— Vous pensez à tout, marraine. Moi je ne me préoccupais pas des petits Lareynie futurs.

— C'est un tort, car il en faudra, ou je te déshérite. Honorabilité de la famille irréprochable, bonnes alliances... La seule paille — il en faut toujours une — c'est la mésintelligence des parents. Mais, en somme, simple séparation à l'amiable. Mme de Marsillane a été un peu... inconséquente.

— Ce doit être la faute de son mari.

— Possible. Quoi qu'il en soit, pas de scandale, nul mauvais exemple pour la fille...

— Oh ! quand elles sont destinées à gambader dans les plates-bandes, l'envie leur en vient bien toute seule.

— Sans doute Luce a dû faire ses réflexions à ce sujet. Mais une fille bien élevée ne tire de pareille situation nulle conclusion scabreuse. L'hiver, pour des raisons de climat, la mère habite Rome, où elle a des attaches...

— De famille ?

— De famille... un peu vagues. Elle les a ou les a eues... Enfin elle y reste. Lui est retenu à Paris par la Cour des Comptes. L'été, mère et fille se retrouvent chez une tante. Luce d'ailleurs n'a quitté le couvent que depuis un an. Elle constate, sans juger ni préjuger.

— Ne vous fatiguez pas, marraine : on sait votre haute sagesse et on vous en croit sur parole. Quand dois-je m'éprendre?

— Elle arrive samedi avec son père. Toi tu es ici pour chasser. Deux ou trois seigneurs et dames de moindre importance iront et viendront : le persil autour du brochet. Les familiarités de la vie de château sont propices à l'éclosion du sentiment. Tu plais, cela va de soi. Bien entendu, tu es agréé en principe...

— Ah! diable...

— Mais non, non : Luce ne sait rien.

— Avec ça! Les filles ne sont pas si sottes. Marraine, j'aurai l'air d'un simple serin.

— Cela m'étonnerait.

— Pas de flatteries pour m'amadouer. Je suis un impulsif, moi, et une mise en scène réglée d'avance, cela va me gêner aux entournures.

— Il s'agit du bon motif, Maurice, mets-toi donc cela dans la cervelle. Cette conjonction serait-elle possible sans une entente préalable?

— Que tout cela est donc compliqué et de

nature à couper bras et jambes à ce polisson d'amour !

— Monsieur mon filleul, l'amour tout court est une chose, et une autre est l'amour à usage matrimonial. Celui-ci précisément ne doit pas être si polisson.

— Alors, la suite des rites ?

— Tu rends des soins à Luce, tu l'aimes. Tu me fais part de l'état de ton cœur, en me priant d'adresser au père ta demande en règle. Il te l'accorde avec empressement. Ta période de cour officielle commence, poursuivie concurremment avec les préparatifs matériels et les formalités légales : l'affaire d'un mois. Dans l'intervalle on est revenu à Paris, et un joli matin d'aussitôt après Pâques, les cloches de Saint-Pierre-de-Chaillot carillonnent votre épithalame.

— Vous m'assurez que c'est la marche réglée par les us ?

— Absolument. Tu y as des objections ?

— Aucune. Le programme me semble plutôt aimable.

— Donc c'est dit, traître qui s'en dédit. Et dans six mois tu me remercieras.

— Il serait plus sûr d'attendre six ans, marraine. »

Maurice Lareynie est un gentil garçon à qui

la vie joyeuse n'a donné qu'un scepticisme de surface. Au fond c'est un emballé, demeuré amoureux de l'amour comme on l'est à vingt ans. De naturel fantaisiste, si sa flamme volontiers change d'objet, ce n'est point libertinage, mais course à l'idéal. Beau mérite que la constance, dès qu'on a trouvé pour son cœur un placement de tout repos. Maurice affirme l'avoir consciencieusement cherché, mais jusqu'à présent en vain. Sa marraine, qui lui tient lieu de mère, enragée marieuse et réputée pour y réussir à miracle, prétend que, hors exception rare, cela se trouve uniquement en de justes noces bien comprises. Où on est attaché, dit-elle, force est bien qu'on broute ; et si l'herbage est bon, le désir ne vient plus d'en essayer d'un autre. Que si, au pire, on tire un peu sur sa longe pour tondre le pré voisin de la largeur de sa langue, ce n'est pas grand dommage. On n'en revient qu'avec plus de plaisir à son ordinaire. Tout est là. Une femme sensée ne saurait demander davantage à un galant homme, ni un homme sage au mariage le mieux assorti. La marraine de Maurice est un esprit profondément opportuniste.

Son filleul s'était laissé persuader.

Le père et la fille arrivèrent. Maurice connaissait un peu M. de Marsillane et tenait que le pesant ennui se dégageant de la décorative et

solennelle personne du conseiller-maître justifiait amplement les inconséquences de sa femme, laquelle, d'ailleurs, il n'avait jamais rencontrée.

Quant à Luce, deux ou trois fois aperçue, elle lui avait laissé une impression plutôt agréable, quoique imprécise, car il ne prêtait pas grande attention aux jeunes filles. Présentement la tâche lui incombait, nullement pénible, de se mieux documenter.

Jolie, cela sautait aux yeux, sans discussion possible : un type pur et frais, même un peu froid, mais la marraine affirmait — et le bon sens de Maurice confirmait — que chez une fille à marier, cet excès est au regard de son futur époux infiniment préférable à l'autre. Ce sera affaire à lui de faire jaillir du marbre la flamme latente dont ainsi seul aura-t-il connu la chaleur. Les grands yeux bleus s'accordant avec les fins cheveux aile de corbeau constituaient un agrément qui d'abord consola Maurice d'être infidèle aux blondes. Sa critique toutefois n'en fut pas abolie. A considérer Mlle de Marsillane auprès de l'auteur de ses jours, d'ailleurs fort bel homme, la ressemblance donnait à craindre pour l'époque définitive un épaissement du corps actuellement menu dans sa formation incomplète. Maurice subordonne l'agrément des traits à celui des formes. Son

œil curieux se plaît à ces investigations équivalant à un déshabillage, lesquelles, sans la manière de s'y prendre, appellent la gifle, mais avec la manière, témoignent d'une hardiesse dont sont fort éloignées de prendre ombrage celles qui se savent sûres de leur fait. Maurice a la manière.

Avant tout autre attrait, ce véritable voluptueux est sensible à celui de la femme bien faite, d'autant plus vif qu'il ne s'allie point à une beauté éclatante fixant le regard et le détournant de l'objet essentiel — attrait subtil du trésor caché, qui est en somme le trésor même. Or l'examen qu'il fit de Mlle de Marsillane, favorisé par les modes révélatrices et par la sincérité de la jupe de cycliste, lui donna la conception d'un corps destiné à devenir d'autant plus massif qu'il était plus grêle de par son âge. Cela ne lui agréait guère.

Luce avait de la grâce, la grâce acquise d'une jeune personne qui a subi un bon dressage et qui se meut sans timidité. Mais ce n'est point là cette grâce née, faite de l'eurythmie des lignes, de l'exacte proportion des parties, de leur jeu naturellement libre. Et dans son activité de *sportsgirl* un peu même de la raideur britannique.

Au premier dîner où, dans une juste mesure virginale, elle montra bras, épaules et un peu

davantage, Maurice se trouva en présence d'une véritable peau de brune, mate et dépourvue de lumière, au grain non rude, mais insuffisamment poli, et plus ombragée qu'il ne l'avait pour agréable.

Honnêtement, Maurice prit un scrupule de s'attacher ainsi à ces extériorités qui, dans le mariage, n'ont droit qu'au second plan. Et il s'appliqua dans un sens plus sérieux à l'étude de la future mère des petits Lareynie. Ce fut vite fait et satisfaisant en somme. L'humeur enjouée, l'esprit orné suffisamment, pas de prétentions intellectuelles ni de pose sentimentale, nul indice de sensiblerie maternelle ou humanitaire, point encombrante à la façon américaine non plus que figée dans le genre ingénu, un sens pratique très développé et très sûr, un stock limité mais solide d'idées générales conformes à la discipline morale et sociale de son milieu.

« Eh bien, Maurice, ça va?

— Comme ça, marraine. Je ne peux pas dire que je suis parti, parti...

— Tu n'en arriveras que plus sûrement. N'est-ce pas qu'elle est charmante?

— Charmante?... Un bien grand mot dont on fait un fâcheux abus. Aimable me semble un qualificatif plus adéquat.

— Enfin, tu n'as rien contre elle?

— Pas assez peut-être. Aucune saillie... on ne sait où s'accrocher.

— Quand tu seras en ménage, tu m'en diras des nouvelles, d'une nature unie. Cela épargne les accrocs, précisément. A propos, Mme de Marsillane arrive demain. C'est même pourquoi son mari est parti hier. Il reviendra au moment psychologique, mais ni l'un ni l'autre ne sont jaloux de demeurer sous le même toit plus que le strict nécessaire. Cependant il fallait bien qu'avant la démarche décisive elle fît connaissance avec son gendre éventuel... Remarque que je ne dis pas encore son futur gendre.

— Hélas ! soupira Maurice, cela se ressemble beaucoup.

La marraine et Luce allèrent chercher Mme de Marsillane à la gare. Maurice s'était abstenu : à cause des autres invités c'eût été trop significatif. Et c'est seulement quand on se réunit au salon cinq minutes avant le dîner qu'il baisa la main de sa belle-mère en expectative.

Placé à table entre la mère et la fille, il ne s'occupa que de la mère. C'était correct, quoique toutefois un peu trop exclusif. Toute la soirée il fit pareillement. Chacun le remarqua, excepté lui : il n'avait plus très bien conscience de soi-même. Seulement quand il fut rentré dans sa chambre il retrouva ses esprits, pour constater qu'il avait perdu la tête.

Mme de Marsillane était donc d'une si foudroyante beauté? Nullement. A la détailler, il trouvait la bouche trop forte, le menton trop carré, le front trop haut, le nez sans style. Mais qu'importaient ces vétilles? Elle n'était pas charmante, elle : elle avait le charme, ce qui est bien autre chose — le charme, ce rameau enchanté cueilli à la lune sous les ailes des fées, le charme, philtre divin, tout-puissant vénéfice qui verse à longs traits l'incoercible amour.

Blonde, une blonde toute embue d'or : or dans les cheveux, or dans la chair — chair pétrie de lumière — or dans les yeux aussi, des yeux d'un gris verdissant, tout chatoyant de paillettes, yeux mobiles et profonds comme l'eau de la mer, étincelants dans l'animation et ardents dans le rêve, de ces yeux qui changent de couleur à chaque mouvement de l'âme, à chaque vibration du cœur, à chaque émotion des sens.

Et la ligne donc, la ligne... La voilà, la proportion, la voilà, l'eurythmie, la voilà, la grâce souple et fine, la grâce des félins s'appuyant sur la force, force enveloppée d'abandon, l'acier dans le velours... En son délire Maurice faisait de la littérature.

Et la voix, grave, vibrante sans éclat, chaude et douce comme une caresse... Et le sourire aussi, le sourire subtil et léger, tout rempli de

choses, irritant un peu dans son mystère, car il sembait toujours aller à quelque chose de lointain ou à quelqu'un d'absent...

Une femme qui a le sourire, qui a la voix, qui a la ligne, qui a la chair, c'est la femme, c'est l'être de charme et de volupté, c'est la source du désir, c'est le vase d'élection de l'amour. Maurice en était ivre, tout chaviré comme s'il eût été la tête en bas, les pieds en l'air.

Une réflexion soudain lui vint à l'esprit.

« Oui, elle a la chair, la ligne, la voix, le sourire, elle a le charme, elle a tout cela... mais elle a aussi sa fille, une fille bonne à marier, tellement que j'étais, moi, à la veille d'en devenir le mari. »

Mais cette remarque passa sans retenir son attention, et ne fit qu'amener celle-ci :

« D'ailleurs je n'épouse plus la fille puisque je suis amoureux de la mère. »

Toute la nuit, qui heureusement n'était pas froide, et au surplus les yeux de Mme de Marsillane lui tenaient chaud, Maurice se livra par le parc à un énergique footing. A l'aube crevant il rentra abruti de cigarettes, se mit au lit et dormit jusqu'au déjeuner. Son intention bien arrêtée était de se faire incontinent envoyer le télégramme classique, rappelant d'urgence des villégiatures qui ont cessé de plaire, à moins

qu'elles ne plaisent trop. De Paris un prétexte à rupture se trouverait sans peine. Et après? Après, il ne savait pas. A chaque jour sa peine.

Mais au réveil il découvrit que pareille hâte semblerait singulière, et il remit son rappel au lendemain... ou au surlendemain. Imprudence peut-être inconsciencieusement volontaire. Cette journée consomma l'œuvre fatale. A l'heure des bougeoirs Maurice n'en était plus à ne pas épouser la fille, mais à se faire aimer de la mère. Et il ne demanda pas le télégramme. Il avait tout le temps.

« M. de Marsillane revient demain. C'est le signal, mon cher enfant, car il faut en finir. La demande à présent s'impose. On demeurera deux ou trois jours en famille pour fêter cet heureux événement. Puis le père retournera à sa Cour des Comptes, s'occupera des papiers, du contrat. Bientôt vous le rejoindrez tous les trois, pour le trousseau, la corbeille, et on mènera cela rondement. »

Maurice eut chaud. Puis sous sa moustache un sourire passa que n'eût point désavoué Méphistophélès.

« C'est bien, marraine, on va s'y mettre. »

Quelques heures plus tard, une manœuvre savante l'isolait avec Mme de Marsillane dans l'orangerie, où un petit retrait est aménagé de

sièges rustiques à cause du point de vue sur la Loire. Mais il n'y a que les hôtes nouveaux pour y aller quelquefois; les habitués sont blasés. L'entretion ne s'attarda point à l'exorde, car bientôt la voix grave et chaude s'entendit, qui disait :

« Vous êtes fou.

— De vous, oui.

— Vous n'y pensez pas... Et ma fille?

— Elle est charmante. Je lui souhaite tous les bonheurs du monde.

— Je veux dire que ma fille marque suffisamment mon âge pour vous faire comprendre...

— Votre âge? Si je voulais compter je trouverais que, Mlle Luce ayant dix-neuf ans...

— Et cinq mois.

— Quand elle en aurait vingt, sa mère pourrait toujours n'en avoir que trente-neuf, trent-huit, trente-sept même.

— Oui : les mères qui se sont mariées à seize ans et demi et qui ont eu leur premier enfant avec une précipitation quasiment indécente... Mais cela ne se voit que dans les livres.

— Parce que les livres se croient obligés de sacrifier à une rangaine idiote qui, elle aussi, n'a d'existence que noir sur blanc. Mais la réalité s'assoit dessus et ceux qui les écrivent n'en croient d'ailleurs pas un mot.

— Laissez-moi donc parler. Moi, au con-

traire, je ne me suis pas mariée toute jeune, et Luce s'est fait attendre...

— Est-ce que vous vous livrez à ces opérations d'arithmétique avec tous ceux qui vous aiment?... Eh! oui, osez donc soutenir qu'on ne vous aimait pas hier, qu'on ne vous aimera pas demain.

— Ne fût-ce que par respect pour la vérité, je ne soutiendrai rien de pareil.

— Alors pourquoi pas moi?

— Parce que vous êtes trop jeune.

— Raisonnons un peu, si vous y tenez, quoique j'aie la tête à tout autre chose. Que l'homme qui vous désire ait vingt-cinq ans ou cinquante, votre âge, puisque âge il y a, demeure-t-il constant, oui ou non? Donc, c'est que vous êtes désirable, infiniment, telle que vous êtes. Avant de parler d'amour, va-t-on sortir de sa poche son acte de naissance?

— C'est vrai qu'il ne s'agit pas d'un mariage.

— Un mariage? Loin de moi la pensée de souhaiter la mort de personne. Mais s'il arrivait malheur à M. de Marsillane... Il y a tant d'accidents de chemin de fer en ce moment.

— Voulez-vous bien vous taire!

— Oui... si vous voulez m'aimer.

— Allons, quand ma fille vous aime?

— Croyez-vous? Je le regretterais pour elle;

mais je ne pourrais lui faire l'aumône d'un cœur qui ne m'appartient plus.

— Une mère rivale de sa fille... Ne voyez-vous pas l'odieux...

— Des mots. Il est encore temps, Dieu merci. Ah! si je ne vous avais connue qu'après... Songez plutôt à bénir le ciel de nous avoir épargné l'épreuve d'une passion incestueuse.

— Comment, nous? Parlez pour vous, monsieur.

— Vous m'aimerez, madame. Ce coup de foudre était écrit là-haut.

— Mais le ridicule?...

— Ceux qui y trouveraient rien de pareil seraient des envieux et des jaloux. Ils n'auraient d'ailleurs qu'à m'en toucher un mot...

— Vous perdez l'esprit.

— Je m'en flatte. »

L'éloquence de Maurice changeait de forme et n'en devenait que plus persuasive, lorsqu'un bruit d'entrée vint lui couper ses effets. Et la marraine, qui les cherchait, entendit ces mots :

« Vous savez, cher monsieur, que mon mari revient demain. C'est un sujet que nous traiterons mieux de concert avec lui. »

Quand on monta s'habiller pour le dîner, sur l'escalier il lui coula dans l'oreille :

« Je n'épouserai pas Mlle Luce et c'est vous-même qui devrez me le défendre. »

Peu après le café, Maurice disparut à l'anglaise. Il avait fait allusion à une migraine. La soirée se traîna. Luce était un peu nerveuse, sa mère perdue en une rêverie. Quelque chose planait. A la veille d'une résolution aussi grave, c'était normal. La marraine aussi sentait peser sa responsabilité. On se retira de bonne heure.

Mme de Marsillane avait commencé à se défaire — c'était même assez avancé déjà — lorsqu'elle vit s'agiter les rideaux clos de sa fenêtre. En femme de tête et de courage, d'expérience par surcroît, elle ne s'affole jamais. Elle avait raison de ne pas croire à un cambrioleur, car c'est Maurice qui se révéla.

Assez absurdement menaça-t-elle de sonner.

« Mon mariage n'en sera que mieux rompu, répliqua ce grand fou, mais avec quel scandale! Ne vaut-il pas mieux s'en tirer à l'amiable? »

Mme de Marsillane avait trop d'esprit pour ne point préférer les solutions discrètes. On causa. Les arguments de Maurice se purent manifester avec plus de liberté et de force. Au matin on était d'accord, et cette fois le télégramme de Paris ne souffrait plus de retard.

En vain la marraine déclara-t-elle déshériter son filleul. N'ayant, lui répondit-il, de plus cher désir que de la voir devenir centenaire,

cela lui indifférait absolument, car lui-même, en ce temps...

« Mais les petits Lareynie?

— Il n'y en aura point. Je suis réconcilié pour jamais avec le célibat. »

Luce éprouva un passage de dépit assez concevable. On lui adoucit la blessure d'amour-propre en lui parlant, avec les ménagements indiqués, de ces liaisons anciennes dont les jeunes gens souvent ont le grand tort de ne pas se dégager assez complètement avant de songer au mariage.

« Cela ne m'étonne pas, dit-elle. Je ne le trouvais pas assez sérieux. »

M. de Marsillane en a un regret véritable.

« Ce jeune homme me plaisait beaucoup. J'aurais aimé qu'il me tînt de près. »

Mme de Marsillane est retournée à Rome. Maurice a pris un congé en attendant une vacance prévue de second secrétaire à l'ambassade auprès du Saint-Siège.

XI

« Dieu me pardonne, c'est toi, mon vieux Daniel. D'où sors-tu?

— Arrivé ce matin de Bretagne. Quelque chose d'idiot, figure-toi : une rupture de tuyauterie chez moi, inondation générale. J'ai vu l'architecte... il n'y a pas grand dommage. Le temps de faire quelques commissions pour ma femme... des chapeaux qu'il me faut attendre, je ne sais quoi, et je repars. Mais toi-même, mon bon Jacques, que fais-tu sur l'asphalte en temps de chasse?

— Vague prétexte d'affaires. La Normandie n'est pas loin et cela me permet de venir de temps à autre voir si le cercle est toujours à sa place. Une vraie chance de s'être rencontrés. Où vas-tu?

— Nulle part. J'attends une heure décente pour dîner.

— Moi pareillement. Si on remontait les Champs-Élysées par la droite pour les redescendre par la gauche?... Et ensuite on irait casser la croûte n'importe où.

— Avec plaisir.

— Un cigare?... Non : j'oubliais... Tu ne fumes toujours pas?

— De moins en moins. Avec ma vie casanière, cela ne vaut rien.

— Et toujours à taquiner tes vieilles paperasses?...

— Plus que jamais. *(Léger soupir.)* On est chartiste...

— Amateur.

— Ce sont les pires. Il faut bien s'occuper à quelque chose. *(Soupir derechef.)*

Rapide regard de Jacques à son camarade. Silence. Ils déambulent côte à côte. Daniel est le plus jeune peut-être, mais marque davantage. L'homme de plume, chétif un peu, le sang pauvre, la poitrine étroite, les épaules ravalées, le dos qui se voûte déjà, le teint ranci sous la lampe, les tempes grisonnes, calvitie devinée sous le petit melon noir, correction étriquée sans nulle élégance. Physionomie effacée, allure timide, yeux bleus inquiets, sourire incertain, l'obstination du Breton toutefois dans la mâchoire osseuse.

Jacques, c'est le vivant et le combatif, haute et svelte silhouette de reître blond, au torse taillé pour la

cuirasse et dont la tête voudrait être coiffée d'acier au lieu du feutre Morès. Tout muscles, assoupli par le cheval et par l'épée, mais du raffinement jusqu'aux ongles, panaché force et finesse, la flamme de l'œil gris parfois voilée de rêve. Un soupçon de lassitude, qui n'a pas encore détendu le ressort.

Ils marchent. Propos familiers, mais quelconques.

DANIEL, *tout d'un coup.* — C'est seulement pour le cercle que tu viens à Paris?

JACQUES, *évasif.* — Quelqu'un à voir dans le quartier... Je fais d'une pierre deux coups.

DANIEL. — Ah! ce Jacques... Toujours coureur...

JACQUES. — Coureur?... Grand Dieu non! Une petite habitude seulement, pour me distraire de la grande. Pas de sermon, homme vertueux... J'ai tort, c'est réglé. Mais à l'instar des femmes qui ont pris un amant, je te dirai que je n'eusse pas mieux demandé qu'être un parangon de fidélité conjugale. Parole!... Nul n'a abordé le sacrement dans des intentions plus pures et des inclinations plus domestiques. Si on s'en était douté, ce que les camarades se seraient payé ma tête... A charge de revanche d'ailleurs, rien n'étant sot comme cette perversité banale du noceur impénitent dans le mariage. Belle affaire vraiment, qui est à la portée de toutes les bourses. Mais vivre en liberté pendant dix, quinze ans, vivre intensément, faire le dressage de son cœur, l'assagir, le purifier,

puis, dans toute la vigueur de sa virilité définitive, le donner à une femme qu'on aime et qui vous aime, pour ne plus jamais aimer qu'elle et de beaux enfants vous grimpant aux jambes... Voilà le rêve.

DANIEL. — Ne l'as-tu pas réalisé?... Ta femme...

JACQUES. — Accomplie, mon cher, je le sais mieux que personne. Jolie elle était : sept ans de mariage ne l'ont pas changée. Epouse parfaite, mère modèle, excellente maîtresse de maison, exactement l'éducation et la culture de son état, intelligente, dévouée et douce... Parbleu! j'ai tout ce qu'il faut pour être le plus heureux des hommes sans sortir de mon intérieur où je me plairais tant à rester.

DANIEL. — Eh bien! Qu'est-ce qui t'en chasse?

JACQUES. — Un rien : l'ennui.

DANIEL. — L'ennui!... Tu m'étonnes. Et ton sport, et ton élevage?... Rien qu'avec la politique tu as de quoi faire aujourd'hui. On a vu dans les gazettes le récit de vos exploits, monsieur le maire révoqué.

JACQUES. — Eh! il n'est pas question de l'ennui physique. Celui-là, Dieu aidant, je ne le connaîtrai jamais. Mais l'ennui moral... Tu es mon vieux frère, Daniel, je puis tout te dire... Ma femme m'ennuie, voilà.

DANIEL, *sur des œufs.* — Autant que j'en puis juger, elle a plutôt des penchants sérieux en effet. Mais toi-même, voyons, tu n'es pas un frivole, et...

JACQUES, *nerveux.* — Sérieuse, ma femme?... je te crois. Ses parrain et marraine ont eu l'œil américain en lui octroyant le majestueux prénom d'Irène... A cela près, si on en doit croire les cancans, que l'impériale canonisée — en ce temps on l'était à bon compte — oubliait volontiers son augustalité dans le relâchement de Byzance. La sainteté mitigée est acceptable.

DANIEL, *médiocre tentative de blague.* — Tu ne voudrais pourtant pas que...

JACQUES, *rageur.* — Ce que je voudrais?... Ah! voilà le chiendent : c'est indéfinissable, ce que je voudrais. Un psychologue s'en tirerait peut-être, mais je n'y prétends point. Et toi, mon savant ami, ce n'est pas dans la paléographie qu'on apprend à subtiliser sur ces choses. Ce que je voudrais... comment te dire?... Un grain de fantaisie, une once de folie, une étincelle de passion, un soupçon de perversité. Du vice, je ne l'aimais pas chez mes maîtresses, ce n'est pas pour le vouloir chez ma femme; mais peut-être la capacité d'en avoir. Que jamais elle ne me trompe, certes... mais que du moins je puisse envisager cette éventualité comme possible, ne fût-ce que pour avoir le mérite d'y

échapper et l'intérêt d'y prendre un peu de peine. Ce que je voudrais de ma femme?... c'est précisément la seule chose qu'elle n'a pas.

Daniel. — Mon pauvre Jacques, tu es déraisonnable.

Jacques. — En cela, absolument, et je m'en vante. La raison, mon cher, c'est comme la vertu : pour les rendre aimables il leur faut de l'élasticité, du moelleux. Voilà bien ce qui manque à la vertu et à la raison de ma femme : haute raison, vertu immarcescible oh! combien, que j'admire, que je vénère... Et l'ennui lourd, l'ennui noir est assis à mon foyer. Je lui cède la place et je vais chercher des distractions douteuses auprès d'une gentille petite artiste, un peu rosse, pas trop, beaucoup moins jolie que la mère de mes enfants, mais qui a de la drôlerie, de l'imprévu, du bouquet. Je ne l'aime guère et l'estime moins encore. Mais elle me fait l'effet du champagne. Ce n'est pas un vin, le champagne... auprès d'un bourgogne ou d'un bordeaux cela ne tient pas debout. Néanmoins il est nécessaire à l'organisme d'en absorber de temps en temps. Et si on n'en a point dans sa cave, si bien montée soit-elle d'autre part, on en va boire ailleurs.

Daniel, *abruti.* — Mon pauvre vieux...

Jacques, *tout de suite changé.* — Ne t'en fais pas de cheveux, va. Il y a plus malheureux que

moi. Quant à elle, s'occuper de ses enfants, de sa maison, de ses charités, tenir son rang dans le monde, y remplir ses devoirs, petits et grands, avec une conscience qui en est irritante, oui, à force d'être scrupuleuse, elle en a plein les mains et ne songe pas à autre chose. Mes frasques, je ne vais pas les lui raconter. Et elle est si absolument sage, cette épouse, si inexorablement parfaite, qu'à moins de lui mettre le nez dedans, jamais elle ne s'en doutera. N'en parlons plus.

Silence brusque. Daniel est pensif.

JACQUES. — Parlons plutôt de toi, mon brave Daniel... toi, le mari amoureux et fidèle. Mais tu es comme les peuples heureux, sans doute... pas d'histoire... Hein?... Quoi?... Allons donc! *(Malgré qu'il aime bien son vieux camarade, une lueur d'ironie traverse sa très sincère commisération.)*

DANIEL *a saisi, et la nécessité de protester contre cette interprétation fâcheuse le tire de son mutisme.* — Moi non plus je n'ai pas à me plaindre de ma femme. Ou du moins... enfin je parle au sens où on l'entend d'ordinaire. *(Il ne sait pas comment en sortir.)*

JACQUES, *réparant.* — Assurément. Je ne me serais jamais permis d'en douter...

DANIEL, *amer.* — Oh! tu pourrais... je ne t'en voudrais point. Je ne me fais pas d'illu-

sion : ce que tu souhaiterais dans ton ménage, cette vraisemblance d'une éventualité... désobligeante, dans le mien elle ne manque pas. Mais ne me prends point pour un simple imbécile si je te dis être sûr qu'il n'y a pas ça.

JACQUES. — C'est toi qui me prends pour un idiot. J'ai assez vécu pour savoir combien il y a plus d'honnêtes femmes que ne le croient les naïfs et que les apparences en cela sont éminemment trompeuses. Allons, confesse-toi. Aussi la funeste incompatibilité, alors?

DANIEL, *de la tête*. — ...

Nouveau silence. Ils marchent. Jacques, qui pour parler avait jeté son cigare, en allume un nouveau pour écouter.

DANIEL, *se décide*. — Paule a de grandes qualités... beaucoup même, sans en avoir l'air, de celles de ta femme. Bonne mère absolument, épouse fidèle, je l'affirme... Elle gouverne notre établissement à mon entière satisfaction. Cependant j'aurais voulu trouver en elle un sentiment plus sérieux de la vie... plus de gravité dans la pratique du mariage...

JACQUES. — Quelle absurdité! Elle est jeune, elle est jolie; le ciel est bleu; il y a du soleil, de la musique, des fleurs... Laisse-la donc à la joie de vivre. Le mariage n'est pas un pensum, que diable!... Eh! oui, mon cher, moi qui rase de près la quarantaine, cette ter-

rible gravité de mon intérieur m'inspire parfois des envolées de sous-lieutenant.

DANIEL. — Je consens qu'une jeune femme ait droit au plaisir, Si du moins j'avais pu éveiller en elle un intérêt intellectuel...

JACQUES, *hilare.* — Aïe! nous y voilà... La femme s'associant aux travaux de son mari... Voyons, Daniel, toi non plus tu n'es pas raisonnable. Vois-tu ta gentille petite Paule barbouillant d'encre ses jolis doigts?

DANIEL. — Ta plaisanterie sent le moisi, mon bon.

JACQUES. — Possible. Mais si ma femme m'accompagnait aux écuries, elle sentirait le crottin. Aussi je la préfère indifférente aux arcanes de l'hippologie.

DANIEL. — Entre tes occupations de caractère essentiellement viril, et celles d'intellectualité pure que j'ai mises dans ma vie, tu admettras...

JACQUES. — J'admets qu'il y a d'aimables bas-bleus. Mais alors, pourquoi n'es-tu pas allé chercher femme à la Bibliothèque nationale? L'autre jour j'ai franchi ce seuil austère pour consulter de vieux traités de dressage, et le hasard m'a placé auprès d'une fort gracieuse personne qui potassait éperdument des bouquins dans ton genre. Elle m'a donné des distractions sans en avoir une seule. Quelque aspirante à

l'agrégation. Tu aurais trouvé en elle une collaboratrice aussi compétente que dévouée.

Daniel. — Ne te moque pas de moi, Jacques. Moi aussi, j'avais mis un rêve dans le mariage... le rêve d'une sorte de collaboration, en effet, mais de collaboration morale. Crois-tu qu'il puisse y avoir entre époux communion intime, fusion profonde, si chacun a son domaine séparé, ne se rencontrant que sur le terrain positif et sensuel?

Jacques, *de plus en plus gai.* — Diantre! mais voilà qui compliquerait singulièrement le programme d'éducation des filles. Car enfin les parents ne sauraient prévoir si le gendre futur, cet X redoutable, travaillera dans les mathématiques ou la jurisprudence, la botanique ou la rhétorique, la sociologie ou l'entomologie, l'agriculture, la littérature, la morticulture...

Daniel, *agacé.* — Ne me fais pas dire d'insanités. L'esprit des jeunes filles doit d'autant moins être spécialisé qu'ayant, au contraire, reçu la préparation générale qui le rend propre à toutes cultures, c'est le rôle du mari, ensuite, de le diriger dans le sens de sa mentalité personnelle.

Jacques. — Le mari pion!... Ah! mon pauvre ami...

Daniel. — On peut toujours faire des mots. Nieras-tu la supériorité masculine en matière

intellectuelle? Voyons, Jacques, tu n'es pas devenu féministe?

JACQUES. — Les féministes étant les pires ennemis des femmes, je les aime bien trop pour leur faire cette injure. Mais justement parce que je les aime, si tu savais ce que je m'en fiche de ma supériorité intellectuelle, si supériorité il y a! En amour, mon petit, je ne connais qu'une supériorité : elle se trouve du côté de celui qui est le plus gobé par l'autre. Et dans ton cas c'est, j'imagine, ta femme qui tient le bon bout.

DANIEL, *vexé, mais sans voix pour protester.* — . . . .

JACQUES. — Peut-être bien est-ce là que le soulier te pince. Ce grain de je ne sais quoi que je n'ai pas trouvé chez la mienne, la tienne ne l'a pas trouvé chez toi. Il n'y a pas d'offense, va. Ma femme est parfaite; tu es parfait. Mais ce qu'il s'assied sur ces perfections-là, ce polisson d'amour...

DANIEL, *pédagogue et rogue un peu.* — Nous parlons mariage... c'est un point de vue différent et plus sérieux, n'est-ce pas? Or tu m'accorderas que celle que nous épousons nous arrivant à l'état de page blanche...

JACQUES, *dans sa moustache.* — ...

DANIEL. — ... l'esprit aussi vierge que le corps, son initiation morale nous appartient

au même titre que son initiation physique.

Jacques. — Ingénieux rapprochement, mais qui ne tient que sur une patte. D'abord l'initiation physique, c'est une bagatelle... absolument, mon bon : ne nous faisons pas plus malins que nous sommes. On en a vite vu le bout ; cela se pratique toujours sensiblement de la même façon et tout mâle normalement constitué est apte à s'en tirer avec honneur. Tandis que l'autre, diable ! c'est un peu plus complexe et il y faut du temps, ainsi qu'une vocation pédagogique dont, pour ma part, je me flatte d'être totalement dépourvu. Je te ferai encore observer que le corps de notre femme, la loi et les mœurs nous en confèrent le monopole exclusif, auquel, si elle a de la vertu, elle ne se dérobe point. Mais l'esprit n'est pas compris dans l'arrangement. Il souffle où il veut, mon cher : l'Écriture le dit.

Daniel. — Si une femme aime, quelle difficulté aura-t-elle à prendre les idées et les goûts de son mari ?

Jacques. — La difficulté qu'il y a pour un prunier de porter des abricots. Dame ! est-ce que les goûts et les idées cela se plaque à commandement sur une nature ou si, au contraire, c'en est le produit ?

Daniel. — Quand une nature n'est pas formée...

Jacques. — Pas formée? Mais elle l'est le jour où elle a commencé d'exister... ou du moins elle se développera fatalement selon sa conformation, plus ou moins modifiée par le milieu. Hein? crois-tu qu'en voilà de la physiologie? C'est du simple sens commun, cela : pas besoin d'avoir usé ses fonds de culotte sur les bancs des amphithéâtres. Ou bien alors, si tu contraries ce développement logique, tu fabriques un monstre. Certain mien cousin, fort savant homme, qui est professeur au Muséum, a inventé un joli petit jeu de société. Il bouche le trou par lequel le poussin doit sortir de l'œuf. Alors ce pauvre gosse est obligé de se retourner dans sa coquille et il vient au monde tout tortu. Au point de vue des naturalistes c'est peut-être très intéressant ; mais pour ma femme, je préfère qu'elle soit droite comme un jonc.

Daniel. — Tout de même elle a poussé dans un sens qui ne te plaît pas.

Jacques. — Nous sommes en effet, bien que ce soit tout le contraire, logés à la même enseigne, mon pauvre vieux. Mais permets-moi de te dire que, pour m'être fourré le doigt dans l'œil, j'ai eu une excuse. Irène était la jeune fille selon la formule, le rébus dont la clé est remise aux mains du mari à l'issue du lunch. Il aura le plaisir de la devinette, mais c'est à ses risques et périls, comme le musulman qui sou-

lève le voile de sa femme. Tout à l'heure tu as sorti le cliché de la page blanche... Ces pages-là, mon bon, ne nous semblent blanches que parce qu'elles sont écrites à l'encre sympathique. Le mariage est le réactif qui les révèle. Encore sont-elles parfois un palimpseste dont le mari ne déchiffre que la première version, la seconde étant réservée à l'amant éventuel. Eh bien! quand j'ai eu lu ma femme depuis A jusqu'à Z, je me suis aperçu que nous ne chantions pas dans le même ton. Mais toi, mon ami... sans manquer au respect que je porte à la tienne, et auquel je mettrais ma main au feu qu'elle ne cessera jamais d'avoir droit... laisse-moi te dire qu'avec l'éducation un peu en l'air qu'elle avait reçue auprès de son vieux marcheur de père et d'une mère plutôt évaporée, tu n'achetais pas chat en poche. Eh! mon pauvre Daniel, c'est par là même qu'elle avait plu à ta gravité, comme moi Irène m'avait pris à son charme de jolie vierge sage. L'amour ne vit que d'absurdités.

DANIEL. — Peut-être. Mais je comptais sur lui, sur l'amour pour suppléer aux lacunes, pour modifier les tendances...

JACQUES. — Tu te flattais de la refaire, homme rempli de candeur. Et pourquoi donc n'est-ce pas elle qui t'aurait refait?

DANIEL, *saisi*. — . . . .

Jacques. — Oui, pourquoi ? Ses idées, passe encore... N'en ayant pas eu avant, autant prendre les tiennes que d'autres... A condition toutefois qu'au regard des idées relevant plutôt du sentiment que de la réflexion, vous fussiez du même bateau. Tu es royaliste, elle appartenait à une famille bonapartiste : peut-être dit-elle aujourd'hui Philippe au lieu de Victor... ce qu'elle s'en fiche !... Avant tout elle est catholique, n'est-ce pas ? Et ensuite monarchiste, comme toi, à cette différence près que chez elle c'est une empreinte atavique, plus que chez toi dont la doctrine se motive mieux. Mais si tu avais pris femme dans l'aristocratie républicaine et laïque, il y aurait eu de fortes chances pour que vous demeuriez chacun sur vos positions. Ou bien si elle s'était convertie, c'eût été par une évolution naturelle de son esprit, placé dans un milieu congruent avec des instincts qu'avait contrariés l'éducation. L'amour n'y aurait rien eu de plus à voir que la lune. En dehors de ces idées-là, les seules qui vaillent, cela te fait une belle jambe que ta femme partage ta manière de voir sur le bi-métallisme ou le privilège des bouilleurs de cru !

Daniel. — Comme c'est facile de rendre les gens ridicules... Tu t'imagines que je l'entretiens de semblables choses ?

Jacques. — J'espère bien que non, ou

alors tu mériterais... le sort que tu n'as pas.

DANIEL. — Mais au-dessus de ces vétilles il y a les conceptions élevées de la vie.

JACQUES. — Qui est apte à ces conceptions-là, les tire de son fond et n'emprunte pas celles du voisin. Si une femme n'en a point de son chef, ce n'est pas de coucher tous les jours avec un monsieur qui lui en donnera, ou si elle en a de différentes, qui les transformera. Ou bien alors elle ne sera qu'une perruche bien stylée, c'est-à-dire la plus sotte et la plus insupportable variété de son sexe. Qu'elle parle chiffons sincèrement, j'y prendrai plus de plaisir qu'à sa philosophie serinée.

DANIEL. — Tu admettras peut-être qu'au moins un mari puisse-t-il essayer d'inculquer à la compagne de sa vie des goûts s'accordant avec les siens.

JACQUES. — S'il a du temps à perdre, à sa guise. Mais autant savonner la figure d'un nègre. Elle n'a guère pensé encore, soit... mais voilà vingt ans qu'elle vit. Ce que Dieu l'a faite, Dieu lui-même ne pourrait la défaire. Et le sang qu'elle a reçu ? Et les empreintes données? Et l'ambiance? Tu tombes dans son existence comme un aérolithe... aussi bien aurait-ce pu être Pierre ou Paul... et tu présumes que d'un coup de baguette, pan sur la tête! tu vas chambarder l'œuvre de la nature

combinée avec l'hérédité et complétée par l'éducation? Des concessions dans l'ordre pratique, si elle est sensée elle t'en accordera, oui... mais toi pareillement. Si elle est imbue du salutaire principe de la suprématie maritale... un ballon rouge légèrement dégonflé, mais qui se maintient tant bien que mal... c'est elle qui cédera le plus. Et puis après? En sera-t-elle changée? Rendras-tu sérieuse une frivole, mondaine une sauvage, aimable une acariâtre? Matérialiseras-tu une idéale ou inversement? Lui donneras-tu des goûts simples si elle aime le luxe ou le sens de la magnificence alors qu'elle en est dépourvue? Que ta femme se guinde, que la mienne s'émancipe, elles seront l'une et l'autre comme les petits poulets difformes de mon abruti de cousin, Dieu les bénisse! Et en existera-t-elle davantage, ta communion intime, ta fusion profonde? Des blagues littéraires et sentimentales, mon cher, que tout cela. Et ce que la réalité s'asseoit sur le sentiment et sur la littérature, ce n'est rien de le dire. Nous ne lui en remontrerons pas, va, à la réalité. Alors plutôt ne pas essayer, pour qu'elle nous fasse la barbe.

Daniel, *anéanti*. — Que faire alors pour s'assurer le bonheur?

Jacques. — S'assurer le bonheur?... Tu en as de joyeuses. Le prendre s'il vient, mon petit,

en ayant bien soin de ne pas le gâter, ce qui arrive souvent. Si on le rate, s'en passer et truquer pour y suppléer de son mieux. Je n'en connais pas d'autre méthode.

Il truque en effet, car dans sa philosophie on devine une nervosité, une amertume. Daniel demeure rêveur. Après un silence :

DANIEL, *pâle sourire.* — Sais-tu, Jacques, une idée qui me vient, une idée drôle? Eh bien! mon vieux, c'est ta femme qu'il m'aurait fallu, et toi tu te serais parfaitement accommodé de la mienne.

JACQUES. — Les moitiés de poires... *(Grave.)* Nos destinées, mon cher, sont comme des noix dans un sac : on le jette en l'air, elles retombent pêle-mêle, au petit bonheur... Dis donc, Daniel, il fait faim... Si on dînait?

XII

« Il n'y en a pas, vous dis-je!... Il-n'y-en-a-pas!! »

Cette affirmation, scandée avec une extrême énergie, éveilla l'intérêt général. Les idées de la petite Madame Georges se distinguant d'ordinaire par une piquante originalité, jettent dans la vie de campagne une agréable diversion.

En chœur, de tous les coins du salon : « De quoi n'y a-t-il pas?...

— De femmes qui...

— *Hear! hear!* Ninette va dire des inconvenances.

— ... qui sonnent quand on leur manque de respect.

— On parle d'une certaine Lucrèce...

— Des blagues!... Elle a eu bien soin de

n'attenter à ses jours qu'après son déshonneur.

— Puis il y a des glaives de théâtre, en fer battu.

— Comme des balles en liège.

— Qui sait si le lendemain elle n'a pas envoyé à Tarquin un petit bleu?

— Ce que l'histoire nous en a monté, des bateaux!

— Voyons, Ninette, vous n'allez pas prétendre que...

— Que toutes les femmes manquent aussi totalement de présence d'esprit que Lucrèce? Non, ce serait exagéré. D'abord, on n'y suffirait pas.

— Parlez pour vous.

— Je n'ai point à me plaindre, merci. Mais Georges serait le premier à vous le dire : avant tout une femme ne doit pas se rendre ridicule. Il y a manière de s'en tirer sans prendre les choses au tragique. Et les plus enragées de vertu ne se gendarment pas plus que les autres. Au contraire même. Elles n'en ont pas l'habitude et elles se disent : « Une occasion pareille, cela ne se trouve point dans le pas d'une mule... autant s'en faire un peu de bien. »

— Puissamment raisonné.

— Aussi les seules qui puissent sans mentir jurer n'avoir jamais marqué une douce indul-

gence à l'auteur de propositions dites déshonnêtes...

— Mot bien impropre, car on ne saurait faire à une femme plus grande politesse.

— ... Les seules, dis-je, sont celles à qui on n'en a jamais fait.

— Madame Jules, par exemple. »

Explosion d'hilarité. La douairière, qui somnolait dans une bergère, sursaute.

« Hein? quoi? Est-ce qu'il y a le feu? (C'est son idée fixe, sans d'ailleurs l'agiter autrement.)

— Voyons, tante Caroline, votre avis. (On la met au courant.)

— Que voulez-vous que je vous dise, mes enfants?... Moi, j'ai perdu ces choses de vue. Voilà si longtemps que je n'ai plus rien à craindre des insolents...

— Eh! eh! pas si longtemps... en cherchant bien. C'est la coquetterie qui vous fait parler... vous faites la pêche au compliment. Fi! que c'est laid... Et à quoi servirait d'avoir de l'expérience, si ce n'était pour instruire son prochain?

— Voyons, jeunesse, laissez-moi. Vous me feriez dire quelque sottise.

— C'est bien ce que nous voulons.

— Taisez-vous, mauvaise graine. Je ne sais rien de plus que ce qu'enseigne la sagesse : il

faut s'attendre à tout et être toujours prête pour tenir tête aux événements. Maintenant, aux bougeoirs... c'est dix heures clochant.

Diverses, oh! combien, les trois belles-sœurs Du Haubert. Madame Georges, un gavroche en jupons, ne craignant Dieu ni diable, et à qui celui qui en fera accroire n'est pas né. Des inventions abracadabrantes, un toupet infernal. Elle blaguerait à la barbe du Père Éternel en personne et le dériderait. L'enfant terrible de la famille, dont les frasques cauchemardent les personnes graves. Son époux ne s'en émeut point. De nature débonnaire, il a pris le bon parti : rendre la main et la laisser aller dans son train jusqu'à ce qu'elle en ait assez. Ainsi évite-t-il les catastrophes. On ne brûle pas la chandelle par tous les bouts ; ce qui se passe en conversation est autant de pris sur l'ennemi.

Tout l'opposé de cette toquée de Madame Georges est la jolie Madame Maurice. Celle-là roussotte, gringalette, le nez au vent, des allures de mauvais garçon, en dit d'énormes et en fait de fantastiques avec des airs de pince-sans-rire les plus cocasses du monde. Celle-ci aile de corbeau, faite au moule, le type pur, toute grâce et nonchalance, séduisante au possible, et un rire, un rire!... jaillissant en fusées, s'égrenant en perles, cascadant en gouttes de

rosée, repartant tel le bouquet d'un feu d'artifice, un rire argentin, cristallin, à en tomber amoureux.

C'est la perte de Ninette, ce rire-là. Pour le plaisir d'entendre rire Paule, il n'est pas de folies qu'elle ne tirerait du fond de son sac. Car les deux belles-sœurs s'aiment beaucoup.

Madame Jules est l'aînée, extrêmement. Ne demandez pas son âge, on l'ignore. Elle n'a pas d'âge. Elle est née ainsi, avec ses bandeaux plats, d'un ton indéfinissable, ondulant le long des oreilles, ses lèvres pincées, sa mine d'abbesse janséniste, ses costumes riches et sévères, affectant les nuances dahlia et marron d'Inde. L'idée de jeunesse et l'idée de Madame Jules sont aussi antagonistes que celles de M. Brisson et d'une douce gaieté. C'est une femme de trop haute vertu pour avoir jamais été jeune, car la jeunesse, sœur du péché, est une embûche du Malin. Le rire pareillement; aussi Madame Jules ne rit-elle point : elle ricane. Son sourire est une grimace, son regard une vrille. Quand cet œil sévère est fixé sur vous, on se sent des fourmillements dans la conscience. A l'église même où, très patenostrière, elle prie assidûment, moins pour elle que contre vous, son allure agressive serait pour déconcerter le Saint-Sacrement. Madame Jules ne parle pas, elle siffle; elle ne cause pas,

elle émet des sentences qui ont beaucoup servi et des jugements d'une invariable malveillance. C'est comme la rougeole : il faut que cela sorte. Jusqu'à ses politesses qui égratignent. Elle serait digne d'avoir inspiré la comparaison célèbre : « Sa main était froide comme celle d'un serpent. »

Inutile de mentionner que la plus cordiale antipathie règne entre Madame Jules et ses gentilles belles-sœurs, Quant à lui, l'aîné des Du Haubert, aplati comme une sole par vingt années de ce commerce, il ne sue ni ne mue, se faufilant dans l'ombre de sa terrible moitié, et si bien habitué à s'effacer que son existence passe totalement inaperçue. On ne les voit guère qu'une demi-douzaine de fois l'an, aux occasions de noces, d'enterrements, de grandes agapes familiales, enfin lors de la réunion de vacances, au château de Turluron, chez la grand'tante Caroline, doyenne de cette nombreuse tribu.

Excellente femme, la tante Caroline, tout à fait d'autrefois, qui passe pour avoir vécu avec ses contemporains sur un pied d'aimable abandon. A plus de quatre-vingts ans qu'elle a, quoique fort gaillarde, et tout ce monde-là défunt voilà bel âge, y compris l'oncle Victurnien, lequel d'ailleurs, en son vivant, n'a jamais réclamé, qu'est-ce que cela peut bien nous faire,

ces vieilles histoires? C'est du domaine des annales locales. Ainsi trouve-t-on tout à fait légitime que son plus proche voisin, Gaëtan du Sablon de la Sablonnière, lui marque une affectueuse déférence de beau-fils. Et lorsqu'il lui fait son rubicon, cinq minutes ne s'écoulent pas que ne revienne ce refrain, légendaire dans dans la famille : « Votre père, mon cher enfant, me le disait souvent... » L'enfant est quinquagénaire; jugez s'il y a prescription.

En bonne Gauloise, la tante Caroline ne craint pas le propos vert et la plaisanterie grasse. Elle s'afflige de la décadence de la joyeuseté. Notre polissonnerie triste et notre folie lugubre la navrent.

— Ah! mes pauvres enfants, s'écrie-t-elle, à quoi donc vos parents pensaient-ils en vous faisant?

Elle n'est pas rabat-joie, celle-là, on peut le dire. « Un chic type, » déclare Ninette. Et de Ninette elle dit : « Impayable, cette petite. » Car elle parle une autre langue. Mais, tolérante et philosophe, elle admet l'évolution des temps. Quand elle ne comprend pas un mot moderne, elle se le fait expliquer. Le cours d'argot de la grand'tante est une des joies du séjour à Turluron. Son indulgence s'arrête à la bicyclette. Si elle surprend ses neveux à enfourcher le cheval d'acier, braquant sur ce spectacle extraordinaire

son face à main, de son grand air qui donne envie de se fourrer dans un trou, elle se borne à quelque remarque de ce genre :

« Combien gagnes-tu l'heure à tricoter ainsi des jambes?

— Très pratique, cette machine-là... Mais je ne savais pas que tu eusses pris la succession du facteur rural.

— Qu'est-ce que cela guérit, votre mécanique? On m'a parlé d'un appareil pour traiter par la trépidation l'ataxie et le ramollissement... Est-ce que c'est ça?

— Ah! vous voilà... Vous n'avez donc pas fait un mauvais coup?... Mais oui, à vous voir dévaler si vite sans regarder à droite ni à gauche, j'ai cru que vous aviez la gendarmerie à vos trousses. »

Mais de voir une de ses nièces là-dessus, et en culotte encore, elle en aurait une attaque. Elle préférerait les rencontrer, par une nuit de lune, chevauchant sur un manche à balai. Aussi Ninette fait-elle le sacrifice de remiser sa bécane pendant son séjour à Turluron. Elle lui doit bien cela. N'est-ce pas la tante Caroline qui avait pris sa défense, l'été passé, au sujet de cette farce un peu grosse faite à Madame Jules, et qui vaut d'être rapportée.

Les jeunes femmes avaient prétendu qu'on peut faire faire à un homme tout ce qu'on veut,

qu'il n'y a qu'à s'en donner la peine. Elles ont leurs raisons de le savoir, Madame Jules n'a pas les mêmes. Aussi déclara-t-elle, indiciblement choquée, que c'étaient là des propos fort inconsidérés dans la bouche d'honnêtes femmes. En vain lui représenta-t-on que cela ne coûtait pas aussi cher qu'elle semblait le croire. Elle ajouta que cela dépend à qui on s'adresse, car un homme qui a le respect de lui-même ne se prête point à de puérils caprices. Ninette proposa de faire la preuve, « et pas avec un gigolo », sur quoi sa chaste belle-sœur refusa de poursuivre un entretien dans une langue qui lui était inconnue.

« Toi, je te repincerai au tournant », s'était dit Madame Georges.

Et voilà qu'à la stupeur générale, elle se montre tout ce qu'il y a de plus aimable pour son beau-frère Jules. Jamais le pauvre homme ne s'était vu à pareille fête. Il en était ahuri, mais tout à fait requinqué, prenant, hors la présence de sa tête de Méduse de femme, des airs de coq qui prêtèrent à une foule de facéties d'un goût détestable. Tant et si bien qu'un beau jour, étant allé en ville, il en revint porteur d'une commission dont l'avait chargé Ninette : certain assez ample récipient, de forme arrondie, aux bords mollement recourbés, et qui, enveloppé de papier fort, pouvait à la rigueur passer pour un melon qui aurait conservé sa

queue. C'était la Sainte-Eugénie — cette redoutable personne a un prénom, si déplacé que paraisse avec elle la familiarité d'en faire usage. Le soir, M. et Mme Jules trouvaient sur la table de leur chambre ledit bibelot, contenant un bouquet d'innias, sa fleur de prédilection, allégé par des branches d'absinthe. Si elle se fâcha, vous pensez, et davantage encore après l'explication. Le pauvre Jules, innocent du bouquet comme au jour qu'il était né, écopa un abatage formidable. Elle ne parlait de rien moins que de quitter le château. Il fallut pour la pacifier l'intervention de la douairière, affirmant qu'en son temps la plaisanterie eût été de la meilleure compagnie, et on s'y connaissait peut-être un peu mieux qu'à présent.

Cette année-ci on était au premier jour de ce que Ninette appelait la grande retraite de famile : les Maurice et les Georges, un jeune ménage d'une autre branche, une cousine dont le mari était en train de travailler de son état aux grandes manœuvres, un échappé de Saumur attendant son épaulette, enfin un des innombrables filleuls de la tante Caroline. Les Jules devaient arriver le lendemain. En longue théorie on regagna ses appartements respectifs, avec de grands bonsoirs à travers les corridors. Mais une demi-heure plus tard, toutes portes

closes, toutes lumières éteintes, la bande, éveillée comme une potée de souris, avait rappliqué chez les Georges, où il était d'usage de tailler une bavette et quelquefois un petit bac, pour gagner l'heure décente de minuit. Chacun apportait sa bougie, quelques « sécheresses », chipées au *five o'clock*; on faisait du thé, du punch; on s'amusait beaucoup.

L'entretien reprit au point où il avait été rompu.

« Eh bien! moi, dit Ninette, je soutiens que Madame Jules elle-même, à l'occasion... Parfaitement : quand on parle tant de sa vertu...

— On en sent les épines.

— Allons donc! si ce pauvre Jules n'était à l'épreuve de la bombe, ce serait à désespérer de tout.

— Savoir!... tant que l'épreuve n'a pas été faite.

— Précisément : il a pris le bon moyen pour qu'elle ne le soit pas.

— Bah! il n'est de pot qui ne trouve son couvercle.

— Et tout arrive... en y aidant surtout.

— Invraisemblable. Jules lui-même, à ce qu'on croit, a renoncé.

— Cela n'en donne qu'une chance de plus à qui risquera le paquet.

— Une chance!... Elle en a de gaies, Ninette.

— Mais où trouver ce brave?

— Il est trouvé : ce sera Ludovic.

— Ah! pardon... permettez... »

Protestations véhémentes, perdues dans un concert cacophonique d'éjaculations hilares et de joyeuses onomatopées.

Ludovic Des Sorbiers, c'est le filleul. Un gentil garçon, ni plus sot ni plus laid qu'un autre, une bonne moyenne, et que personne ne prend au sérieux, impossible de savoir pourquoi. Quand on leur parle de lui — un excellent parti cependant — les jeunes filles s'esclaffent. De cela il n'a guère souci, car il ne songe pas au mariage. Il a la folie des femmes du monde, la hantise des grandes aventures. Ses aspirations chevaleresques lui ont valu le surnom de Bébé l'Intrépide. La platitude des temps n'offrant guère d'occasions de voler à la rescousse des princesses persécutées, il porte les châles de ces dames, il fait leurs commissions. Toujours fourré dans leurs jupes, en bon caniche bien dressé à faire le beau, à quêter et à rapporter, il empoche une foule de petits profits. Bien petits, mais il a de l'imagination. Toutes ces jeunes femmes au milieu desquelles il évolue le grisent et l'affolent. C'est sans le vouloir. Ludovic, un bon petit camarade, elles n'y penseraient seulement pas. Mais elles ne peuvent faire autrement qu'être jolies, et

fringantes et captivantes, de froufrouter, de sentir bon, d'être femmes enfin, et Ludovic est l'amoureux-né des onze mille vierges — sauf qu'il préfère qu'elles ne le soient point.

Le délire calmé, Ninette reprend, implacable et sereine :

« Ludovic, va faire la cour à Madame Jules.

— Jamais de la vie !

— Alors c'est fini nous deux, et nous toutes. N'est-ce pas, vous autres ? *(Acquiescement.)* Si Ludovic nous fait la crasse de nous refuser cela, pour une fois que nous lui demandons quelque chose, nous le cassons aux gages et ne le revoyons de notre vie.

— Pour une fois ?... merci ! C'est une fois qui compte.

— Il est certain qu'on n'en demanderait pas autant à tout le monde. Mais on sait à qui on a affaire. Aux grands cœurs, les grandes œuvres.

— *Sursum corda !*

— Voilà bien ces gens qui font les fameux !... A les entendre, ils iraient vous cueillir des edelweiss au sommet de l'Himalaya, et quand on a besoin d'eux pour un tout petit rien du tout, bonsoir !... plus personne.

— L'Himalaya !... Mais j'aimerais mieux me trouver dans une île déserte, en tête à tête avec l'Himalaya tout entier que...

— Que quoi?... Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, vous le savez bien.

— Quand ce ne serait que de me rendre grotesque...

— Puisque personne ne le saura que nous. Cela ne sortira pas d'ici.

— Possible, mais en attendant vous serez là, à vous payer ma tête.

— Oh! Ludovic, comment pouvez-vous nous croire capables d'une rosserie pareille? Est-ce que nous ne sommes pas de bonnes petites amies?

— Je ne dis pas non. Mais si vous croyez que ce sera drôle.

— Si c'était drôle, ce serait sans mérite. L'année dernière, pour amuser le monde, est-ce que j'ai hésité, moi à passer la main dans les cheveux à Jules? C'était drôle peut-être?...

— Toujours, cela ne pouvait pas vous mener bien loin.

— Eh bien! et vous? Vous ne pensez pas qu'elle va vous prendre au mot?

— Horrible détail!

— La question en litige est simplement de savoir si elle vous remisera en douceur ou si elle appellera la garde.

— Au pire, qu'est-ce que vous risquez? Un soufflet?... De la main d'une femme, c'est tout ce qu'il y a de plus honorable.

— Une femme? Vous voulez dire un garde-chiourme.

— Tu exagères.

— Mais oui, Maurice a raison. Nous exagérons tous. C'est une scie de famille, Madame Jules; mais à y regarder de près...

— Grand merci! Allez-y voir vous-même.

— Un peu plate de corsage, mais de la ligne.

— Le port noble et majestueux.

— Quelque raideur, mais c'est l'effet de la vertu à l'état aigu. Et tu sais, la détente n'est pas sans charme.

— Elle a même des choses pas mal du tout. Avez-vous jamais regardé son pied?

— Certainement. A force de la blaguer, la pauvre, nous avons fini par en faire un épouvantail à moineaux. Mais si on prend la peine de la détailler...

— Ni en gros, ni en détail, merci bien. »

Il en pleurerait presque. Cependant, tel l'oiseau fasciné par le serpent, il demeure sans force pour se débattre.

« Allons, mon petit Ludovic, on sera bien gentilles.

— On vous brodera de belles bretelles.

— Si c'est tout ce que vous offrez...

— Vous ne comprenez donc pas que c'est parce que nos hommes sont là? On fera tout ce que vous voudrez... Puisqu'on vous dit tout,

voyons. N'est-ce pas, Paule, Jehanne, Germaine ? C'est promis ?

— C'est juré. Le serment des trois Suisses, sauf que nous sommes quatre.

— Comme les trois mousquetaires.

— Quatre, Ludovic, vous entendez, quatre femmes pas ordinaires, j'ose le dire, qui vous auront une gratitude éternelle.

Elles l'abrutissent, elles l'esbrouffent. Les maris font chorus, sans songer à réclamer contre ces promesses. C'est une idée qu'on a, désobligeante vraiment pour Ludovic, qu'avec lui, rien ne tire à conséquence. Il se rend. Cri de triomphe d'une horde d'Apaches brandissant des scalps. On l'embrasse à la ronde, en acompte, et on s'en va coucher, les uns avec leurs femmes et les autres tout seuls. Bercé par ces parfums, et ces frôlages, et ces chatteries qui l'ont ensorcelé, Ludovic fait les rêves les plus voluptueux.

Le lendemain il déchantait. Les Jules étaient arrivés. Ce n'est pas sans se faire tirer l'oreille qu'il entra dans son rôle. On le piquait, on le harcelait : le taureau livré aux banderilles.

« J'ai tout le temps, protestait-il.

— A peine assez pour graduer vos effets. Comment voudriez-vous, sans un crescendo motivé, vous muer d'iceberg en volcan ?

— Ce serait un viol, alors ?

— Il faut faire les choses décemment. »

Sous tous ces yeux qui le guettaient, sévères comme la justice à la moindre défaillance, si gentiment câlins à chacun de ses timides efforts pour être de parole, force lui était bien de marcher, cahin-caha et de mauvaise grâce, mais enfin il marchait. Et positivement on remarquait dans les angles de Madame Jules un certain arrondissement. Ludovic l'ayant ramenée de la messe dans le tonneau — ces mauvaises pièces s'étaient arrangées pour remplir le breack et la victoria — à table elle fit à ses belles-sœurs une ou deux remarques vaguement obligeantes. C'était de bon augure.

Cependant il fallait brusquer les événements ; Bébé l'Intrépide n'aurait eu qu'à lâcher pied... On organisa un déjeuner sur l'herbe, aux ruines de l'abbaye. Lieu propice s'il en fut, les nonnes de Turluron s'étant fait dans l'histoire une réputation des plus galantes. Il y a là certaine grotte mollement tapissée de mousses, dont les voûtes discrètes passent pour en avoir vu de roses, au temps des Valois. Madame Jules naguère refusait de s'associer à ces ébats incompatibles avec sa haute dignité, et on n'insistait pas. Cette fois il n'y eut point à l'en prier. La tante Caroline, qui feignait de ne rien savoir, avait retenu Jules pour lui faire sa partie.

Le temps était à l'orage et à la soif. On

vida beaucoup de bouteilles, on dit cent folies, on en fit davantage. Ninette s'était chargée de griser Ludovic. Par des manœuvres d'une stratégie savante, on parvint à les isoler dans la grotte et on put s'embusquer dans les fourrés d'alentour. D'abord on entendit les voix alterner en une conversation dont le diapason était tombé brusquement, et qui ne tarda pas à languir. Elle reprit, mais sur un mode différent. L'organe pointu et aigu de Madame Jules, émoussé et abaissé d'une quinte, avait pris des inflexions attendries, oui vraiment; mais il ne semblait pas que l'émotion fût communicative, à en juger par le laconisme des réponses. Puis ce ne fut plus qu'un murmure. Ensuite rien. On s'entre-regarda : ce silence en disait plus qu'il n'était gros. Après un moment de véritable angoisse, de nouveau les voix s'élevèrent : l'une irritée et sifflante, l'autre qui, évidemment, balbutiait des excuses ou des défaites. Enfin on vit Bébé l'Intrépide sortir de la grotte à pas précipités et filer comme un zèbre à travers le bois.

Un instant après Madame Jules surgissait à son tour. D'un air innocent on se rattroupa par petits paquets. Quel changement d'attitude!... Plus sèche et rèche qu'oncques ne l'avait vue, elle décocha les plus venimeux des traits de son carquois sur l'inconvenance de ces apartés.

Puis elle déclara péremptoirement qu'avait sonné l'heure du retour. Et Ludovic?... Où donc était passé Ludovic?... On rejoignit les gens : ils dirent que M. Des Sorbiers avait pris pour rentrer le boghey du service. Il était très pressé : peut-être bien qu'il était malade. A ce mot un rictus crispa les lèvres pâles de Madame Jules, tel celui dont, aux enfers, l'ironie démoniaque doit jeter l'effroi dans l'âme des damnés. En présence de son front sourcilleux et de ses regards foudroyants, la réaction du champagne aidant, le retour fut morne.

Arrivé au château on recouvra des forces pour grimper chez Ludovic, qu'on trouva occupé à faire sa malle, rageusement, à la volée.

« Alors quoi?... Ninette a perdu? C'est Tarquin fuyant devant son crime?

— Tarquin?... Ah! en voilà assez de se fiche de moi (Vlan! les chemises...) Cherchez ailleurs vos comparaisons historiques. (Et allez donc, les chaussettes...)

— Hein?... Quoi?... Joseph?... Pas possible!

— C'est-à-dire que je cours encore. (Ouste! les caleçons...)

— Non, Ludovic, vous ne voudriez pas...

— Je vous crois que je n'ai pas voulu. (Bing! les bottes...)

— Tu te vantes, mon petit.

— Me vanter? Ah! il y a bien de quoi... J'aurais voulu t'y voir. Non, c'est idiot, ce que vous avez fait là... c'est dégoûtant. »

Et les jaquettes, et les culottes, tout empilé, au tas, comme ça vient. Et il monte sur le couvercle pour la fermer... Sa frousse était tellement intense, qu'en rentrant il avait fait le coup du télégramme et se disposait à prendre le dernier train. Les autres trépignaient de joie, et sa fureur s'augmentait d'autant. Vainement le conjura-t-on de donner des détails ; on n'en put rien tirer. On lui déclara que c'était abominablement rosse ; les injures n'eurent pas plus de succès que les prières, et la perspective même des récompenses promises, d'ailleurs hypothétiques et mal définies, ne put l'arrêter dans sa fuite.

Le soir on parle de lui.

« Il manque absolument de tact, décréta Madame Jules.

— Tiens, vous appelez cela du tact », remarqua étourdiment Ninette.

On lui fit les gros yeux. Mais le bon sourire de la tante Caroline la couvrit de son indulgence. Elle s'en souvenait, la douairière, de la grotte de Turluron — et non pour y avoir joué les Lucrèce, pas plus que les Madame Putiphar.

XIII

Le hasard nous ayant mis en possession d'un vieux coffre à bois qui avait appartenu à Émile Augier, nous y avons découvert une liasse de diamants littéraires du plus haut intérêt, que le maître sans doute y avait jetés dans un de ces jours de découragement connus des écrivains à la conscience probe.

Le grand succès du *Gendre de M. Poirier* n'avait pas aveuglé son auteur sur le fait que le dénouement n'en vaut pas le diable. On sait que, subitement éclairé sur la beauté des vertus bourgeoises juste au moment où Poirier vient de commettre deux ignobles mufleries, le marquis Gaston de Presles demande une place de commis dans les bureaux de son drapier de beau-père. Mais un de ces parrains comme, hélas ! pour les filleuls, on n'en voit que sur les

planches, l'empêche de déroger en lui offrant sur un plat d'argent le château de ses pères, où le marquis se livrera noblement à de bucoliques occupations dignes d'un gentilhomme.

Pénétré de cette doctrine de notre oncle Francisque, que le postulat ne doit jamais être discuté du moment où c'est « du théâtre » — et c'en est un sévère, de postulat — le bon public se tient pour satisfait, car sur le coup de minuit moins le quart il veut que tout le monde soit heureux, et, quoique bourgeois, il ne prendrait pas son parti de voir un marquis auner de l'elbeuf. Seulement le malheur de ce dénouement postiche est qu'il ne dénoue rien du tout. M. de Presles mènera la vie de château, bien plus coûteuse que celle de Paris, où par surcroît il se payera au printemps une bonne petite ballade. Ce sera toujours l'argent du père Poirier qui marchera, et bon train, car chacun sait comment tournent ces beaux essais de grande culture et d'élevage par les propriétaires.

S'apercevant qu'il avait absolument déraillé, Émile Augier avait résolu de rentrer dans la logique des choses, et nous avons sous les yeux un nouveau dénouement par lequel Gaston devient l'associé de son beau-père. Cela clochait bien encore un peu. Ainsi, d'emblée, sans savoir un mot des affaires... Mais c'est l'optique du théâtre. On ne pouvait pas mettre ce gendre

à la correspondance ou à la manutention, à cent cinquante francs par mois. Puis un marquis ne sait-il pas tout sans avoir rien appris?

Cependant de nouveaux scrupules vinrent assaillir l'esprit si judicieux de l'éminent académicien. Ils sont relatés sur une série de fiches qui nous permettent d'en suivre au jour le jour la curieuse évolution. De fil en aiguille, il en est résulté le scénario d'une suite au *Gendre de M. Poirier* qui nous est parvenue à l'état embryonnaire, et que nous reproduisons telle quelle, avec les notes marginales.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Petit salon élégant et pourtant bourgeois au fond. Trop en ordre, rien de suggestif. Fleurs de l'avant-veille. On sent que le goût n'y est pas.

Antoinette, marquise de Presles, saut-de-lit en surah rose et dentelle bise, banal, plutôt défraîchi. Toujours jolie, mais se néglige évidemment. L'air ennuyé. Parcourt distraitement les journaux. Haut le corps de colère.

Entre Gaston. Complet veston n'importe comment. Cravate quelconque. Légères genouillères au pantalon. (Note de l'auteur : « Ça, c'est voulu, mais c'est absolu. ») Il s'est empâté, l'occiput s'est éclairci.

Gaston. — Je meurs de faim. On déjeune?

ANTOINETTE, *distraite.* — Mais oui... je pense. Est-ce l'heure?

GASTON. — Passée à mon estomac. Quand on s'est levé à six heures du matin...

ANTOINETTE. — Une belle affaire, quand on s'est couché à dix.

GASTON. — La vie saine, rafraîchissante...

ANTOINETTE. — As-tu lu le *Figaro?*

GASTON. — Pas eu le temps. Il y a quelque chose?

ANTOINETTE. — Tiens, vois... Ici : « Mondanités. »

GASTON. — ... « Demain, les magnifiques salons de l'hôtel historique de la rue de Varennes s'ouvriront pour la signature du contrat de Mlle Yseult de la Rochegrimpée, fille du duc et de la duchesse, née de Châteauneuf du Pape, avec le comte Adhémar de la Vertudieu... » Courte noblesse, les la Vertudieu, mais le sac. Tiens, tiens, elle se marie déjà, ma petite cousine... Comme le temps passe!

ANTOINETTE, *rageuse.* — Et nous ne sommes pas invités... C'est un peu raide.

GASTON, *calme.* — Je trouve cela tout naturel.

ANTOINETTE. — Tu trouves naturel que ta famille te renie?

GASTON. — Puisque c'est moi qui ai rompu avec elle. On a voulu que je change de peau...

Ni, ni, fini le marquis de Presles. Je suis un travailleur, ma chère enfant... un tra-vail-leur, tu entends bien.

ANTOINETTE. — Pourquoi l'un exclurait-il l'autre?

GASTON. — Je n'en sais rien, mais c'est ainsi. On ne peut pas manger à deux râteliers. Je ne me vois point cumulant ma situation dans le Faubourg avec celle de marchand de pâtes alimentaires. *(Note de l'auteur : « M. Poirier était dans la draperie. Mais le rajeunissement de la pièce impose un commerce plus moderne. »)*

ANTOINETTE. — Oh! marchand...

GASTON. — Fabricant si tu veux... C'est kif-kif.

ANTOINETTE. — Le duc de Vermandois vend bien son vin, avec sa couronne de fils de France sur les étiquettes.

GASTON. — Que veux-tu, on a un préjugé contre le macaroni. Bah! qu'est-ce que cela fait? C'est pour moi que tu m'as épousé, n'est-ce pas, non pour mes feuilles de framboisier? Et s'il n'y a plus que l'ombre d'un marquis, il reste ton petit Gaston chéri, qui t'aime bien bourgeoisement et fidèlement.

ANTOINETTE. — Est-ce bien sûr, monsieur?

GASTON. — Parbleu! A-t-on jamais vu un membre de la Chambre de commerce tromper

sa femme? D'abord, où est-ce que j'en prendrais le temps?

ANTOINETTE. — Avec ça qu'il en faut beaucoup pour...

GASTON. — Antoinette!... Vous lisez la *Vie Parisienne*. *(Note de l'auteur : « Ce détail pour bien montrer qu'on n'est plus en 1846. »)*

ANTOINETTE, *pensive.* — Oui, au premier moment, j'étais si heureuse de t'avoir tout à moi... de penser que tu ne verrais plus cette comtesse de Monjay... Je n'ai pas réfléchi. Mais à présent il me semble que tu es allé un peu vite en rompant en visière à ton monde.

GASTON. — Bah! notre situation aurait manqué de dignité... et mettre les gens dans l'impossibilité de vous faire une impertinence est le plus sûr moyen de n'en pas recevoir. Tandis que nous en tenant à ton milieu, nous sommes les premiers à Rome...

LE VALET DE CHAMBRE. — Madame la marquise est servie.

GASTON. — Et même, entre nous, je trouve que c'est presque déplacé de continuer à porter notre titre.

ANTOINETTE, *indignée.* — Par exemple!

GASTON. — Oui, quand Cyprien vient me dire : « Monsieur le marquis, il y a au téléphone le contremaître qui prie M. le marquis de venir le plus tôt possible à l'usine pour la livraison

de farine d'Odessa », il me semble voir un cheveu dans la soupe. Ce serait vraiment de bon goût de simplifier.

ANTOINETTE, *vivement.* — Il ne manquerait plus que cela.

GASTON. — Que cela?... Il y a donc autre chose qui manque?

ANTOINETTE. — Je veux dire que ce serait faillir au respect de tes aïeux.

GASTON, *déclamant.*

... Celui-là, des Silva,
C'est l'aîné, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme...

ANTOINETTE, *grave.* — Pourquoi rire de ces choses?

GASTON. — Le fait est qu'ils n'en doivent pas rire, eux.

SCÈNE II

POIRIER, VERDELET (le parrain, qui n'a pas donné à sa filleule le château de Presles, mais qui l'aime bien quand même.)

POIRIER. — Ils sont à table?... Bon, bon, j'attendrai... Ne les dérangez pas.

Dialogue. Toujours bougon, Verdelet trouve qu'An-

toinette n'a pas l'air dans son assiette. Gaudrioles simples et de mauvais goût du père Poirier. Sortie du parrain.

SCÈNE III

POIRIER, GASTON, ANTOINETTE.

GASTON, *très rond.* — Eh! bonjour, beau-père. Vous venez prendre le café avec nous... c'est gentil.

POIRIER. — Bonjour, mes enfants. Comment va, mon gendre? Fraîche comme l'aurore, ma petite Toinon. Regardez-moi ces joues-là.

ANTOINETTE, *avec humeur.* — Ah! je sais bien que j'engraisse. Il n'y a pas de quoi m'en faire un compliment.

POIRIER. — Si fait, parce que cela prouve que tu es heureuse. Ah! on voit bien que votre mari ne court pas la prétentaine. Un homme occupé... Et sais-tu bien, fillette, ç'aurait été joliment dommage qu'il ne mît pas la main à la pâte.

GASTON. — Bravo! beau-père. *(Léger haussement d'épaules d'Antoinette.)*

POIRIER. — Hein?... quoi?... Ah! oui, très drôle... C'est bien sans le vouloir... Voilà

qui va t'étonner, mais il était né pour les affaires, ce garçon-là.

ANTOINETTE, *piquée.* — Je ne vois pas où il aurait pris cette vocation.

POIRIER. — C'est pourtant comme je te le dis. Un flair, une adresse... Et roublard... roublard comme tout.

ANTOINETTE, *indignée.* — Allons donc!

POIRIER. — Devine un peu le truc qu'il a imaginé pour garantir nos produits de la contrefaçon.

GASTON, *nerveux.* — Mais cela ne l'intéresse pas du tout.

POIRIER. — Pas de fausse modestie, mon cher Gaston. Écoute-moi ça. Tu sais que c'est le degré de dessication des pâtes qui fait la qualité. Et il y a des ouvriers chargés d'observer sans cesse les thermomètres placés dans les étuves, afin de maintenir une température constante. Eh bien! ton mari a eu l'idée géniale de mettre partout des instruments faux... gradués faussement, tu comprends. Alors, suppose qu'un concurrent débauche un de nos hommes pour lui livrer nos procédés... Il table sur un chiffre erroné et ses pâtes moisissent... à moins qu'elles se torréfient. Hein! c'est trouvé.

ANTOINETTE, *regard de reproche vers son mari.* — Jamais je n'aurais cru cela de lui.

POIRIER, *qui ne comprend pas.* — Moi non

plus, mais c'est un fait. De sorte que, grâce à l'inimitable supériorité de la marque Poirier Presles et C°...

GASTON. — Nous voici les rois du tapioca, les princes de la semoule.

POIRIER, *se frottant les mains.* — Eh! eh! ce sont des titres de noblesse qui en valent d'autres.

ANTOINETTE, *amère.* — On fait ce qu'on peut.

GASTON. — Je me serais tout de même contenté du mien.

ANTOINETTE, *vivement.* — Qui avait été conquis à la pointe de l'épée... au lieu de l'être par un faux.

POIRIER. — Eh! là! là! mon enfant... Ne dirait-on pas qu'il s'agit de vendre à faux poids? A qui cela fait-il du tort, sinon à ceux qui voudrait nous en faire? C'est une ruse de guerre comme une autre. Et les pacifiques et fécondes batailles de l'industrie...

GASTON. — Cela me rappelle François-Gaston de Presles montant le premier à l'assaut de la Rochelle, où il fut tué d'une arquebusade, à la tête d'une compagnie d'enfants perdus. Pour tromper la vigilance des assiégés...

(Note : Consulter le général... nom illisible.)

ANTOINETTE, *énervée.* — Cela n'a aucun rapport.

Gaston. — En effet. Mais que veux-tu, ma chère, chacun est de son temps.

Poirier. — Quoi qu'il en soit, mon gendre, avec moi on n'a pas affaire à un ingrat. Et je venais pour vous annoncer que je double votre mensualité : six mille au lieu de trois. Quand on est déjà logés, voiturés... Et tu sais, Toinon, si tu as quelque note de couturière en retard...

Antoinette, *maussade.* — Ah! grand Dieu non. Pourquoi faire est-ce que je m'habillerais à présent.

Poirier. — Est-ce que tu ne veux plus aller dans le monde?

Antoinette, *ironique.* — Dans le monde!

Poirier. — Tiens, n'est-ce pas demain que nous avons le dîner chez les Gobillot?

Gaston. — Oh! pour ceux-là il suffit d'être bien chaussé.

Poirier. — Et la semaine prochaine, la soirée musicale des Balloir. Il paraît que ce sera superbe.

Antoinette. — Ils ont le matériel sous la main pour décorer leurs salons.

Poirier. — Et le bal de noces de la petite Perrichon.

Antoinette, *qui repense aux la Rochegrimpée.* — A l'hôtel Continental!... Merci, je ne vais pas dans ces endroits-là.

POIRIER. — Et bien! et les Reynier?... Un hôtel au parc Monceau, qui a coûté trois millions. Des gens qui ont un yacht...

GASTON. — Yotte, beau-père... yotte...

POIRIER. — Tu ne vas pas dire qu'ils ne sont pas du monde, ceux-là?

ANTOINETTE, *dédaigneuse.* — Il y a bien des mondes.

GASTON. — Ce qui fait qu'il n'y en a qu'un... Deux heures moins le quart... Et j'ai rendez-vous à Grenelle à deux heures pour les essais de la nouvelle turbine...

POIRIER. — Mon coupé est en bas : je vais vous conduire.

ANTOINETTE, *à son mari.* — Seras-tu rentré à cinq heures?

GASTON. — Tu veux rire. Et la signature du courrier?

ANTOINETTE. — C'est que j'espérais que tu monterais au Bois avec moi.

GASTON. — Impossible, ma chère enfant... *Business is business*... A ce soir.

SCÈNE IV

LE VALET DE CHAMBRE. — M. le duc de

Montmeyran demande si Mme la marquise veut bien le recevoir.

ANTOINETTE. — Le duc à Paris!... Certainement, faites entrer.

(Note : le brigadier de chasseurs d'Afrique est devenu officier à la suite d'actions d'éclat au Tonkin. Il arrive en garnison à l'École militaire).

. . . .

ANTOINETTE, *avec enthousiasme.* — C'est beau, la carrière des armes... Puisqu'on voulait absolument que Gaston eût une occupation, pourquoi n'a-t-il pas fait comme vous?

LE DUC. — S'engager?... Un homme marié?...

ANTOINETTE. — Ah! oui, c'est vrai. *(Rêveuse)* C'est dommage...

LE DUC, *à part.* — Diable!... Est-ce que?...

ANTOINETTE. — Avez-vous quelque chose à faire tantôt, mon cher duc?

LE DUC. — Rien d'autre que d'être à vos ordres, marquise, si vous me faites l'honneur de m'en donner.

ANTOINETTE. — Eh bien, pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas au Bois?

LE DUC. — Mille grâces, madame... Trop de bonté. *(A part)* Tiens, tiens!...

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Un mois après. Le même petit salon, joli désordre, fleurs fraîches partout. On y sent le désir de plaire.

M. Poirier, Gaston, sortant du cabinet de celui-ci et achevant une conversation d'affaires.

GASTON. — Convenu. Nous enlevons le stock de sagou à quinze soixante-quinze. Je télégraphie au Brésil.

POIRIER. — Sans tarder. C'est le salut pour les Carapatos, sans quoi ils sautent. Et si Broult venait à savoir leur situation, en majorant un peu le prix, il nous couperait l'herbe sous le pied.

GASTON. — Parfaitement. Mais avant d'aller au bureau je voudrais vous dire un mot au sujet d'Antoinette. Ne la trouvez-vous pas changée?

POIRIER. — Mais non... *(Confidentiel)* Est-ce que?... Compliments, mon gaillard.

GASTON. — Ce n'est pas cela du tout... au contraire.

POIRIER. — Comment, au contraire?

GASTON. — . . . .

Bref, Montmeyran vient beaucoup trop chez nous.

POIRIER. — Mon gendre, vous êtes fou... Une chose pareille est impossible. Dans la famille Poirier toutes les femmes sont chastes...

GASTON. — Et tous les hommes sont braves?

POIRIER. — Mon Dieu, à l'occasion... Mais je voulais dire honnêtes.

GASTON. — Oui, mais vous oubliez qu'elle est devenue marquise de Presles. Au surplus, je ne crois pas qu'il y ait rien de grave. Cependant, si vous lui adressiez quelques observations... quelques conseils...

POIRIER. — Sapristi, c'est que c'est très délicat. Ne pensez-vous pas qu'il serait préférable de régler entre vous cette petite affaire?

GASTON. — Dans le monde où je suis né, c'est ainsi en effet que cela se pratique. Mais vous m'avez initié à des mœurs plus familiales, où chacun se mêle de ce qui ne le regarde pas. Ainsi quand vous avez tranquillement ouvert une lettre qui m'était adressée. Pas du tout bien porté dans mon milieu, ce procédé-là.

Poirier. — Mon Dieu, c'était dans l'intérêt de la paix du ménage.

Gaston. — C'est dans le même intérêt que je vous prie d'intervenir aujourd'hui. Au moins cela me débarrassera d'une corvée. La voici, je vous laisse.

SCÈNE II

Antoinette, négligé des plus galants, soie molle et flots de dentelles.

Poirier, *gêné, fourrage sur une table.* — C'est à toi, ce livre? Une bien mauvaise lecture.

Antoinette, *provocante.* — Il est cependant temps que je me déniaise.

Poirier. — Ma fille, je ne te reconnais plus. Toi, élevée chastement et pieusement par la plus sainte des mères...

Antoinette. — Quel mal y a-t-il à lire ce que lisent toutes les jeunes femmes?

Poirier. — Jamais ta mère n'a seulement soupçonné pareilles horreurs.

Antoinette. — Ma mère... ma mère était Mme Poirier. Moi, je suis la marquise de Presles... Ne te fâche pas... Je veux dire que

les usages du monde où je suis entrée ne sont pas ceux du monde d'où je sors. Demande à Gaston.

Poirier. — Gaston?... Je ne voulais pas te le dire, mais, puisque tu m'y pousses, je t'apprendrai qu'au contraire il blâme fort tes allures. Ainsi ta familiarité compromettante avec un jeune homme, un militaire... ce duc qui est toujours fourré ici.

Antoinette. — Le meilleur ami de mon mari.

Poirier. — Oui, mais ton mari n'y est jamais.

Antoinette. — Précisément. Et il est trop galant homme pour ne pas trouver bon que je cherche des distractions en son absence... et pas assez bourgeois encore pour prendre un flirt au tragique, comme je l'avais sottement fait avec lui.

Poirier, *indigné.* — Bourgeois, bourgeois!... Vas-tu à présent renier ta bourgeoisie... cette classe saine et forte d'honnêtes gens, de gens sérieux, laborieux, utiles...

Antoinette. — Oh! utiles... à eux-mêmes.

Poirier. — Oui, à gagner de l'argent, que leurs filles ne sont pas fâchées de trouver pour se payer des marquis.

Antoinette. — Alors c'est donc quelque chose de bien précieux, un marquis, puis-

qu'on l'achète aussi cher? Voyons papa, il faudrait pourtant s'entendre. Si j'ai aimé Gaston, ce n'est pas seulement pour sa bonne mine. Pourquoi pas alors ton premier commis Chapelard, qui est beaucoup plus bel homme? Pour son mérite?... Mon cousin l'ingénieur a bien plus de diplômes que lui... ce qui n'est pas difficile d'ailleurs. Non : je l'ai aimé parce qu'il est d'une autre race que nous... presque d'une autre espèce... parce qu'il incarne un monde de traditions, d'élégances, de raffinements, d'impertinence même... c'est joli l'impertinence, quand on a le bon bout... parce qu'il avait enfin un prestige que tu as gobé encore plus que moi, car c'est toi qui me l'as jeté à la tête, ton marquis. Que dans ce monde si différent du nôtre tout ne soit point parfait sur ce chapitre de la moralité, possible... C'est peut-être bien ce qui fait qu'on y est plus aimable. Eh bien! on n'a rien compris à cela. Après m'avoir donné un gentilhomme, voilà qu'on me l'embourgeoise, qu'on en fait un marchand. Il y a erreur sur la personne. Décati, le marquis de Presles, plus décoratif pour un sou. Je l'aime toujours bien, Gaston, mais pas de la même façon, c'est certain. Alors il me tombe un duc sous la main... c'est lui que je mets comme plume à mon chapeau.

POIRIER, *majestueux.* — Antoinette, j'ai

écouté sans sourciller vos divagations. A mon tour de parler. Il ne sera pas dit que l'honnête homme que je suis...

ANTOINETTE. — Honnête homme!... Certainement, papa, mais vraiment tu le dis trop. Parce qu'il y a honnêteté et honnêteté, et entre nous, celle du commerce est très relative.

POIRIER. — !!!

ANTOINETTE. — Oui, oui, je sais, le grand cheval de bataille : faire face à ses échéances... Le beau mérite, avec la faillite en perspective. En revanche, quand tu as désintéressé les créanciers de ton gendre, tu as trouvé très bien de les carotter de moitié... par des chicanes très légales, sans doute, mais pas moins Gaston a manqué à sa parole, et même avec des Gobseck, dans son monde, ce n'est pas du tout reçu. *(S'échauffant.)* Tiens, il y a longtemps, mais j'ai bonne mémoire, tu as eu pour une vingtaine de mille francs de pâtes légèrement avariées. Les vendre au rabais, c'était déconsidérer ta marque. Qu'est-ce que tu as imaginé? D'en mêler un certain nombre de paquets dans les grosses fournitures, de façon que sur la masse cela passât pour des accidents isolés. Les acheteurs n'en ont pas moins été volés... Tant pis : il n'y a pas deux mots qui servent. *(Se montant toujours.)* Et ton bon ami M. Bourdesoy, quand il sait qu'il y a à Lyon un fabricant aux abois, est-ce

qu'il n'en profite pas pour lui acheter tout son stock à des prix dérisoires?... Et ton autre copain, le grand sucrier, avilissant les cours pour ruiner les concurrents qui n'avaient pas les reins aussi solides, puis, maître du marché, les relevant d'autant. Tu trouves cela honnête, toi?... C'est pourtant l'a b c du commerce.

Poirier, *suffoqué.* — Avec ça que dans le monde...

Antoinette. — Dans le monde, quand on a perdu au jeu, on se met sur la paille pour régler sa dette dans les vingt-quatre heures, précisément parce qu'elle est sans garantie.

Poirier, *furieux.* — Quitte à ne pas payer ceux à qui on doit de l'argent honnêtement gagné.

Antoinette. — Ils n'avaient qu'à ne pas faire de crédit, au lieu de pousser à la consommation. D'ailleurs, je ne dis pas qu'il ne se trouve des hommes du monde pour faire de vilaines choses... Mais au moins cela les disqualifie. Tandis que, commercialement, une... indélicatesse du genre de celles dont je parlais confère un brevet de mérite. Un officier qui vendrait un cheval à un camarade en lui cachant une tare, c'est lui qui le serait, taré. Toi, juste après ton affaire de pâtes moisies, on t'a décoré, au contraire. Laisse donc là les grands mots, va... C'est plus facile de se ruiner honorable-

ment que de faire fortune par le même procédé...

. . . .

Ici s'arrête le manuscrit. Une fiche qui y était épinglée portait ces mots :

« Le seul dénouement logique est qu'après une chaude alerte du côté du duc, Gaston jette le macaroni aux orties, rentre dans sa peau de gentilhomme et recommence à vivre noblement, pour la plus grande satisfaction de sa femme, et au fond du bonhomme Poirier, qu'il rendra grand-père d'un petit marquis. Mais alors où est ma thèse ? Où est ma moralité *ad usum Josephi Prudhommi ?* Cruelle énigme. »

C'est sans doute l'impossibilité de la résoudre qui a décidé Émile Augier à tout jeter dans le coffre à bois.

XIV

Chez Geoffroy de Courteheuse. Fond de cour sur jardin, rue de la Chaise, jouxtant les Dames de la Retraite. Mme Tavernier a une vieille tante pensionnaire dans la communauté, souvent retenue à la chambre par une bronchite capillaire et chronique. Combiner ses fréquentes visites avec celles au n° 9 — une heure et demie, deux heures d'arrêt, buffet — c'est l'enfance de l'art.

Le malheur des temps ayant morcelé en appartements l'hôtel de Courteheuse, la garçonnière de Geoffroy a été aménagée dans les anciens communs, au-dessus des écuries. Escalier particulier, aucun risque de rencontre. Discrétion du concierge cautionnée par sa place. Un

gentil petit adultère très sûr, tout à fait faubourg. Gentil aussi, lui ; elle l'aime tout plein ; il le lui rend et le lui prouve de son mieux, ce qui n'est pas peu dire. Un beau Normand roux, les yeux couleur de mer, la lèvre en fleur, moustache de leude, poitrine large et épaules carrées, des flancs évidés de levrier et, mentant à son nom, fendu jusqu'au bréchet, tels les chevaliers de la fameuse tapisserie de Bayeux. Si l'on considère que Guillaume le Bâtard était trapu et replet, on est en droit d'en inférer que la reine Mathilde songeait à d'autres qu'à son légitime seigneur lorsque, avec l'aide de ses femmes, elle brodait ces héros au type allongé. Cela donnerait créance à une histoire du Conquérant traînant sa noble épouse par les cheveux, dans la rue Froide, à Caen, à la suite sans doute de quelque scène de ménage un peu vive. Et de certains menus détails accessoires de cet ouvrage d'aiguille, il appert que ces dames avaient l'imagination hantée de visions peu propres à plaire à M. Bérenger...

Un goût héréditaire pour les pommes du voisin fait de Courteheuse le ravageur des foyers. Oncques ne lui connut d'autres maîtresses que des femmes du monde. Lucienne Tavernier est venue à son tour et cela prend tournure de coller ferme. Elle est jolie comme tout et encore plus futée. Un mari à souhait : fortune faite

par le père dans la bonneterie, à Troyes, usine liquidée, belle terre seigneuriale achetée dans le pays, conseiller général, des ambitions parlementaires. Pas d'opinion bien spéciale, sinon que tout est pour le mieux dans un régime qui du petit-fils d'un ouvrier tisserand a fait un gros châtelain. Une admiration naïve, quoique protectrice, pour les épaves de l'ordre social déchu dont lui et ses pareils ont chaussé les bottes. Il s'est lié avec Geoffroy à l'occasion d'une paire de chevaux que celui-ci lui a vendus, défendu de la tentation de l'enrosser par le désir pervers de se bien faire venir dans la maison. Pour qu'un Normand agisse de la sorte, il lui faut être vraiment épris. M. Tavernier y a gagné un attelage très avantageux et un meilleur ami des plus décoratifs. Car, Lucienne lui en a fait la démonstration, il sait qu'un Courteheuse étant inscrit parmi les compagnons d'armes de Guillaume sur la dalle de pierre de l'église de Dives, pareil titre de noblesse dégote tous les comtés en toc et les marquisats d'en face, dédaignés par la descendance de ce bon banneret.

En somme, un de ces arrangements qui donnent satisfaction à trois créatures du bon Dieu.

Mais il n'est de ciel pur que quelque jour ne vienne troubler l'orage. Et voilà de quoi Lu-

cienne entretenait son ami, à l'issue de sa visite chez ces dames, très abrégée « parce que j'ai à aller au Bon Marché, ma tante... une liste longue comme un jour sans pain... ce que je serai lasse en rentrant ! »

Lasse, elle le sera. Pour le moment elle se radoube en arrosant de vieux constance rouge (pontac) des sandwichs au cresson alénois et à la moutarde, dits « nabuchodonosors », qu'elle dévore avec l'appétit donné par une bonne conscience.

Lucienne. — Alors, vous voyez ça d'ici... *(Ils sont très sérieux, car ils parlent de choses graves, Geoffroy, d'ailleurs, est pour conserver de la tenue dans les circonstances les plus intimes de la vie.)* Avec cette lubie de prendre une spécialité de candidat agricole...

Geoffroy, *distrait.* — Il a raison. Le retour à la terre des capitaux et des énergies sera le salut économique du pays... bien plus : son salut social. La démoralisation résultant de l'abandon de la campagne par les propriétaires, de l'exode des populations rurales vers la ville... Pardon : c'est qu'hier soir, justement, je faisais une conférence sur ce sujet au cercle catholique du septième... Nous disions donc que M. Tavernier s'est féru d'agriculture. Mais ce serait la ruine à brève échéance, réglé comme papier à musique.

Lucienne, *piquée.* — Il est un autre aspect de la question auquel je m'étonne que vous ne pensiez pas d'abord ; c'est que je serais enterrée huit, dix mois de l'année à Aubeterre.

Geoffroy. — Mais si, ma jolie chérie, je ne pense qu'à cela. Il faut l'empêcher à tout prix. Qu'est-ce qu'on pourrait faire ?... Mettre le feu au château ?... Non : on aurait peut-être des raisons avec ce qui s'appelle bien improprement la justice. En tant que gémir sur la paille humide, je préfère que ce soit pour la cause. Quoi, alors ?... Si nous lui donnions une maîtresse ?...

Lucienne, *inexpressiblement choquée.* — Geoffroy !...

Geoffroy, *supérieur.* — Eh bien ?... Vous n'êtes pas, ma chère, une de ces bourgeoises qui attachent une valeur de superstition à la fidélité d'un époux d'ailleurs trompé en long, en large et en travers, je m'en flatte.

(Elle l'est bien un brin, bourgeoise, mais n'en veut pas convenir.)

Lucienne, *crânant.* — Je m'en moque un peu, tu penses.

Geoffroy. — Moi, j'y verrais d'autres avantages encore, sur lesquels me défend d'insister la pudeur.

Lucienne. — Oh ! pour ce qui est de cela...

Geoffroy, *digne.* — Je vous en prie, Lu-

cienne, pas de détails. C'est un sujet sur lequel je préfère ne rien savoir.

LUCIENNE. — Gustave non plus ne voudrait rien savoir. Il est... ou plutôt il n'est pas... C'est très difficile à dire convenablement, et même sans être convenable. Enfin il a une vocation pour la vertu... Je parierais que ça ne bicherait pas.

GEOFFROY. — Allons donc?

LUCIENNE. — Ou bien alors, qui sait si ça ne bicherait pas trop? On se ruine aussi, à ce petit jeu-là, comme avec les engrais phosphatés.

GEOFFROY. — C'est moins infaillible. En faisant un choix éclairé... Je sais une petite femme bien raisonnable que mon frère a liquidée en se mariant...

LUCIENNE. — Les demi-castors, c'est les pires.

GEOFFROY, *modeste*. — Vous êtes mieux renseignée que moi. Je n'ai aucune expérience de la mauvaise compagnie.

LUCIENNE. — Non, non... cherchons autre chose de plus moral et de moins onéreux.

GEOFFROY. — Fourrons-le dans le complot.

LUCIENNE. — Le complot?... Quel complot?

GEOFFROY. — Je n'en sais rien du tout. Mais il y a toujours un complot dans l'air... un

complot latent. Est-ce que je fais autre chose que comploter ?

Lucienne. — Vous êtes royaliste, vous.

Geoffroy. — Eh bien ! pourquoi ne le serait-il pas aussi ?

Lucienne. — Mais... parce qu'il est républicain.

Geoffroy. — Des nèfles !... A présent qu'il est un seigneur, qu'est-ce que ça lui fiche, la R. F. ? Attends un peu, je vais te vous le retourner, moi, et bon train.

(Ce jeune homme a l'imagination vive, la parole facile. Il conçoit son plan, le développe et affirme que Gustave y coupera.)

Lucienne, *hilare*. — Il est assez poire pour ça.

Geoffroy, *sévère*. — Lucienne, je vous ai déjà dit combien cela me désoblige de vous entendre parler de la sorte de votre mari, qui est parfait pour nous.

Lucienne. — Un père !... Six heures... je me trotte. N'oubliez pas, monsieur de Courteheuse, que vous dînez ce soir chez moi.

Geoffroy. — Je n'aurais garde, madame. L'invitation est à la glace de mon cabinet de toilette... Vous avez même pu l'y voir.

Le dîner. Geoffroy prend un plaisir très vif à traiter avec le plus grand respect, au travers

des orchidées du surtout, la femme à qui, deux heures auparavant, il en manquait aussi totalement que possible. Il est en verve. Les derniers convives partis, il demande au maître du logis un instant d'entretien confidentiel... Non, non, Mme Tavernier ne sera pas de trop, comment donc, au contraire... Mais elle a un peu de migraine et préfère se retirer... Bonsoir... Qu'est-ce que vous avez donc à comploter tous les deux?... Ce n'est pas pour un duel au moins?... Pour parler de femmes, alors... Oui, oui, monsieur de Courteheuse, on sait de vos histoires...

De derrière les lourdes portières elle suit la conversation.

En duo. — Désordre... licence... gaspillage... vénalité... incohérence... arbitraire... corruption... avilissement... hommes néfastes... péril social... malaise général... anarchie à l'intérieur... abaissement à l'extérieur... faillite du régime parlementaire... Byzance...

M. Tavernier, *sursautant.* — Ah! permettez... la république...

Geoffroy. — Puisque vous la trouvez infecte.

M. Tavernier. — Épuration... réformes...

Geoffroy. — C'est elle-même qui se nettoierait après s'être salie?... Quand la morve a passé dans une écurie, pas de désinfection pos-

sible. On la jette bas et en construit une nouvelle.

M. Tavernier. — Il faudrait un homme.

Geoffroy. — Je vous en propose un.

M. Tavernier. — La France ne le connaît pas.

Geoffroy. — Elle connaît trop les autres.

M. Tavernier. — Il ne fait rien.

Geoffroy. — Que voudriez-vous qu'il fît à lui tout seul?... Mais, je vous le confie dans le plus grand secret, il fait beaucoup plus qu'on ne croit. Rira bien qui rira le dernier.

M. Tavernier. — Regrets superflus... vains espoirs... illusions... chimères...

Geoffroy. — Et vous donc!... Claqué, votre régime, pourri, branlant comme un vieux chicot qu'il faut tout de même un coup de poigne pour extirper. Si ce n'est pas en haut qu'on marche, ce sera en bas... Vous serez bien avancés.

M. Tavernier. — Mal conseillé... pas d'entourage politique...

Geoffroy. — Merci pour moi... *(Protestations véhémentes.)* Mais qu'est-ce qui vous empêche de l'entourer, de le conseiller?

M. Tavernier, *ahuri.* — Moi?...

Geoffroy. — Vous et tous les esprits éminents de votre milieu.

M. Tavernier. — Mon passé... mes prin-

cipes... mon attachement aux institutions...

GEOFFROY. — Tout ce qu'il y a de plus respectable. Mais illusion aussi, chimère... Qu'un homme de votre valeur se cramponne à un vieux bateau qui fait eau de toutes parts, c'est un crime de lèse-civisme. Vous vous devez au pays, pas à une étiquette. Et d'ailleurs vous serez jetés par-dessus bord... vous l'êtes déjà. La république a fermé la porte au nez des républicains honnêtes et patriotes, des modérés, des athéniens... Chez nous on vous tend les bras... Il a autour de lui des dévouements, des courages... Mais nous sommes les soldats, les casse-cou... *Cedant arma togæ*... Après la bataille, nous rentrerons dans le rang pour faire place aux hommes d'affaires, les administrateurs, les conseillers d'État, les ministres de demain...

M. TAVERNIER, *abruti.* — . . . . *(Paroles confuses, objections vagues.)*

GEOFFROY, *s'échauffant.* — Il le dit souvent : « Ce qu'il nous faut, c'est la grande bourgeoisie riche, cultivée libérale... colonne vertébrale de la nation... appui naturel d'une monarchie constitutionnelle... Le peuple est excellent... Amour du drapeau... sentiment profond de la grandeur nationale... Il aspire à ce que la République ne lui a pas donné : union, concorde... probité, bonnes finances... décentralisation,

libertés locales... Louis le Gros, père des Communes, et la poule au pot du bon roi Henri... Cléricalisme?... Et la religion gallicane, qu'en faites-vous?

M. Tavernier, *bleu.* — Certainement... il y a du vrai...

Geoffroy. — Il n'y a que de ça. Et pour le faire entendre aux masses il faut des hommes comme vous... sortis des entrailles de la démocratie, lui inspirant confiance, exerçant sur elles une influence due à leur mérite personnel... intermédiaires entre le peuple et la couronne... Ce mot vous choque?... Non... votre haute intelligence ne se laisse pas duper par une formule. Vous n'avez pas besoin d'aller le demander aux Anglais, peuple libre par excellence, pour savoir ce qu'il signifie... pouvoir irresponsable et permanent... point fixe au milieu des partis... stabilité gouvernementale... vues politiques soutenues...

M. Tavernier. — La couronne règne et ne gouverne pas.

Geoffroy. — Comme les femmes. Et ceux qui gouverneront ce sera vous... l'aristocratie politique. Car vous pensez bien qu'il ne sera pas question de rétablir des distinctions surannées. On use celles qu'on a, mais on ne s'en fait pas refaire. L'évolution des temps... Qu'est-ce que cela ajouterait à votre grande situation

personnelle d'être baron d'Aubeterre?... quoique vous ayez tous droits à l'être, après tout... C'est le fief qui confère la noblesse, et combien de nos grandes familles ne sont pas d'épée. D'ailleurs ne destinez-vous pas votre fils à Saint-Cyr?... Mais bah! vieux habits, vieux galons...

M. Tavernier, *qui a reçu un coup.* — Mais non, mais non. Améliorer, renouveler n'est pas détruire. Je respecte tout ce qui a fait la France dans sa force et dans sa gloire. Aussi la grande propriété foncière ne doit-elle pas disparaître...

Geoffroy. — Mais seulement changer de mains... J'en sais quelque chose.

M. Tavernier. — ... et il est fort regrettable de voir s'éteindre les noms qu'elle avait donnés à notre aristocratie, chaînon rattachant la société moderne au passé dont elle est issue.

Geoffroy. — Quand je vous le dis, que vous êtes un conservateur... vous l'êtes plus que moi, que nous... Oui, nous avons des côtés anarchistes... un peu de gaminerie. Aussi me le disait-il encore l'autre jour : « Mon cher Geoffroy, j'ai besoin d'hommes sérieux. Amenez-m'en. » J'ai prononcé votre nom. « M. Tavernier?... » s'est-il écrié « Tavernier de l'Aube? »

M. Tavernier, *tué.* — Il me connaît?

Geoffroy. — Vous n'avez pas idée de ce

qu'il est informé. Et il avait présent à la mémoire votre discours au conseil général, vibrant du plus pur patriotisme.

M. Tavernier *s'effondre.* — . . . . . .

On complote, on complote vigoureusement.

Geoffroy. — Bravo, cher monsieur... Ce mémoire sur l'esprit des populations dans votre département a été remarqué : précis, nourri, lumineux...

M. Tavernier. — Et que pensez-vous de mon système de numérotage? *(Geoffroy, qui a allumé son feu avec, sans l'ouvrir, demeure saisi.)* Oui, 76?... Vous avez trouvé la clef?

Geoffroy, *vague.* — 76, parfaitement... Ma foi, s'il faut vous l'avouer, je n'ai rien trouvé du tout.

M. Tavernier, *triomphant.* — Hein? c'est réussi... Suivez-moi bien. Dans la liste alphabétique, l'Aube a le n° 10. Eh bien! Je la prends à rebours, commençant par le 85... cela donne 76. Vous y êtes? L'Yonne, c'est l'Ain, l'Aisne, c'est les Vosges. Au cas où les documents seraient interceptés, qu'on s'y reconnaisse donc!

Geoffroy. — Remarquablement ingénieux.

M. Tavernier. — Et mon nom de guerre, Timoléon, ça va?

Geoffroy. — Simple et de bon goût.

M. Tavernier. — Pour les dépister plus complètement encore, je pense à en avoir un de rechange.

Geoffroy. — Anatole par exemple. Et le chiffre, vous le possédez bien?

M. Tavernier. — Sur le bout du doigt. Mais j'ai en tête une nouvelle méthode cryptographique... Les plus fins limiers y perdront leur nez. Ce n'est pas encore tout à fait mûr.

Geoffroy. — Mûrissez, cher ami, mûrissez. Moi *(mystérieux)*, je pars demain soir... *Ad augusta per angusta.*

M. Tavernier. — Filé dans vos voyages?

Geoffroy. — Tout le temps.

M. Tavernier, *qui a son idée.* — Brûlé alors?

Geoffroy, *qui a saisi l'idée.* — C'est ce qu'il faut... nous sommes les enfants perdus. D'autres, comme vous, travaillent dans l'ombre et sous le masque. Rappelez-vous l'*Espion* de Fenimore Cooper. Voilà pourquoi je vous prie si instamment de vous abstenir de toute communication personnelle et directe. Pour ne vous connaître qu'au jour de la victoire, on ne vous en marquera pas moins ce qu'on doit à vos services.

M. Tavernier. — Je n'ai d'autre but que le bien du pays.

Geoffroy. — On le sait et on vous en estime.

M. Tavernier, *suivant son idée.* — Si pourtant quelque jour vous aviez besoin d'un émissaire au-dessus de tout soupçon...

Geoffroy, *avec énergie.* — Je n'aurais garde. Avant tout il faut éviter de vous compromettre. C'est à Paris d'ailleurs que vous servez le plus efficacement. Ainsi je suis obligé de partir sans attendre certains rapports ultra-confidentiels, qui ne sont pas prêts. Au fur et à mesure, des gens à moi les déposeront chez vous. Et pour les apporter à la frontière, j'ai songé à une personne qui sera bien moins suspecte encore... si toutefois elle veut bien consentir à se dévouer aussi... Mme Tavernier.

M. Tavernier. — Elle consentira... j'en fais mon affaire.

Geoffroy. — Elle aura la bonté de s'établir pour une quinzaine à Nice ou à Monte-Carlo, et ces papiers qu'elle recevra de vous, elle ira les mettre à la poste à Bordighera ou San-Remo. Du diable qui pourra découvrir le pot aux roses.

M. Tavernier. — Il n'est donc pas en Angleterre?

Geoffroy. — Motus!... laissez croire... On va, on vient. Pendant ce temps vous nous tiendrez au courant des incidents qui vont mar-

quer la rentrée des Chambres et la chute prochaine du cabinet. Voici les adresses télégraphiques selon un ordre de déplacement dont je vous aviserai : Raviolini, Milan, Strauss, Vienne, Cornaz, Genève, Gottferdum, Bruxelles, Robinson, Londres (Charing-Cross)... partout bureau restant. S'il y a de nouvelles instructions pour vous, je les communiquerai en clair, mais par langage convenu, à Mme Tavernier, qui vous les transmettra.

. . . .

Rapport de police.

« Courteheuse. Parti de Paris vendredi à destination de la frontière italienne, ce qui a fait croire d'abord à un déplacement secret qui aurait échappé à nos agents d'Angleterre. Mais la présence à Monte-Carlo, où il se trouve, d'une dame qu'il fréquente beaucoup, la femme de M. Gustave Tavernier, conseiller général républicain de l'Aube, nous donne la conviction absolue que ce voyage n'a aucun but politique. »

Autre morceau de la même littérature.

« Le service télégraphique signale de nombreuses dépêches adressées à Londres, Bruxelles, Genève, Vienne, Milan, dont les desti-

nataires semblent être des hommes de paille. Jusqu'à présent le chiffre est impénétrable (on y pourra trouver ce qu'on voudra). Les signatures Timoléon et Anatole marquent sans doute une personnalité de l'Œillet Blanc et un boucher de la Villette. La recherche de leur identité n'a encore donné aucun résultat. »

Monsieur Tavernier (de l'Aube),
boulevard Malesherbes.

(Porté à la main).

« Par des intelligences que nous avons dans la police, j'apprends que des perquisitions sont imminentes. Filer en emportant les papiers que j'ai chez moi serait me jeter et eux avec dans les pattes sales des flics. Les déposer chez vous ne me paraîtrait même pas assez sûr. Vous sauvez tout en partant ce soir pour l'Espagne — cette frontière n'éveille pas de soupçons — avec le paquet cacheté que Mme Tavernier recevra tout à l'heure dans un carton à chapeau. La semaine sainte à Séville est un prétexte très plausible. Veuillez y attendre des ordres. »

Réponse.

« Je pars. Ma femme, souffrante, ne peut

m'accompagner. Mais j'ai tout lieu d'espérer que ce ne sera pas grave, et mon dévouement est à la hauteur des circonstances. »

Chez Geoffroy de Courteheuse. Heure très matinale. Tout bouleversé, saccagé, matelas retournés, tiroirs béants, armoires au pillage, litière de vieux journaux, cartes de visite, accessoires de cotillon. Lui, en pyjamas, en proie à une folle gaieté. Elle, consternée, costume incohérent et bizarre d'une personne réveillée en sursaut et qui s'est vêtue précipitamment.

Lui. — Je ne croyais pas si bien dire en annonçant que le gouvernement — si j'ose m'exprimer ainsi — avait l'œil... et même l'œil américain!... Ce ne sera pas encore pour cette fois, leur complot... C'est à désespérer de tout.

Elle. — Tu es bien sûr qu'on n'a rien trouvé?

Lui. — Si fait : la femme d'un bon républicain.

Elle. — Je t'engage à rire. J'ai eu un de ces tracs...

Lui. — Tu auras connu les émotions du commissaire de police... pas pour le mauvais motif, heureusement.

Elle. — Et si on t'avait arrêté?

Lui. — J'aurais eu l'auréole du martyr, Lucienne, l'ardeur même de mes sentiments

pour vous ne me ferait pas rompre d'une semelle quand il s'agit de mes convictions.

Elle. — Vous êtes mon lion superbe et généreux... C'est égal, avec nos quinze jours à Monte-Carlo et cette bonne petite semaine-ci, on ne s'est pas ennuyé.

Lui. — Pour ne pas abuser des meilleures choses, nous allons télégraphier à cet infortuné qui se ballade en Andalousie, avec un paquet de prospectus entre sa flanelle et sa chemise.

(On rédige : « Scarlatine passée. Retour attendu. »)

Lui. — Je vais profiter de cette alerte pour le prier de ne plus conspirer de quelque temps. Il finirait par manger le morceau.

Elle. — Monsieur, vous insultez mon mari.

Lui. — Pas auprès de la rousse, mais... là-bas. Si on savait que j'ai fait cette blague, je serais frais.

Courteheuse — scellé 1 — cote 1 — Pièce unique.

« Saisi dans un coffre à bois des débris qui, reconstitués, ont donné des fragments d'un mémoire écrit à la machine sur l'esprit des populations dans le département n° 76, signé Timoléon. (Note : Deux-Sèvres. Perquisitionner à Niort. »

A Monsieur de Courteheuse, rue de la Chaise.

« Je ne saurais trop déplorer, mon cher ami, cette résolution de renoncer momentanément à l'action. Jamais les circonstances ne seront plus favorables. Je n'accuse personne de se laisser intimider dans le péril. Cependant l'heure des résolutions viriles a sonné et le pays ne donnera sa confiance qu'à ceux qui par leur généreuse audace... »

Geoffroy ne sait comment calmer l'ardeur de ce mouton enragé. Pour sortir du pétrin où il s'est mis, il en arrive à se demander s'il ne va pas devenir républicain. Mais non... ce n'est vraiment pas le moment.

XV

« Tu crois cela, Adrien, que dans ces salons sévères, en échange de l'ennui, on est assuré contre les rencontres équivoques ? Et vous, ma jolie nièce, vous croyez ce que vous en dit votre mari ? Mes enfants, vous n'y êtes pas du tout. Ces gens qui vivent dans un bocal, il n'y a pas pire pour se laisser mettre dedans. Dame ! ils ne savent rien et ils ne devinent pas le reste. Vous connaissez bien l'histoire des d'Argentol et des Roberjon ?

— Pas du tout, mon oncle. Mais nous allons la savoir, parce que vous allez nous la conter.

— Ce n'est pas pour ragoter, au moins... c'est pour vous instruire.

— Bien entendu. Un cigare ? »

C'est indispensable à M. Laurière pour s'éclaircir la voix. Il l'allume et il raconte.

« Vous souvient-il... non, vous êtes trop jeune, ma petite Suzanne, mais toi, Adrien, du scandale que fit le mariage de Roberjon dans le cercle de son austère famille? Une femme divorcée — un des premiers divorces prononcés — et sur qui il y avait fort à dire... quoi? on ne savait pas bien au juste, mais enfin il y avait quelque chose, et même beaucoup. Sans doute, en se mettant dans les lettres Roberjon avait perdu quelques préjugés. Toutefois, de la part d'un publiciste conservateur, ferme soutien des traditions et des principes de la vieille France religieuse et monarchique, collaborateur de la Revue, (la seule, l'unique,) on eût été en droit d'espérer plus de respect des convenances. Avec cela bien né, d'ancienne famille de robe, et, outre ce que lui donnait sa plume, une très jolie fortune personnelle... c'était vraiment bien la peine d'avoir attendu si tard pour se déshonorer par un pareil mariage! En tout état de cause, ses collatéraux se fussent fort accommodés de le voir rester garçon. Mais tromper ces espérances pour épouser une aventurière sans le sou, qui lui apportait en dot deux grands enfants... Car elle avait obtenu le divorce à son profit, il est vrai, son mari, le peintre Marcieu, ayant eu des torts graves et publics. Cependant, avec ce qu'elle avait elle-même sur la conscience, elle

aurait dû en supporter bien davantage, par reconnaissance pour l'homme qui avait fait d'elle une honnête femme.

C'était donc d'avant son premier mariage que dataient les écorniflures à sa réputation? On n'aurait pas pu dire le pourquoi et le comment, mais il suintait des soupçons. D'ailleurs, antérieurement au divorce, le second mari avait été longtemps l'ami de la maison, et cela n'était pas très clair, ou plutôt ce l'était trop. Bref, la sœur de Roberjon et ses deux belles sœurs, sa vieille tante et ses cinq cousines refusèrent de voir sa femme, et ce fut une brouille complète, dont il ne prit guère de souci, portant aux siens une médiocre tendresse et ayant accoutumé de ne consulter que ses désirs pour la gouverne de sa vie.

Au bout de plusieurs années, le hasard d'une rencontre à dîner le mit en contact avec une de ses nièces à la mode de Bretagne, assez nouvellement mariée. On les nomma sans connaître la parenté, et, comme les sexes étaient partagés inégalement, la jeune femme se trouva voisine de table de Mme Roberjon.

Très aimable, très séduisante, Mme Roberjon, dans sa beauté mûre mise en valeur par de savants artifices de toilette, par une volonté de plaire que trahissait chacune de ses paroles et

de ses attitudes. Pas l'ombre de coquetterie pourtant, et l'intention visible de conquérir les femmes bien plutôt que les hommes. Des façons insinuantes sans avoir l'air d'y toucher, enveloppées de cordialité, de rondeur, d'une gracieuse bonhomie d'apparence très franche, qui était tout à fait prenante. Dans tout cela quelque chose d'un peu voulu aux yeux de l'observateur subtil, qui y eût discerné aussi un je ne sais quoi de vaguement inquiet, de légèrement tendu, inconnu aux personnes assises dans une situation carrée et nette.

Ce n'était pas sa voisine qui en aurait deviné aussi long. Gentille petite femme, Mme d'Argentol, mais toute jeunette et sans malice, avec de timides aspirations à être dans le train, par esprit de réaction contre les idées de l'autre monde dans lesquelles était empêtré son entourage. Comme tous les timides, elle avait parfois des audaces déconcertantes, qui renversaient sa famille, mais dont s'amusait son mari, joyeux compagnon et d'humeur indulgente... Un excellent garçon, d'Argentol, qui est mon jeune collègue aux finances.

Antoinette donc trouva Mme Roberjon charmante, d'autant plus que celle-ci se mit en grands frais pour elle. Le lien qui les unissait s'était découvert après les premiers mots échangés. Loin d'en être refroidie, la petite femme y

trouva un redoublement d'intérêt pour cette personne dont elle avait ouï parler comme de l'Antechrist. Cette éternelle inclination que les très honnêtes femmes éprouvent parmi celles de vertu douteuse.... Dame! c'est parce qu'on est aimable qu'on est aimée, comme c'est parce qu'on est aimée qu'on aime. Le charme est un dans son essence et exerce son empire également sur les deux sexes, y compris les enfants et les animaux.

Rien d'ailleurs de M[me] Roberjon ne fut de nature à effaroucher une jeune mariée, qui, quoique fort disposée à s'émanciper, n'était pas encore très hardie dans son vol. Mais elle avait quelque chose de plus vivant, de plus en dehors, de plus lâché pour ainsi dire dans ses propos, que ce qu'Antoinette avait l'habitude de voir chez les femmes figées de son milieu, tout en conservant une tenue parfaite et une stricte correction.

Au sortir de table, Roberjon s'approcha de sa jeune parente qu'il connaissait à peine, n'ayant jamais fait grande attention aux pensionnaires, ce qu'elle était encore au moment de la rupture. Pour la première fois de sa vie elle causait avec un homme de lettres presque célèbre, et elle en fut tout enorgueillie. Elle ne les quitta pas de la soirée. Étant venue sans son mari, absent pour un voyage d'affaires, elle

accepta l'offre qu'ils lui firent de la remettre à sa porte avec leur voiture, et on se sépara en protestant qu'on se visiterait bientôt.

Le samedi suivant, qui était le jour de Mme d'Argentol, elle vit arriver Mme Roberjon. Très flattée d'avoir été prévenue par une personne aussi brillante, et de beaucoup son aînée, elle l'embrassa gentiment, et il semblait qu'elles se fussent toujours connues. Aussi n'hésita-t-elle pas une seconde à accepter une invitation à dîner, contrairement à l'habitude enfantine qu'elle avait de consulter son mari en toutes choses. Georges serait de retour ce jour-là, et elle ne doutait point du plaisir qu'il aurait à faire connaissance avec eux.

Dans les vingt-quatre heures qui suivirent sa rentrée au foyer conjugal, M. d'Argentol n'entendit parler que des Roberjon. Il ne possédait que des notions assez vagues sur les dissensions intestines de la famille de sa femme, et connaissant peu le monde des arts et des lettres, auquel Mme Roberjon appartenait par ses deux mariages, il n'avait pas eu occasion de préciser les insinuations désobligeantes sur un sujet qui ne l'intéressait guère, n'aimant point les potins et fort sceptique au regard de tout ce qui se dit, à force d'en avoir entendu dire. Sans préjugé sur la question du divorce, désireux d'être agréable

à sa femme, enchanté qu'elle eût trouvé une intimité pour l'occuper pendant les fréquents veuvages auxquels la condamnaient ses fonctions, insouciant par nature et acceptant volontiers ce qui se présentait sans y chercher la petite bête, il n'eut aucune objection contre ces relations nouvelles, si bien qu'un commerce étroit s'établit entre les deux ménages.

Une fois par semaine on dînait les uns chez les autres, et pour rien au monde Antoinette n'eût manqué les dimanches soir des Roberjon. Dans le petit hôtel de la rue d'Athènes, où dominait l'élément masculin, elle connut des artistes, des écrivains, des personnalités marquantes ou singulières, ce qui la ravissait d'aise. Elle faisait des tournées de magasins avec sa pseudo-tante, qu'elle appelait tendrement par son petit nom d'Hortense; elle était pilotée par elle dans des ateliers, à des vernissages, à des répétitions générales, divertissements peu connus dans le monde de magistrats, d'universitaires, de fonctionnaires, où elle avait été élevée, où elle s'était mariée, et elle y prenait un plaisir extrême.

Bien entendu, elle se garda d'abord d'informer mère, tantes et cousines de cette réconciliation. D'Argentol, qui trouvait sa belle-famille ennuyeuse à crier et sa belle-mère infiniment trop mêlante, encourageait volontiers les vel-

léités d'indépendance de sa femme, et il jugeait superflu de renseigner les autres sur ce qui se passait chez lui. Néanmoins cela finit par se savoir, car enfin on ne disait rien, mais on ne faisait pas de cachotteries.

Ce fut un concert de clameurs indignées. Mais rien n'est brave comme un poltron, quand pour une fois il a du cœur au ventre. Exaltée par la tendresse passionnée qu'elle avait vouée à la belle Hortense, excitée par une poussée de révolte contre la tutelle familiale, Antoinette se fit le champion de l'innocence calomniée, avec une crânerie de petit coq en colère. Son mari demeura plus calme, selon son goût pour la conciliation et la paix. Cependant des coups droits qui lui furent portés personnellement finirent par le faire sortir de son flegme. Un jour il déclara péremptoirement qu'il n'aimait pas qu'on se mêlât de ses affaires de ménage, qu'il était seul juge de la convenance des relations de sa femme, et que du moment où il approuvait celle-là, personne n'avait à y redire.

« D'ailleurs quoi ? ajouta-t-il... Qu'est-ce que vous avez contre Mme Roberjon ?... S'il y a quelque chose, dites-le carrément, à la fin. »

Et comme on ne lui répondait que par les vagues propos éternellement ressassés :

« Bon, bon... S'il fallait en croire tout ce qui se raconte sur tous, on ne verrait personne,

pas même soi... Je ne m'occupe pas de ces ragots de portière... La vérité c'est que ce mariage vous a déplu à cause de la bonne succession qui allait sortir de la famille... En somme, le seul fait net et précis, c'est qu'elle est divorcée. Eh bien! il faut s'y faire. Le divorce est une chose légale. Comme si c'était la faute d'une femme qu'elle ait eu le malheur d'épouser un drôle... Soyez tranquille, conclut-il avec une fatuité de mari adoré, cela ne donnera pas à votre fille l'envie d'en faire autant. »

Sur ces entrefaites, l'été arriva, et d'Argentol dut partir pour une longue tournée d'inspection en Algérie. Sa femme commençait une grossesse; il ne pouvait donc être question de l'accompagner, avec en outre un petit garçon de dix-huit mois.

Lorsque les Roberjon lui offrirent l'hospitalité dans leur terre du Berry pour tout le temps qu'il lui ferait plaisir, cela arrivait à pic et fut accepté avec enthousiasme. Georges en fut vraiment touché, car ce n'est pas une petite affaire d'avoir chez soi l'ennui d'un enfant horriblement gâté, sous prétexte de santé délicate, et d'une bonne aussi parfaitement insupportable qu'il convient à une ancienne nourrice dévouée. Aussi n'eut-il cure des gémissements de sa bellemère, auprès de qui il n'était pas fâché que sa

femme ne passât point le temps de son absence.

Quant à Antoinette, elle nageait dans la joie. Choyée, couvée, dorlotée, elle trouva de plus au sein de sa nouvelle famille une douce satisfaction d'amour-propre. On daignait causer avec elle, on la prenait au sérieux, on discutait ses petites idées innocentes, à quoi jusqu'alors elle n'avait pas été habituée. Une mère autoritaire l'avait toujours traitée en bébé, et pour son mari elle était un gentil oiseau jaseur. Maintenant elle se sentait quelqu'un et grandie de cent coudées.

Sa félicité aurait été parfaite si le petit Paul n'avait pris une méningite dont il manqua mourir. Le père se trouvait alors aux confins du Sahara; le temps qu'il fût prévenu et qu'il arrivât, il aurait fallu quinze jours. Dans sa détresse, la pauvre petite femme se retourna vers sa mère, et, la tendresse de l'aïeule triomphant des préventions de la matrone, celle-ci vint aux Ifs par le premier train. L'enfant eut trois garde-malades, dont la moins intelligemment dévouée ne fut pas la maîtresse du logis. Il guérit miraculeusement, et sa grand'mère ne quitta le château qu'après avoir échangé le baiser de paix avec la cousine Hortense.

Quand les frimas eurent ramené tout le monde à Paris, les portes de l'austère apparte-

ment de la rue de Tournon s'ouvrirent devant les Roberjon, de quoi se voilèrent la face sœurs, belles-sœurs, tantes et cousines. Mais maintenant la mère était liguée avec la fille pour défendre cette victime de la malignité du monde. Qui sait jamais ce qu'il y a de vrai dans ce qu'on dit?... Ce n'est qu'en connaissant les personnes qu'on les peut juger... Et elle était si parfaite pour Charles, une tenue si irréprochable, des sentiments si élevés, des principes religieux si solides...

Car, pour vaincre la mère, Mme Roberjon avait fourbi d'autres armes que pour conquérir la fille, tout cela dosé et équilibré si habilement qu'on ne pouvait la prendre en flagrant délit de contradiction. Jamais trop sévère, afin de conserver sa réputation de bonté, mais tolérante seulement pour les personnes et intraitable pour les principes. Cela, c'était pour la rue de Tournon. Avenue Marceau elle se relâchait davantage; mais ce n'était pas Antoinette qui allait la trahir. Bref, les unes après les autres, toutes les femmes de la famille capitulèrent de plus ou moins bonne grâce, et le triomphe de la belle Hortense éclata au grand dîner du premier de l'an auquel elle fut conviée. La brebis galeuse était rentrée au bercail, et si la métaphore n'était pas trop risquée, je dirais qu'on avait tué le veau gras en son honneur.

Quelqu'un qui aurait bien regardé cependant par le trou de la serrure aurait discerné une altération à peine sensible dans les rapports des d'Argentol avec les Roberjon. Antoinette, qui naguère acceptait tout d'eux comme du bon Dieu, avait parfois de petites révoltes contre le ton de patronage indulgent de sa cousine. Elle ne supportait pas comme auparavant les taquineries un peu trop vives de son cousin, qui abusait volontiers d'un esprit âpre et acéré pour cribler de pointes les gens sans défense. Puis tous deux s'étaient mis à blaguer d'Argentol sur quelques petits travers qu'il a, légèrement d'abord, ensuite un peu plus fort, et il en avait ressenti quelque humeur. C'était même étonnant qu'Antoinette permît qu'on touchât à son Georges, et de personne d'autre, à coup sûr, elle n'eût toléré liberté pareille. Quant à lui, quoique tout le contraire d'un sot, étant un peu lent à la riposte, il ne répondait pas grand'chose et riait un peu jaune; mais une aigreur se glissait en lui et s'y amassait faute d'exutoire.

Il finit par trouver ridicule que sa femme fût toujours fourrée chez Mme Roberjon, et qu'on les vît partout ensemble comme si elle avait besoin d'être chaperonnée. Prise par le naïf orgueil que donne aux très jeunes femmes la

double dignité d'épouse et de mère, que chacune s'imagine avoir été inventée pour elle, Antoinette céda sans difficulté aux observations de son mari, et les relations s'espacèrent, tandis qu'au rebours elles se resserraient entre les Roberjon et le reste de la famille. Les hommes les plus graves ne se font pas prier pour recevoir à récipiscence une femme aussi agréable à regarder que l'était Hortense, surtout quand elle donne d'excellents dîners. Pour le reste, elle avait su tirer bon parti du terrain des œuvres. Maintenant on ne se quittait plus, et on popotait ensemble une foule de choses éminemment respectables.

Un jour que, dans un accès d'austérité rapporté sans doute de la rue de Tournon, Mme Roberjon détournait sur un ton assez péremptoire sa jeune cousine d'aller à un spectacle scabreux du Théâtre-Libre, d'Argentol éclata comme un vrai mouton enragé, déclarant qu'en ces matières sa femme n'avait de conseils à recevoir que de lui. On prit bien la chose et la soirée s'acheva sans incident. Mais, en revenant, Georges marmonna quelque chose d'indistinct, couvert par le bruit de la voiture, où il était question de pudeurs sur le retour et du diable qui se fait ermite.

Peu après, un matin en déjeunant, Antoi-

nette parla à son mari d'un dîner qu'ils devaient donner, et auquel il ne semblait pas devoir faire un doute que fussent engagés leurs cousins. Georges, qui était soucieux, commença par trouver des objections plus saugrenues les unes que les autres, puis, brusquement :

« Tiens, j'aime autant tout te dire, ce sera plus simple... Aussi bien, tu n'es plus une petite fille. Il vaut mieux que tu saches... »

Et il déballa l'histoire qu'il avait sur le cœur. Quelques jours auparavant le hasard lui avait donné pour voisin de table à un dîner d'hommes un ancien camarade de collège, très lancé dans le monde où l'on s'amuse et dictionnaire vivant des scandales parisiens. Le nom de Roberjon étant venu dans la conversation, de fil en aiguille il en avait appris long.

En deux mots, abstraction faite de détails folichons que Georges ne jugea à propos de répéter, la belle Hortense avait été une femme entretenue — un peu moins même que demi-castor — chez qui le camarade en question avait souvent dîné alors qu'elle était la maîtresse d'un de ses amis. Sous le nom de Mme de Valrose qu'elle portait alors — son véritable état civil n'étant su que d'elle-même — elle avait été connue au sens plus ou moins biblique du mot par toute une génération d'artistes et de journalistes. Cela remontait à une quinzaine

d'années. Vers ce moment-là elle avait entortillé ce pauvre Marcieu, un naïf et un emballé, à qui il n'était pas malin de faire croire que des vessies sont des lanternes. Non seulement il avait épousé, mais il avait bonassement reconnu deux enfants en bas âge dans lesquels il était surabondamment certain de n'être pour rien. Tout portait même à croire qu'il y avait eu deux pères dans l'affaire, on ne savait trop qui, et peut-être bien la mère n'en savait-elle pas davantage.

Cela avait marché quelque temps. Puis Marcieu avait été repris par une crise de cette indolence, de cette mollesse, de ces faiblesses honteuses qui ont toujours gâché son talent; il s'était remis à faire la basse noce et ne gagnait quasi plus le sou. Roberjon s'était trouvé à point pour jouer le rôle de coadjuteur — dans l'espèce avec succession future — jusqu'au jour où, ayant amassé des griefs plein les mains, la Valrose avait planté là son pauvre diable de mari, un brave cœur malgré ses vices, obtenu le divorce, et dans le délai légal épousé l'autre. Ah! pour ce qui est d'avoir bien manœuvré, elle pouvait s'en vanter, la mâtine.

Par exemple, ce qu'on n'avait guère compris, c'est que Roberjon, qui n'était pas un gobeur, lui, eût fait ce mariage. Toutefois, en y songeant, cela s'expliquait pour qui connais-

sait son caractère impérieux, despotique, brutal, car c'était un fort vilain bonhomme, sous ses airs patelins. Il avait certainement fait un calcul en prenant cette femme qui lui devait tout, vis-à-vis de qui il était dispensé d'aucuns égards intimes, des marques les plus élémentaires d'estime et de considération, et que sa tare maintiendrait sûrement en état de servage. Sans compter que, hargneux avec le monde, au fond, il n'avait pas été fâché de lui faire une bonne insolence du haut de son argent et de sa situation.

Bref, Georges d'Argentol déclara qu'il fallait, sans casser les vitres, se refroidir progressivement jusqu'à rupture complète. Antoinette, consternée, essaya faiblement de révoquer en doute l'authenticité de cette histoire. Mais son mari lui dit qu'il l'avait contrôlée par des questions insidieuses au tiers et au quart, et qu'il avait découvert que la moitié de Paris la savait sur le bout du doigt, avec une concordance dans les dates et les faits qui était une garantie certaine de vérité.

Sous ses airs d'enfant, la petite femme ne manquait pas de raison. Elle se rendit à l'évidence avec une facilité qui surprit son mari et elle-même. C'est que ni l'un ni l'autre n'avait assez de finesse pour se rendre compte qu'il n'est feu de paille qui dure, et que celui-ci

s'était éteint avant le seau d'eau. Ils n'invitèrent pas les Roberjon. Puis le hasard, un peu aidé par la bonne volonté de Georges, lui ayant fourni l'occasion d'échanger avec son cousin des paroles très vives dans une discussion politique, on se trouva à peu près brouillé.

« Vois-tu, dit d'Argentol à sa femme en façon de conclusion, j'ai eu tort d'abandonner mes camaraderies de garçon et de ne plus mettre le pied au cercle. On ramasse là une foule de tuyaux bons à connaître. Tu penses bien que ce n'est pas quand une fois on est lié avec les gens, que les autres viennent vous crier casse-cou... Ils s'en lavent les mains et vous laissent patauger. Si nous avions su cela plus tôt, nous nous serions évité l'ennui d'une exécution... Si en douceur qu'elle se fasse, c'est toujours une dent à arracher. »

Il ne croyait pas que ce serait à ce point. Non du côté des Roberjon qui, se doutant de quoi il retournait, ne demandèrent aucune explication, mais de celui de la belle-mère, des tantes, des cousines. Quand elles eurent connaissance de la brouille, ce fut une bien autre affaire qu'à l'époque de la réconciliation. Antoinette, prise à partie, les renvoya à son mari. Georges avait cette horreur de « rapporter » qui du collégien bon camarade survit chez les

hommes d'une droiture un peu naïve, et il répondit d'abord par des fins de non-recevoir. Mis au pied du mur, il lui fallut pourtant dévoiler le pot-aux-roses.

Ah! il fut bien reçu!...

« Mon Dieu! de ces médisances auxquelles personne n'échappe, soi-même y compris... S'il fallait croire seulement le quart de ce qui se raconte, où en serait-on avec ses meilleurs amis? Ce n'est pas un homme qui devrait colporter des cancans... Certainement Hortense avait contre elle son divorce. Mais enfin, si regrettable que ce soit au point de vue catholique, il y a là une situation légale que, tout en gémissant, il faut bien tolérer. Et du moment qu'ils avaient trouvé en Angleterre un prêtre pour les bénir (une invention géniale de Mme Roberjon, ce mariage à l'étranger), il ne restait qu'à passer l'éponge sur cette chose fâcheuse. On lui avait tenu rigueur pendant quelques années, le temps de voir venir; mais depuis on avait appris bien des choses qui, si on les avait sues plus tôt, auraient modifié l'attitude de la famille. Ce Marcieu avait été si affreux pour elle!... Ah! quelle folie d'épouser un artiste... Elle avait tant souffert, la pauvre femme, que cela lui valait bien quelque indulgence. Non, vraiment, on ne comprenait pas Georges, lui qui se vante d'être toujours du parti de la géné-

rosité et qui affecte de ne jamais croire à rien...

En vain s'époumonnait-il à répéter qu'il ne s'agissait plus de soupçons vagues, de propos en l'air, mais d'un passé connu, public, certifié par une foule de gens qui avaient vu et touché, tels saint Thomas.

« Ah! oui, de ces abominations que les hommes racontent entre eux sur toutes les femmes... Est-ce qu'on devrait salir son foyer des histoires ramassées au cercle?... Et, par parenthèse, il serait plus convenable à un père de famille de ne pas fréquenter ces mauvais lieux... Mais enfin, qu'est-ce qu'il avait donc, lui qui autrefois la défendait contre vents et marée, pour à présent être devenu son pire ennemi?

A ce dernier coup, d'Argentol renonça. Il secoua la poussière de ses pieds et déclara qu'on ne le reverrait plus dans la famille de sa femme. Antoinette a résolument donné raison à son mari et on est plus que froidement. En revanche, Hortense Roberjon, naguère Marcieu née?... et dite de Valrose, trône chez ses austères cousines, où elle est en passe de devenir une mère de l'Église. Elle avait bien gonflé son ballon rouge, l'avait bien lancé. Il vole et toujours volera.

Achevé d'imprimer

le cinq mai mil neuf cent trois

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

I. — 3937.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 jésus. Chaque volume : 3 fr. 50

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Mme Adam (Juliette Lamber)	*Le Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse*	1 vol.
—	*Païenne*	1 vol.
Barbey d'Aurevilly	*Le Roman Contemporain*	1 vol.
Léon Barracand	*Le Roman nuptial*	1 vol.
Marcel Barrière	*L'Éducation d'un Contemporain*	1 vol.
—	*Le Roman de l'Ambition*	1 vol.
—	*Les Ruines de l'Amour*	1 vol.
Émile Blémont	*A quoi tient l'Amour*	1 vol.
Cte Albert du Bois	*Belges ou Français*	1 vol.
P. de Bouchaud	*Sur les Chemins de la Vie*	1 vol.
Louis Boulé	*Dos d'Ane*	1 vol.
Paul Bourget	*La Duchesse Bleue*	1 vol.
Marie Anne de Bovet	*Ballons rouges*	1 vol.
Jules Breton	*Delphine Bernard*	1 vol.
Cardeline	*L'Erreur d'Hermane*	1 vol.
Philippe Chaperon	*Amours d'antan*	1 vol.
Adolphe Chenevière	*Une Idylle rouge*	1 vol.
François Coppée	*La Bonne Souffrance*	1 vol.
—	*Contes pour les Jours de Fête*	1 vol.
Émile Dodillon	*Jean Lamy*	1 vol.
Maxime Formont	*L'Amour passe*	1 vol.
A. Foulon de Vaulx	*Jamais plus*	1 vol.
Anatole France	*Pierre Nozière*	1 vol.
Paul Glachant	*André Chénier Critique et Critiqué*	1 vol.
Paul Hervieu	*L'Alpe homicide*	1 vol.
Paul Junka	*Gracieuse*	1 vol.
Edmond Lambert	*Voyage d'un Canadien Français en France*	1 vol.
Daniel Lesueur	*Le Cœur chemine*	1 vol.
Mme Stanislas Meunier	*Confessions d'Honnêtes Femmes*	1 vol.
Alfred Mouquet	*Tigridia — Chez Caïus Vina — Mysis*	1 vol.
G. de Peyrebrune	*Et l'Amour vint!*	1 vol.
Alfred Poizat	*Le Pervers sentimental*	1 vol.
Marcel Prévost	Les Vierges fortes. — *Frédérique*	1 vol.
—	— *Léa*	1 vol.
—	*L'Heureux Ménage*	1 vol.
—	*Le Pas Relevé*	1 vol.
Sully Prudhomme	*Testament poétique*	1 vol.
Remy St-Maurice	*Les Èves Stériles*	1 vol.
—	*L'Éternelle Folie*	1 vol.
André Theuriet	*Le Manuscrit du Chanoine*	1 vol.
— —	*Monsieur Lulu*	1 vol.
Camille Vergniol	*Doménica*	1 vol.
Jean de Villeurs	*Carême d'Amour*	1 vol.
Gaston Volnay	*L'Iris noir*	1 vol.

Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers. — 5.-3937.



